

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Adeline RUCQUOI, *Aimer dans l'Espagne médiévale. Plaisirs licites et illicites* (Realia), Paris, « Les Belles Lettres », 2008, 14 x 22.5, 284 p., br. EUR 23, ISBN 2-251-33825-X.

Ce livre est une compilation extrêmement complète (soutenue par 243 notes de bas de page, une bibliographie et un index onomastique et topographique) des témoignages que livrent les écrits du moyen âge espagnol (littéraires, historiques, moraux, juridiques, médicaux) au sujet des pratiques amoureuses des trois communautés religieuses qui vécurent en ce temps-là dans la presque île ibérique, tant au sujet de ce qui fut alors considéré comme licite qu'à propos de ce qui fut interdit, quelles qu'efficaces, d'ailleurs, que fussent les interdictions. Et cela va de l'amitié à l'avortement, l'infanticide et l'abandon, en passant par tout ce qui touche à l'amour et tout ce que l'amour touche. Cela donne au lecteur un panorama très significatif de l'Espagne médiévale sous ce rapport et en souligne quelques originalités comme l'union libre, l'*amancebamiento*, ou le concubinage institutionnel, la *barraganía*. En plus des très nombreuses citations et références de toute espèce, qui n'évitent pas, de chapitre en chapitre, certaines redites, ce parcours systématique est illustré de quelques textes représentatifs de certaines orientations thématiques en la matière. — La documentation rassemblée et traitée dans cet ouvrage devrait contribuer, aussi, à défaut de s'être découpée sur pareil fond, à reconstituer la trame sociale sur laquelle se sont tissés les valeurs et les comportements qui ont présidé à cette manière de nouer les relations affectives, amoureuses, conjugales et sexuelles spécifiques à l'Espagne du millénaire médiéval. Outre ces mérites d'érudition, l'A. fait montre d'une stricte sobriété descriptive et interprétative dans l'usage des sources : elle rappelle, notamment, que les trois religions qui se sont partagé successivement de grandes parties de l'Espagne pendant de nombreux siècles du moyen âge (des cartes le rappellent), ont gardé leur indépendance respective et n'ont jamais dépassé, même sous Alphonse X le Sage, « la "tolérance" [...] dans son sens premier de simple autorisation ou permission d'exister » (p. 94). — Essentiellement descriptif et érudit, ce panorama général, chronologique et thématique, ne tire guère de conclusions, mais fournit à ses lecteurs tout ce qu'il faut pour le faire. Il sera des plus utiles à quiconque voudra, à partir d'études analogues pour d'autres cultures, mener une étude comparative ou synthétique des attitudes et des pratiques européennes en la matière. — J.-Cl. POLET.

Isabel DEJARDIN, *Captives en tragédie. La captivité au féminin sur les scènes antiques et modernes*, Saint-Genouph, Librairie A.-G. Nizet, 2008, 15 x 22, 318 p., br. EUR 34, ISBN 2-7078-1304-4.

On sait, depuis Aristote, que dans une représentation tragique l'action est première, les caractères en découlent. Qu'en est-il dès lors des captives privées d'action,

reléguées au second plan ? La relation entre caractère et action tragique est ici analysée par l'A. pour déterminer l'importance de telle et telle captive comme personnage. D'abord, une captive s'inscrit dans un processus de transformation sociale ; une action pourra définir sa place. Ensuite, le féminin intéresse davantage et son apparition provoque des tensions qui alimentent l'action. Enfin, les captives vont devenir des « caractères » qui appartiendront au monde tragique, à tel point que leur résurgence à l'époque moderne apparaîtra naturelle, confortée par le principe de la μίμησις. Leur situation sera comme un écho à celle de l'époque et apportera une dimension pathétique autant que dramatique. « L'étude a pour objectif principal de déterminer s'il existe effectivement des caractéristiques propres à la situation de captivité en tragédie et interroge par conséquent les relations entre des caractères et l'action représentée. » (p. 13.) Si les Héros apparaissent comme généreux, les Philosophes comme prudents, les Femmes comme douces ... comment sont faites les Captives ? L'A. fait une étude détaillée des personnages de captives, au terme de laquelle se posera la question du *type* dramatique possible de la captive. Après un chapitre préliminaire sur les choix méthodologiques, la première partie s'intéresse à la place que la captive peut occuper dans l'action, pour analyser par après la fonction qui lui revient. Une deuxième partie porte l'attention sur la dimension poétique du texte théâtral en examinant les relations entre les personnages situés dans le temps de la représentation et celui de l'histoire. Une troisième partie considère les éléments textuels qui indiquent les modalités du *spectacle*. Une étude riche en analyses, détaillée et lente qui proscribit toute précipitation vers une synthèse trop hâtive. Notre intérêt pour les *Captives en tragédie* n'en sera que plus assuré, porté par une somme de connaissances que l'A. nous livre avec la plus grande distinction. – M. HAVELANGE.

Gaëlle JEANMART, *Généalogie de la docilité dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, 2007, 13.5 x 21.5, 271 p., br. EUR 30, ISBN 2-7116-1901-X.

Gaëlle Jeanmart est professeur de philosophie ancienne et médiévale ainsi que de philosophie de l'éducation à Louvain-la-Neuve et à Liège ; c'est à ce double titre qu'elle interroge notre éducation actuelle dans la ligne de Nietzsche, Durkheim et surtout de M. Foucault, dans le souci de remonter aux origines de notre système éducatif qui va de réforme en réforme (plutôt des réformatrices incapables de guérir les vraies causes de notre malaise profond). — Selon elle, il subsiste dans l'homme d'aujourd'hui un homme du passé qui sommeille et qui est tellement invétéré que nous ne le percevons même pas. Notre structure de pensée profonde conditionne nos vues sur l'éducation sans même que nous ne nous en rendions compte. Son livre veut nous amener à « sortir de nos évidences grâce à l'histoire de ces évidences ». Elle espère que l'histoire de ces évidences manifesterait leur contingence et ouvrirait la porte au changement, puisque nous saisirions alors le cadre dans lequel nous pensons et organisons aujourd'hui l'éducation. Elle mesure la difficulté de la tâche – bien nécessaire, selon elle – car nous sommes les héritiers, depuis quinze siècles, de l'éducation monastique. Sans ce travail, dit-elle, « nous ne ferons que bricoler à l'intérieur des structures existantes ». Ajoutons que mai 68 a donné un formidable coup de boutoir à ces structures, mais que peu à peu tout est rentré dans l'ordre, ou presque ... — L'étude des règles monastiques et de la philosophie grecque doit nous fournir les clés de compréhension des tensions à affronter et à dépasser sur l'autorité et la docilité. Aussi la « généalogie de la docilité » envisage-t-elle la question du « pouvoir » d'abord dans toutes les formes de contrainte sur les esprits et les corps, puis dans les rapports de force entre maîtres et élèves. — En comparant la philosophie grecque de l'éducation et les règles monastiques jusqu'au VI^e s., l'A. veut réfléchir sur les notions centrales de soumission, d'obéissance et de docilité, et montrer que la liberté comme finalité de l'éducation ne peut être pensée adéquatement sans ces notions qui viennent la contredire (en variant selon les époques). On voit apparaître deux dispositifs dans lesquels la docilité joue des rôles différents. Obéir, mais aussi être maître de

soi, se libérer du joug des passions, se connaître, oser être soi-même, réaliser sa nature propre : ces notions passent de la philosophie grecque aux règles monastiques, mais sont réorganisées autrement pour justifier et baliser le pouvoir du maître sur ceux qu'il éduque ; car l'enseignement est un jeu de rapports de pouvoir, ce qui en détermine les méthodes. Quelles sont les différences entre les systèmes éducatifs grecs et monastiques ? Comment la passivité exigée de l'élève permet-elle son émancipation, au point d'arriver à n'obéir qu'à la raison, c'est-à-dire de devenir libre et capable de se diriger seul ? On devine que ce chemin vers la liberté est glissant. — Pour Socrate, la question qui se pose est de savoir comment dire le vrai, tout en suscitant une attitude libre favorisant le prolongement de la recherche. C'est ce qu'il appelle la *παρησία* ou liberté de dire ce qu'on croit vrai, avec les effets éducatifs et thérapeutiques inhérents à pareille liberté. Platon, lui, se demande comment le philosophe doit s'exprimer pour que son interlocuteur devienne vraiment autonome. Pour Aristote, l'art de gouverner est celui de conduire à la liberté des êtres assujettis à leurs passions ; enseigner constitue une méthode pour obtenir ce but par les moyens les plus efficaces ; ce but est double : éducation à soi-même et éducation à la liberté, laquelle consiste en un choix éthique de valeurs pour réaliser le mieux possible son humanité. Comment l'éducation peut-elle y mener des enfants encore immatures ? Aristote pose dès le début la cause finale ou but ultime de la vie (le bonheur) et lui subordonne toute la vie. — Pour leur part, les règles monastiques ne veulent pas éduquer à la rationalité et à la liberté, mais transmettre une doctrine précise, tout en apprenant des attitudes à tenir par rapport à cette doctrine et par rapport à l'autorité des maîtres – attitudes codifiées par une législation précise, dans le cadre d'une vie communautaire organisée jusque dans les moindres détails. Leur but est d'éveiller à une docilité permanente, extérieure et intérieure, sans qu'il soit question de chercher à comprendre. On éduque à soumettre sa volonté propre, car la liberté a conduit à la désobéissance d'Adam et a rendu l'homme esclave de ses désirs, surtout sexuels. Dès lors, la docilité est la condition de toute formation et la pédagogie devient l'art de transmettre une science à un élève obéissant. — Étudier ces deux systèmes éducatifs aide à mieux comprendre les conceptions pédagogiques qui sous-tendent notre système actuel d'enseignement ; en effet, elles ont peu évolué en quinze siècles dans l'enseignement secondaire, qui est le plus concerné par cette éducation à la liberté ou à la docilité. On peut aussi dire que l'éducation chrétienne est une copie assez fidèle de ce modèle de formation monastique qui prolonge le pouvoir familial. — L'école actuelle transmet un savoir déterminé dans une structure institutionnelle sans idéologie, sans philosophie, qui ne se pense pas. C'est pourquoi Gaëlle Jeanmart tient à rappeler que le but de l'enseignement doit être la liberté guidée par la raison et que, dès lors, les moyens doivent être adaptés à cette fin. Pour elle comme pour Aristote, la liberté consiste dans la réalisation morale et politique de soi-même (en tenant compte également des autres, du bien commun). Tout enseignement doit s'interroger sur la nature, les objectifs et les limites de son pouvoir éducatif ; la philosophie peut aider à y voir clair. — Il est vrai qu'on a connu et qu'on connaît encore des types d'enseignement qui vont dans le sens désiré par l'A., tels l'école Freinet, la méthode Montessori, celle de Summerhill en Angleterre, le travail en groupes selon la méthode non-directive de Carl Rogers dans *Liberté d'apprendre* ?, etc. Mais aucune de ces méthodes n'a entraîné l'accord des autorités de l'enseignement dans un pays quelconque. Quand on aura changé de finalité et de méthode, il faudra d'abord former des professeurs adaptés à cette nouveauté, ce qui exigera de procéder par étapes. Il faudra agir avec prudence, pour avoir suffisamment de chances de réussir, car trop de gens sont réticents au changement. En ce domaine, la responsabilité des enseignants est grande. Malgré sa fortune, le baron Empain a renoncé à sa réforme de l'enseignement au sein de ses établissements *Pro Juventute*, parce qu'il ne trouvait pas assez de bons éducateurs pour l'appliquer. Ceci donne à réfléchir. — B. CLAROT.

Philippe DESMETTE (éd.), *Église, pouvoir civil et enseignement (XVI^e-XVIII^e siècle)*. Actes de la journée d'études organisée aux Facultés universi-

taires Saint-Louis le 7 décembre 2007 (Cahiers du CRHIDI, 29), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis,, 2008, 15 x 23, 192 p., br.

Le projet de cette recherche fut conçu à l'Université de Lille III - Charles de Gaulle avec le concours des Facultés Saint-Louis de Bruxelles. Il s'agissait d'analyser, dans le cadre de l'enseignement, les relations entre les pouvoirs spirituels et temporels en France du Nord et dans les « Provinces belgiques » du XVI^e s. à nos jours (la limite a été fixée finalement au XVIII^e s.). L'enseignement est en effet un facteur essentiel de l'organisation sociale et religieuse. Il convenait d'associer la France du Nord aux Anciens Pays-Bas, où les frontières évoluèrent au cours des trois siècles concernés. — Dès le concile de Trente (XVI^e s.), l'Église et l'autorité civile soutinrent l'enseignement. Une période s'acheva avec la suppression progressive des jésuites entre 1760 et 1773. Les réformes de Joseph II, à partir de 1780, ont préparé l'évolution du XIX^e s. au niveau de l'enseignement et des relations entre l'Église et l'État. — Fondée en 1564, la *Provincia Belgica* des jésuites comprenait les Pays-Bas espagnols et la Principauté de Liège ; elle prospéra pendant un siècle, au point de devoir se diviser en deux Provinces, la *Flandro-Belgica* et la *Gallo-Belgica*, qui comptèrent chacune jusqu'à neuf cent membres, nous dit M. Hermans, et une trentaine de collègues à durées variables. On trouvait trois types de collègues secondaires : des collègues « simples », d'autres disposant d'une annexe philosophique, d'autres encore dotés d'une faculté théologique. — A. Delfosse explique comment les collèges jésuites développaient le patriotisme et la morale par des dissertations, des déclamations, des chants, des danses, mais principalement par des pièces de théâtre, composées par les professeurs eux-mêmes pour célébrer des événements locaux ou nationaux. Les changements de régime, assez fréquents, exigeaient beaucoup de doigté ... — À cette époque, dit Ph. Annaert, l'éducation des filles connut une évolution sans précédent, dans le but déclaré de les protéger contre les erreurs protestantes. Dès 1531, Charles-Quint voulut qu'on créât dans toutes les villes des écoles dominicales pour les deux sexes, pour faire barrage aux protestants. Après la nouvelle division des diocèses en 1559, on souhaita des écoles dans chaque paroisse, au moins le dimanche. Pour instruire les filles, on fit appel à des religieuses ou à des « tertiaires ». Les jésuites d'Antoing appuyèrent ce mouvement, de même qu'une dame anglaise, Mary Word, à Saint-Omer. Mais Rome exigeait que les religieuses restent cloîtrées : on construisit alors des écoles adossées aux couvents. Le clergé était fort divisé devant l'action militante des femmes. Les communes soutinrent avec enthousiasme l'enseignement féminin. Marie-Thérèse et Léopold II restructureront l'enseignement féminin mais feront peu pour son fonctionnement. — E. Put s'intéresse aux relations entre autorités publiques et enseignement dans les écoles du Brabant, et il étudie en particulier le cadre institutionnel des écoles primaires, fort hétérogènes. Presque toutes les paroisses possédaient une école ; mais ce n'est qu'au XVIII^e s. que l'on créa parfois des écoles spéciales pour filles et quelques pensionnats. L'enseignement se faisait en français ou en flamand. Chaque commune précisait chez elle les conditions d'enseignement et un chanoine « écolâtre » inspectait les écoles. La formation des enseignants variait fort et peu connaissaient le calcul ; ils se faisaient rétribuer selon leurs compétences. Les cours se donnaient entre la Toussaint et Pâques. Seuls trente à cinquante pour cent des enfants profitaient de ces cours, qui étaient libres. Les nominations des enseignants dépendaient à la fois du seigneur du lieu et du curé, non sans quelques frictions entre eux. Après la suppression des jésuites, Vienne réforma les études et créa des écoles normales pour instituteurs ; le Brabant, désireux de garder ses traditions, résista, mais ce fut malgré tout le début de la modernité et de l'uniformité de l'enseignement. — A. Leyssens a étudié les corporations, l'éducation et le pouvoir municipal à Dunkerque au XVII^e s. En 1621, la municipalité fonda un collège jésuite et favorisa les écoles primaires pour filles, confiées à des dames. Les corporations contribuaient aussi à former leurs jeunes membres. Les magistrats communaux édictèrent des directives pour l'éducation primaire et pour la formation des instituteurs. Leur but était de civiliser et de christianiser. Les parents devaient payer pour l'enseignement. — Entre 1737 et 1789, nous dit O. Ryckebusch, l'Hôpital général de la Charité de

Dunkerque recueillit les enfants abandonnés qu'on envoyait auparavant à Paris. En dix ans, il en accueillit mille huit cents, en provenance de toute la région. Les dons arrivèrent nombreux. Très vite, les filles furent séparées des garçons et instruites par des dames, qui leur apprenaient aussi à coudre, à tricoter et à faire de la dentelle. Les enfants confectionnèrent des produits destinés à la vente : fil, aiguilles, papier, parchemin ; en retour, l'Hôpital payait le trousseau de certaines filles. Pendant le travail, on lisait aux enfants des livres pieux, en français ou en flamand. Vers l'âge de 14 ans, quarante à soixante-dix pour cent des garçons (beaucoup moins de filles) prenaient la fuite. Malgré ses défauts, ce système réussit à imposer l'idée de la nécessité scolaire. — Évoquant la suppression des jésuites à Mons et à Tournai (1773-1780), et envisageant les rapports entre les communes et le pouvoir central, Ph. Guignet estime qu'à l'époque, les études étaient tombées bien bas. Cela était-il objectif, ou voulait-on flatter le pouvoir central autrichien, qui avaient exigé du Pape, avec les autres États, la suppression des jésuites sans procès, purement et simplement ? On ne voit pas bien ce qu'on a amélioré dans l'enseignement avec leur suppression. Tournai reprit le collège des jésuites et le fusionna avec son école canoniale ; Mons fusionna à regret le collège des jésuites avec son école de Houdain. En 1777, l'Etat central organisa les études de façon détaillée et introduisit le grec. Mons résista plus que Tournai ; mais le pouvoir central ne précipita pas les mesures, car il ne voulait pas prendre l'enseignement à sa charge. — Le même processus eut lieu dans le nord-est de la France (Flandre, Artois, Hainaut, Cambrésis), où les populations étaient attachées aux jésuites, nous dit Ph. Marchand, et on ne vit pas de projet éducatif vraiment nouveau. — B. Bernard (« Les Autrichiens et l'Université de Louvain au XVIII^e s. ») constate qu'au XIII^e s., l'Université de Louvain a plusieurs fois évolué entre jansénisme et ultramontanisme. En 1750, comme elle décline, elle est reprise en main par un homme d'envergure, Monseigneur Neny, régalien et ultramontaniste. Habilement il procède par petites réformes : il ouvre une chaire de physique, rétablit le droit public et le droit canon, favorise l'histoire de l'Église, rejette l'infailibilité pontificale et sa supériorité sur le concile. Il favorise la dissection en médecine, fonde un jardin des plantes, agrandit les bibliothèques, mais ne parvient pas à renforcer la chimie et la botanique. — En 1784, Joseph II, despote éclairé, déplace trois Facultés vers Bruxelles : les arts, le droit et la médecine. Le pays résiste. La révolution brabançonne de 1790 rétablit la situation antérieure. Supprimé par les Français en 1797, Louvain ne retrouva ses pleins droits qu'en 1834. — Cet ensemble d'études fournit une assez bonne vue de la situation de l'enseignement dans les Pays-Bas durant les trois siècles considérés qui ont manifesté le besoin généralisé d'enseignement, du primaire au supérieur. — B. CLAROT.

Ignace BOSSUYT, Nele GABRIËLS, Dirk SACRÉ, Demmy VERBEKE (éd.), « *Cui dono lepidum novum libellum ?* » *Dedicating Latin Works and Motets in the Sixteenth Century* (Supplementa Humanistica Lovaniensia, XXIII), Leuven, Universiy Press, 2008, 16 x 24, VIII +326 p., br. EUR 50, ISBN 90-5867-669-2.

Avec l'imprimé, la dédicace devient paratexte. Les quinze articles du présent volume sont issus de rencontres à l'*Academia Belgica* de Rome, en août 2005. Après une réflexion générale de M. S. Lewis sur le fonctionnement du paratexte (Genette, 1987), M.-J. van Dam présente les dédicaces de l'Antiquité classique (avec un répertoire des œuvres), et leur variété (parfois allure de préface, deuxième ou troisième personne). K. Enenkel, examinant quelques livres du XV^e s., montre que les dédicaces ont une importance, typographique déjà, exactement opposée à l'usage qui prévalait depuis le XIX^e s. : elles adressent à tout lecteur une notice générale sur le livre et cherchent une légitimation auprès d'un personnage de premier plan. J. de Landtsheer relève que Juste Lipsse adresse toujours ses lettres de dédicace à des personnages susceptibles de favoriser sa carrière. Les autres articles étudient les dédicaces d'éditions théâtrales et musicales, principalement de l'aire « franco-flamande » (p. VII), ainsi que le recueil

de lettres, *De Orbe novo*, de Pierre Martyr d'Anghiera (autour de 1500).
– B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Vinciane PIRENNE-DELFORGE, *Retour à la source. Pausanias et la religion grecque* (Kernos, supplément 20), Liège, 2008.

Comme *L'Aphrodite grecque*, ce volume de V. Pirenne-Delforge est destiné à devenir un ouvrage de référence incontournable. Pausanias est, du reste, un auteur dont les spécialistes du monde grec ne peuvent se passer, mais qu'ils ont du mal à utiliser en pleine connaissance de cause, tant le projet de la *Périégèse* est difficile à saisir et tant la matière est abondante. Le *revival* dont Pausanias a bénéficié ces dernières années – que l'A. présente bien aux p. 10-11 de son Introduction – a apporté beaucoup d'éclairages utiles, en particulier autour de la notion d'identité grecque sous la domination romaine, mais le rapport spécifique de Pausanias à la religion n'avait pas encore été centré avec autant d'efficacité (presque) systématique que dans ce volume. Source unique en son genre, soucieux de « retour à la source » d'un certain hellénisme, Pausanias est ici l'objet d'une enquête très approfondie visant à clarifier les ressorts de son « axiologie » (raconter ce qui est *digne de mémoire*) en matière religieuse surtout. Parmi les rituels, les panthéons et représentations divines, parmi enfin les cultes à mystères, que retient Pausanias, qu'éclaire-t-il et que tait-il ? Dans ses récits et dans ses analyses, il opère des choix hautement significatifs à la fois de sa propre conception de la religion grecque et de celle de ses contemporains. — Le premier chapitre éclaire les modalités d'écriture de Pausanias. Entre *συγγραφή* et *ιστορία*, sa démarche oscille entre deux modèles historiographiques majeurs, Hérodote et Thucydide, le modèle hérodotéen étant, comme chacun sait, particulièrement prégnant dans l'œuvre de Pausanias. C'est donc le rapport de Pausanias au passé qui est ici questionné. En faire un « historien » est décidément un raccourci terminologique qui ne satisfait plus. Le découpage géographique de la *Périégèse* montre du reste que la logique qu'il suit n'est pas celle d'un déroulement chronologique. — Il n'empêche que la notion de *mémoire* est au cœur de la démarche de Pausanias, conteur de *λόγοι*. Le chapitre 2 approfondit cette question. Quel est le passé pris en compte par Pausanias ? S'il englobe les temps héroïques de l'épopée, il fourmille de « lieux de mémoire » rattachés à des époques variées, notamment par le biais des généalogies, sorte de mesure de l'épaisseur du temps. L'outil généalogique permet aussi à Pausanias de raccorder les fragments épars de mémoire locale qu'il recueille ici ou là. La généalogie, en somme, tisse un lien dans le voyage ; il recompose une identité grecque plus ou moins unitaire, tout en permettant d'insister sur les spécificités topiques de tel ou tel *λόγος*. Dans ces chapitres introductifs de toute première importance, comme du reste dans tout le reste du volume, la force de l'argumentation de l'A. réside dans une maîtrise parfaite de la matière traitée. A chaque affirmation correspond une ou plusieurs références, souvent analysées, qui étaient solidement l'argumentation. Ainsi, p. 54-64, la remarquable analyse de l'histoire de Sicyone est un modèle du genre. Un autre point fort est l'attention constante prêtée aux « mots pour le dire » : la pensée de Pausanias se révèle notamment dans les choix de vocabulaire, souvent complexes, voire contradictoires, mais l'A. guide très efficacement son lecteur dans ce dédale. Ainsi, aux p. 64-67, sur l'usage de *λέγειν*, *λόγος* et *μῦθος*. Partagé entre exégèse (dans le sens d'un travail de l'intérieur sur une tradition vivante) et interprétation (analyse extérieure instaurant une distance critique), Pausanias manifeste avant tout un souci de *conserver tout ce qui est grec*. Il souhaite aussi évaluer la *crédibilité* des récits qu'il transmet, tout en évaluant la portée morale à l'aune d'antiques valeurs, déjà illustrées par Hésiode ou Homère (*δικη* et *ὑβρις* en particulier). Enfin, Pausanias est intéressé par les effets dans l'histoire, passée et présente, de la force divine, de sorte

qu'en filigrane, on peut déceler, dans son œuvre, des traces de réflexion sur le destin de l'Empire romain, maître de la Grèce. — Le chapitre 3 précise les conditions des visites effectuées par Pausanias, dont il rend compte dans la *Périégèse*. Son attention se porte sur les θεωρήματα et les λόγος. Les seconds ayant déjà été traités, l'A. se concentre ici sur les premiers. C'est le Pausanias « pèlerin », θεωρός, qui est au cœur de l'analyse : que cherche-t-il, que voit-il, que retient-il, que transmet-il ? A son époque, les traditions sont désormais « portées » ou « incarnées » par des monuments, des statues, des objets de culte. L'étiologie est donc centrale dans son propos, comme accroche narrative. C'est ce qui explique le rôle central attribué aux rites et aux fêtes qui sont l'occasion, dans le présent, de faire revivre, de donner à voir le passé mis en scène dans les images, les gestes, les paroles. L'A. illustre parfaitement la complexité et les dangers de ce va-et-vient constant, mais périlleux, entre présent et passé (et retour), semé d'embûches, source de méprises ou d'ambiguïtés. C'est une expérience que tous les utilisateurs de Pausanias font régulièrement. L'A. consacre des pages importantes à la place de Rome dans ce travail de « présentification » du passé (p. 142-171). — Forte de ce cadre riche et solide, l'A. entreprend alors l'analyse, en trois chapitres thématiques, de la vision que propose Pausanias de la religion grecque. Elle se défend d'en donner une interprétation systématique, mais la richesse de ses analyses doit être soulignée. Non seulement, elles constituent désormais un outil de travail indispensable pour aborder Pausanias, mais elles éclairent aussi, de manière très précieuse, le fonctionnement de la religion grecque en général. Ce sont donc successivement les pratiques sacrificielles, le monde des dieux et des héros et, enfin, les cultes à mystères, qui sont présentés. L'A. propose une étude détaillée du vocabulaire sacrificiel de Pausanias et révèle bien sa complexité. Les lignes de partage traditionnelles s'en trouvent questionnées (comme déjà dans les travaux de G. Ekroth). Le choix des victimes, leur traitement oblatore, la cuisine du sacrifice sont autant de sujets longuement et savamment traités sur une base documentaire impeccable. Le discours, comme auparavant, est constamment concrétisé par le biais d'analyses de cas, comme les rites de Sicyone, d'Olympie ou le dossier délicat des Bouthonies athéniennes, trois dossiers en tous points passionnants. Autour des dieux et des héros se déploie le panthéon avec ses structures mouvantes et pourtant très « logiques », mais aussi les épicleses et surtout les statues si centrales dans l'œuvre de Pausanias. Ici, c'est l'Éros de Thespies qui est proposé comme cas de figure. Enfin, les cultes à mystères – Déméter, la Mère des dieux, Trophonios et autres dieux « secrets » – sont étudiés de près, dans le lexique utilisé par Pausanias, dans les cérémonies décrites, dans les « non-dits » fondateurs. — L'ouvrage se termine par une conclusion, une très riche bibliographie et de copieux index. Le lecteur ne pourrait rêver mieux ! Près de quatre-cent pages, denses (issues d'une thèse d'agrégation soutenue à l'université de Liège), riches, stimulantes, dessinant mille pistes d'investigation possibles, dans un style limpide et fluide que chacun appréciera, de l'étudiant au spécialiste pointu. La connaissance de Pausanias a fait, grâce à ce volume, un progrès décisif.

Corinne BONNET.

Pierre BRULÉ, *La norme en matière religieuse en Grèce ancienne. Actes du XI^e colloque du CIERGA (Rennes, septembre 2007)* (Kernos, supplément 21), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2009, 16 x 24, 342 p., br., ISBN 978-2-9600717-4-0.

Par norme, il faut entendre ici la règle, la loi, mais aussi le résultat d'un consensus et de la tradition. G. Ponti montre que les Moires, avec les Horai, veillent à ce que les choses se déroulent au moment fixé, réajustant les *parts* de chacun. Pour L. Bruit Zaidman, les normes religieuses, participant au bon fonctionnement de la Cité, et leur sanction trouvent place dans les *Lois* de Platon. P. Brulé voit dans les *Nuées* la première pièce sur l'incroyance. Selon P. Borgeaud, les Anciens, confrontés à d'autres religions, tendaient à traduire, à interpréter ; il y a là une manière d'universalité naturelle de la connaissance du divin (Cic., *Tusc.*, I, 13, 30), non la

recherche d'équivalences rituelles. A. Chaniotis distingue, dans le culte grec, normes orales (invariables) et écrites (les inscriptions révèlent des adaptations, pour plus d'efficacité). E. Suárez de la Torre : les documents de consultation oraculaire, exprimant les soucis les plus divers, montrent que l'oracle de Delphes est source de lois, débordant le religieux. Quatre contributions sur les sacrifices : l'étude scientifique des ossements d'animaux (G. Ekroth) ; les peaux des holocaustes, rémunérant, à la manière sémite, les offiants, sur une inscription d'Aixone en Attique (S. Scullion) ; le sacrifice sanglant que devait subir Héraklès chez le pharaon Busiris est représenté, mais occulté, sur une trentaine de vases (V. Mehl) ; norme et anormalité des sacrifices humains (P. Bonnechere). Quelles normes de comportement public les inscriptions, et particulièrement les lois sacrées, révèlent-elles, s'interroge E. Stavrianopoulou. J. Wilgaux décrit l'exigence d'intégrité physique des prêtres, jugée agréable aux dieux. F. Prost, avec l'exemple de l'Athéna Parthénos de Phidias, pose le problème de la sacralisation des images. E. Voutiras : contrairement à la prière chrétienne, encadrée par le dogme, de demande et surtout d'adoration (connaître la volonté de Dieu), la prière païenne adresse à une divinité spécifique une demande, dont les procédés sont empruntés à la rhétorique. Pour A. Robu, les cultes gentilices des colonies mégariennes (Sélinonte, ...) témoignent de l'attachement aux traditions ancestrales. M. Valdés Guía décrit Bouzygé, héros nomothète d'Athènes, laboureur et purificateur. Y. Lafond s'attache à l'origine (la tradition, parfois) et au fonctionnement des normes religieuses d'Athènes à l'époque romaine. Tel est le panorama des dix-sept communications, parfois touffues, mais puisant à des sources variées ; on songe particulièrement aux recueils d'inscriptions, dont il eût été intéressant de dresser une seule liste générale des abréviations. – B. STENUIT.

Susan Guettel COLE, *Landscapes, Gender, and Ritual Space. The Ancient Greek Experience*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2004, 16 x 23.5, XVII + 292 p., rel. £ 29.95, ISBN 0-520-23544-4.

Susan Guettel Cole, une spécialiste très connue de la religion grecque, nous offre l'opportunité, dans cet ouvrage, de suivre ses recherches des dernières années, portant, comme l'indique son titre analytique, sur les paysages, le « genre » (*gender*) et l'espace rituel dans l'expérience de la religion grecque antique. Comme il est dit dans la préface (p. ix), le projet initial visait à exploiter le sujet du corps féminin et son rôle social et religieux, mais, en définitive, on a abouti à un ouvrage très riche et original, qui traite surtout des paysages sacrés. Le programme, ambitieux en soi, a été accompli avec une rare dextérité et une érudition remarquable. L'A. est très habile dans l'analyse des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, provenant de diverses régions du monde grec, mais surtout de la Grèce proprement dite et de l'Asie Mineure. — Une brève introduction de six pages présente, de manière sommaire, quelques réflexions sur l'aspect féminin de la terre (qui est mère et nourrice), mais aussi sur le caractère polluant de la productivité féminine et sur la division du paysage en paysage mâle, sacré et paysage féminin, paysage agricole destiné à l'agriculture. L'introduction est suivie de sept chapitres d'étendue inégale : les trois premiers chapitres sont consacrés à l'étude du paysage sacré et du paysage défini par les rituels. Les deux chapitres suivants traitent du corps féminin dans ses rapports avec l'expérience du sacré. Enfin, il y a deux chapitres sur le culte d'Artémis, dont l'un (chapitre 6) s'occupe de l'étude typologique des espaces sacrés occupés par la déesse, tandis que l'autre examine plus spécifiquement le problème de la place de la femme dans le culte de la déesse. Paradoxalement, il n'y a pas de conclusion, de sorte que le lecteur est laissé avec l'impression qu'il s'agit d'articles liés par le sujet mais, en définitive, créés indépendamment les uns des autres. Pourtant, à l'exception d'une partie des chapitres 4 et 5, le reste du livre traite de matériel inédit. — Le premier chapitre est en réalité une introduction plus détaillée sur le domaine de l'étude du paysage antique : on distingue trois types de paysage, naturel, humain et imaginaire

qui coexistent et se fondent. La création de l'entité politique qui caractérise le monde grec par excellence, la πόλις, résulte de la définition d'un territoire par la communauté politique. Le territoire des cités grecques se définit par des limites défendues par la force des armes et marquées par des sanctuaires. La généalogie contribue à la naissance des récits locaux, qui renforcent le lien de la communauté avec le paysage qu'elle occupe. Les hommes partagent la terre avec les dieux et emploient des stratégies rituelles pour sauvegarder la productivité de la terre, parce que le risque de famine est toujours présent. Dans la dernière section de ce chapitre, on insiste surtout sur les questions de genre du paysage (les rivières sont masculines, les lacs et les montagnes, à quelques exceptions près, féminines). Le deuxième chapitre est beaucoup plus intéressant, puisque l'A. présente ses vues sur la définition du paysage sacré par rapport au paysages humain et naturel. Le respect des dieux s'exprime par le respect pour le paysage, comme le montre l'analyse d'un passage remarquable des *Travaux et des Jours* d'Hésiode (v. 724-759), qui nous enseigne quelles sont les actions interdites dès lors qu'on est en contact avec l'espace sacré (défense de se couper les ongles lors d'un festin, d'avoir des rapports sexuels, d'être en contact avec des femmes ayant accouché, etc.). L'élément clé pour le contact avec la divinité est l'aspersion avec l'eau et le sang de victimes impures : l'eau aide à chasser les substances impures résiduelles du corps du dévot et le sang impur s'assimile à ses pourritures, pour les absorber finalement. L'espace politique se lie à l'espace sacré par l'idée que les dieux eux-mêmes en ont fait don aux humains au moment de la création de la communauté ; les espaces destinés au culte des dieux sont liés entre eux et occupent une place centrale dans le tissu urbain (cf. le cas de Thasos, étudié aux p. 50-57). À la fin de ce chapitre, on propose une hiérarchie de l'espace sacré à l'intérieur de la cité : certains lieux sont plus sacrés que d'autres, même à l'intérieur du même sanctuaire. — Le troisième chapitre, le plus bref du livre, trace les rapports entre les communautés grecques et les sanctuaires à portée panhellénique (Olympie et Delphes) ou régionale (Héraion d'Argos, sanctuaires de Pérachora), qui occupent une place centrale dans la géographie imaginaire des Grecs. À l'intérieur de la cité, le centre est occupé par le πρωτονεϊον, où l'on garde le feu sacré qui garantit la survivance de la communauté. — La centralité de l'espace sacré amène parfois à des restrictions d'accès, en particulier pour les femmes. Dans le quatrième chapitre (« The Ritual Body »), Cole montre de manière définitive, à mon avis, que l'interdit principal pour les Grecs était le contact de certains lieux sacrés avec les femmes en âge de reproduction. L'association de la pollution avec l'activité et même le contact physique des femmes sexuellement mûres est un aspect notoire de la religion grecque. D'où résulte l'importance rituelle de la παρθένος, de la jeune adolescente, et même de l'enfant, et, à l'opposé, de la vieille femme dont l'âge avancée garantit la pureté sexuelle. Le phénomène contraire (interdiction faite aux hommes de participer à un culte ou de visiter un lieu sacré) est aussi observé dans le cas de cultes secrets de divinités féminines, mais il est généralement limité. Il y a aussi des restrictions pour la femme qui veut approcher un sanctuaire : c'est surtout par l'intermédiaire de son maître, que la femme grecque est capable de faire une offrande. Il n'est dès lors en rien surprenant que le contact entre les prêtresses et les divinités qu'elles servent (seul service civique possible qu'une femme est autorisée à offrir à la communauté) soit réglé par des interdits d'ordre sexuel. — Le cinquième chapitre nous convie à l'étude de la fertilité et de la stérilité de la femme au sein de la πόλις. On a surtout recours aux écrits gynécologiques des auteurs du corpus hippocratique (V^e-IV^e siècle av. J.-C.), qui essaient de traiter de manière rationnelle des problèmes de stérilité. Les cures proposées sont fondées sur l'idée que le corps féminin est par principe instable à cause de son caractère liquide. La santé se définit comme l'équilibre entre l'aspect humide et l'aspect sec de l'organisme féminin. Mais la stérilité doit être abordée sous son angle social, en tant que problème auquel la communauté entière doit faire face, parce qu'il est envoyé par les dieux. Les ex-voto anatomiques témoignent de la préoccupation des femmes pour le problème de la stérilité, puisque, en dehors de son rôle de « machine à reproduction » pour la famille de son mari, la femme, surtout dans l'Athènes classique, a peu de chances d'être respectée. — Les deux chapitres sur Artémis intéresse-

ront surtout les étudiants de la religion grecque. Le sixième chapitre offre une typologie des espaces rituels consacrés à Artémis. Cette divinité occupe les frontières des cités, non pas les ἔσχατοιῖ et les terres désertées, mais les montagnes, les acrotères, les marais et les côtes qui divisent le territoire entre les cités (d'où la mention fréquente de la déesse dans les traités entre des cités limitrophes, cf. p. 186), qui se trouvent sur des grands axes de communication. Même à l'intérieur de la cité, les sanctuaires d'Artémis sont marqués par la sauvagerie de la déesse (p. 183). Le principe unificateur de diverses localités consacrées à Artémis est qu'elles constituent des passages aux prises avec le danger ou sous menace ; les filles au service de la déesse risquent de voir des armées ennemies faire irruption, ou de rencontrer des hommes sans scrupules ; le résultat de ces rencontres inattendues est le viol ou la mort. Le caractère légendaire des ces récits, connus à travers Pausanias, ne les prive pas d'intérêt : selon l'A., Artémis, qui occupe les frontières, impose à la communauté civique la tâche de défendre son territoire ; envoyer ses filles défilier dans les paysages non habités représente pour la cité grecque un test de sécurité formidable. Le rôle d'Artémis dans cette répartition du territoire de la cité est de préparer la cité pour l'affrontement militaire, de protéger la frontière et de l'unir au centre politique de l'ἄστυ. — Le dernier chapitre présente Artémis comme une divinité en colère. Dans le mythe, les femmes qui n'ont pas respecté leur rôle rituel envers la déesse, rôle qui exigeait la pureté sexuelle, sont sévèrement punies (Callisto, la prêtresse d'Artémis Triklaria à Patras, etc.). Cette colère est apaisée par un sacrifice humain ; le caractère absolument sauvage de la revanche d'Artémis a eu comme résultat de faire considérer certaines hypostases de la déesse comme étant venues de l'étranger (par exemple Artémis Tauriké). Mais la colère de la déesse se manifeste surtout vis-à-vis des femmes enceintes ; elles courent souvent le risque d'avorter et même de mourir, comme le montrent plusieurs stèles funéraires du Céramique appartenant à des femmes mortes lors de l'accouchement. La survie dépend de manière absolue de la volonté de la déesse. C'est pourquoi la communauté grecque exige des filles de la servir dès l'enfance. À Athènes, où notre attention est attirée dans ce chapitre, on reconnaît quatre étapes dans le service cultuel rendu à Artémis par les femmes grecques : rites avant la puberté, rites avant le mariage, rites lors du mariage, rites lors de la naissance du premier enfant né vivant. En récompense, la déesse exige des femmes en question des vêtements richement décorés et ouvragés ; pour celles qui meurent, on doit une offrande d'apaisement à l'héroïne qui partage le sanctuaire de Brauron avec Artémis, à savoir Iphigénie, la prêtresse légendaire de la déesse qui mourut vierge. L'accomplissement de la tâche énorme et extrêmement dangereuse de donner naissance à un enfant sain et sauf est justement qualifié par l'A. de « succès civique » (p. 213 et s.). C'est par l'étude des étoffes et autres vêtements consacrés à Artémis que se clôt ce chapitre. — Malgré la longue gestation de ce volume, on n'a pas évité les fautes d'orthographe, surtout dans la bibliographie ; p. ex. Bouras, C. 1967 (p. 240) : lire ta *architektonika* au lieu de ... ta *architektonia* ; Buxton, R. 1994 : ...The Contexts of *Mythology* au lieu de ... The Contexts of *Society* (p. 242) ; Ellinger, P. 1987 : *Hyampolis* au lieu de *Hymapolis* (p. 245) ; *Giannakopoulos*, N.A. 1953 au lieu de *Giannakoupoulos* (p. 180, n. 16 et 247) ; Ginouvès, R. 1962 : *Balaneutikè* au lieu de *Balineutikè* (p. 247) ; Robert, L. 1960 : *A travers l'Asie mineure, poètes* ... au lieu de *À travers l'Asie mineure, poets* ... (p. 258). Il y a aussi un certain nombre de fautes dans les notes de bas de page et dans le texte principal : p. ex. à la p. 31, sous n° 5, vers 737-739 au lieu de 757-759 ; à la p. 32, sous n° 6, vers 739-741 au lieu de 737-741 ; à la p. 46, n. 79 : Hertz 1960 ; il ne s'agit pas d'un « reprint » mais de la traduction en anglais de l'article publié en français de 1909 ; p. 99 : « ...To be sure, a woman » au lieu de « ... a women » ; p. 100, n. 67 : « ...an athlete, a musician and a *pancratiast* » au lieu de « *pancreatist* » ; p. 143 : *Phokis* au lieu de *Phokia* ; p. 182 : « Of Pausanias *eighty-six* ... » au lieu de « *eight-six* » ; p. 189, n. 75 : ... « so powerful that *no one could* ... » au lieu de « *no could* ». Rarement, on a oublié de donner la référence d'un passage ou d'un ouvrage cité ; p. ex. à la p. 64, où il est question de la légende de la grotte sacrée où Zeus était né (Antoninus Liberalis, *Μεταμορφώσεων Συναγωγή*, xix) ; de même à la p. 109 :

« *Doctors even claimed ...* » et à la p. 114, n. 137, où on mentionne les recueils épigraphiques de Raubitschek et de Lazzarini, mais sans plus d'informations ; il s'agit évidemment des études de A. E. RAUBITSCHEK, L. JEFFERY, *Dedications from the Athenian Akropolis*, Cambridge, 1949 et de M. I. LAZZARINI, « Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica », *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Memorie. Classe di Scienze morali storiche e filologiche*, Ser. 7, Vol. 19.2, Rome, 1976. — Il y a aussi quelques points mineurs à corriger : p. ex., à la p. 53, l'A. fait écho à l'approche traditionnelle suivant laquelle les monnaies de Thasos représentant un silène enlevant une femme sont le reflet de la situation politique de la cité grecque encerclée par des voisins barbares ; la réalité est tout autre : le côté dionysiaque du monnayage (silène et ménade) est l'aspect grec par excellence de cette iconographie (voir mon « Le 'satyre et la ménade' thasiens. Étude d'iconographie numismatique », dans Gh. MOUCHARTE *et al.* [éd.], *Liber Amicorum Tony Hackens* [Numismatica Lovaniensia, 20], Louvain-la-Neuve, 2007, p. 143-151) ; à la p. 187, on parle du sanctuaire d'Artémis à Salamine qui dominait les détroits entre l'île et l'Attique et à la n. 63, on fait la comparaison avec les stèles dressées par Darius pour commémorer son passage en Europe en 513-512, qui furent par la suite utilisées par les Byzantins pour ériger un autel à Artémis Orthosie (Hérodote, 4, 87) : en réalité, Hérodote dit que les pierres ont été apportées en ville (κομίσαντες ἐς τὴν πόλιν), et par la suite employées dans la construction de l'autel, qui évidemment ne dominait pas les détroits du Bosphore, mais s'était inséré dans le tissu urbain de la ville ; à la p. 207, l'A. parle des poupées acéphales (*headless*) évoquées dans l'article de J. REILLY, « Naked and Limbless », dans A. KOLOSKI-OSTROW, C. LYONS (éd.), *Naked Truths ...*, London - New York, 1997, p. 154-173 ; en réalité, les poupées en question ont leur tête, mais sont dépourvues de membres (*limbless*) ; à la p. 210, l'interprétation des inscriptions thessaliennes en l'honneur d'Artémis Throsia par M. B. HATZOPOULOS, (*Cultes et rites de passage en Macédoine*, Athènes, 1994, p. 25-40) comme se référant à des rites initiatiques de jeunes filles impliquant la compétition en courses, déjà mise en doute par M. KAJAVA (« Arktos : Ἀρκτεῶω and the Like », *Arctos* 33 [1999], p. 15-65) a été réfutée avec des arguments solides par Denver GARRINGER, « Studies in the Cult of Artemis Throsia », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 126 (2007), p. 151-164 ; à la p. 220 : *eutelestata* ne signifie pas, évidemment, « expensive » mais « de valeur minime » (cf. Lidell - Scott, *s.v.* εὐτελής : « easily paid for, cheap »). — Le texte principal est suivi d'un glossaire, où sont expliqués les principaux termes grecs utilisés dans le livre ; suit une bibliographie très complète et un index général détaillé, où sont indiquées entre autres toutes les épithètes culturelles mentionnées dans le texte. En somme, le style clair et simple du livre, la quantité de la documentation citée et la qualité des discussions font de ce livre une contribution des plus importantes dans le domaine de l'étude de la religion grecque et cela malgré les points mineurs signalés ci-dessus qui montrent une certaine négligence dans la préparation du texte imprimé. Le livre est certes destiné aux spécialistes de la religion grecque, mais représente également un précieux outil pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude des domaines plus variés du monde classique, à savoir les archéologues, les historiens sociaux et les épigraphistes. Surtout, il s'agit aussi d'un ouvrage qui, par la pléthore d'informations et de discussions qu'il contient (même si parfois on ne fait que résumer l'argumentation ou les recherches d'autrui), constitue une source d'apprentissage pour tous ceux qui s'intéressent au monde grec. — D. PALETHODOROS.

Barbara GOFF, *Citizen Bacchae. Women's Ritual Practice in Ancient Greece*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2004, 16 x 24, XII + 400 p., rel. US \$ 60, ISBN 0-520-23998-9.

Tous ceux qui admettent l'utilité de l'approche féministe dans le domaine des études classiques apprécieront beaucoup le livre de Barbara Goff. Pour les autres personnes étudiant l'Antiquité grecque, ce livre constitue une contribution importante, intéressante et provocante à la question épineuse du rôle de la femme grecque dans la

religion. Car, même si l'A. utilise le langage engagé du féminisme (qui embarrasse les spécialistes de l'Antiquité, enclins d'ordinaire à des positions théoriques plus traditionnelles), l'ampleur de son érudition est incontestable. On admire la connaissance approfondie des développements récents dans les sciences sociales (surtout en théorie politique et en anthropologie de la religion), mais surtout l'aisance avec laquelle l'A. sait tirer de ces connaissances théoriques des analogies valables pour l'analyse de l'Antiquité grecque. — La très longue introduction (p. 1-24) présente, de manière détaillée, les buts du livre : le plan de l'A. était d'étudier les réalités de l'activité rituelle des femmes en Grèce, et surtout dans l'Athènes des périodes archaïque et classique. Pourtant, il ne s'agit pas d'une analyse détaillée des rituels concernant les femmes (comme le fait par exemple M. DILLON, *Girls and Women in Ancient Greek Religion*, Londres, 2002). L'A. s'est surtout attaché à montrer les mécanismes suivant lesquels la femme se présente à la fois comme le sujet et comme l'objet de la *πρᾶξις* culturelle. Ce paradoxe explique comment la religion sert à la fois comme remède à l'isolement de la femme à l'intérieur de l'*οἶκος*, mais aussi comme élément qui aide à maintenir et même à renforcer les structures traditionnelles de la société. La majeure partie du chapitre introductif est consacrée à la discussion des théories des sciences sociales dont l'argumentation de l'A. est tributaire. — L'enquête suit cinq axes : le premier chapitre (p. 25-76) traite de la présence matérielle des femmes dans la vie rituelle. Une partie de cette présence s'est faite à travers les moments de crise de l'*οἶκος*, naissances, mariages et morts au sein de la famille. Ensuite, l'A. essaie d'examiner les fêtes, inscrites dans le calendrier sacrificiel de la cité, où les femmes occupent une place prépondérante. Comme presque tout autre commentateur, l'A. omet de citer le passage clé d'Alciphron, *Lettres*, I, 4, qui présente les Lénéennes et les Oschophories comme des fêtes auxquelles participent les femmes riches de la ville athénienne, mais où sont aussi acceptées les femmes des *dèmes* (sur l'importance d'Alciphron pour l'étude des fêtes athéniennes, voire désormais R. PARKER, *Polytheism and Society at Athens*, Oxford, 2005, p. 487-488). À la discussion des Anthestéries (p. 38 et s.), on ajoutera désormais l'hypothèse séduisante de B. BRAVO (*Pannychis e Simposio*, Rome - Pise, 1997), selon laquelle les femmes dansaient devant leurs parents à la pannychis du jour des Choes. Le reste du chapitre présente le rôle des femmes dans les rituels sacrificiels et pour ce qui concerne les dédicaces aux sanctuaires, l'exaltation du rôle de la femme dans des fêtes qui soulignent les « travaux des femmes » (*ἔργα γυναικῶν*), comme les Arrhéphories et les Plyntéria et les Adonies (pour la deuxième fête, on consultera désormais l'article de N. ROBERTSON, « The Praxierygiae Decree [IG I² 7] and the Dressing of Athena's Statue with the Peplos », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 44 [2004], p. 111-161), le rôle de la prêtresse et les aspects économiques de l'activité rituelle (cf. aussi S. GUETTEL COLE, *Landscapes, Gender, and Ritual Space. The Ancient Greek Experience*, Berkeley, 2004, chapitres 3 et 4). — Le deuxième chapitre (p. 77-159) est centré sur le rôle sexuel de la femme dans la société, à savoir la reproduction de l'*οἶκος* au sein de la *πόλις*. La centralité de cet aspect de la place des femmes grecques dans la religion est évidente : faute de témoignages sûrs concernant Athènes, l'A. se tourne vers l'étude de la poésie archaïque, qui est dominée par les chœurs de jeunes filles. Cette partie de l'étude est inévitablement dominée par l'étude de Claude CALAME, *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, Paris, 1977. Mais l'A. arrive à la conclusion que le chœur forme un rituel destiné à préparer la jeune fille à son mariage, malgré le ton parfois homo-érotique de la poésie en question (celle d'Alcman et de Sappho surtout). Ensuite, l'A. examine toutes les fêtes énumérées dans un passage fameux de *Lysistrata* d'Aristophane, qui trace le *cursus honorum* hypothétique des jeunes femmes athéniennes en matière de culte (v. 638-646). L'analyse des Arrhéphories suit dans les grandes lignes celle de P. BRULÉ, *La fille d'Athènes. La religion des filles à Athènes à l'époque classique*, Paris, 1987. Le caractère sexuel du rituel se dégage clairement, selon l'A., qui ajoute une discussion intéressante sur le fait que le silence autour du rituel chez Pausanias ne signifie probablement pas que la prêtresse et les jeunes Arrhéphores ignoraient le contenu de la corbeille qu'elles portaient à travers la grotte sacrée. La discussion sur l'Arctea est

moins innovatrice. On retient surtout le problème de la signification du rituel, puisqu'il reprend les aspects d'un rite initiatique, mais n'amène point au changement de statut de ses participantes (cf., à ce propos, C. A. FARAONE, « Playing the Bear and Fawn for Artemis: Female Initiation or Substitute Sacrifice ? », dans C. A. FARAONE, D. DODD [éd.], *Initiation in Ancient Greek Rituals and Narratives. New Critical Perspectives*, London - New York, 2003, p. 43-68). Après des sections courtes sur la *κωνηφόρος*, l'idéologie de la femme mariée, la femme spartiate et le mariage, l'A. analyse la fête des Thesmophories. Le rite permet la participation des femmes adultes, voire mariées, et symbolise le pouvoir de fécondité de la femme. Les Adonies se trouvent presque à l'opposé, puisqu'on célèbre la sexualité dans ses caractéristiques irrationnelles. Les jardins d'Adonis peuvent aussi indiquer le pouvoir de la femme nourrice à détruire ce qui lui est confié, la vie nouvelle. La discussion des Haloa est très sommaire et n'apporte rien de neuf dans la discussion de la fête. Plusieurs études importantes parues dans les dernières années ne sont pas citées ; je signale l'article de A. TZANETOU, « Something to Do with Demeter: Ritual and Performance in Aristophanes' *Women at the Thesmophoria* », *American Journal of Philology* 123 (2002), p. 129-167, pour les Thesmophories et celui de M. TORELLI, « Les Adonies de Gravisca. Archéologie d'une fête », dans F. GAUTHIER et D. BRIQUEL (éd.), *Les Étrusques, les plus religieux des hommes*, Paris, 1997, p. 233-291 pour les Adonies (les représentations sur vases sont aussi analysées dans les catalogues d'exposition publiés par H. A. SHAPIRO, *Women and Greek Religion*, New York, 2008 et M. TORELLI et A. M. MORETTI SGUBINI, *Etruschi. Le antiche metropoli del Lazio*, Rome, 2008). Selon l'A., c'est surtout la femme mariée qui est investie d'importance rituelle dans les fêtes athéniennes ; les autres, femme ménopausée, vierge et prostituée, sont aussi actives dans le domaine du culte, mais leur praxis rituelle ne concerne pas spécialement leur statut sexuel. — Le troisième chapitre est moins cohérent : on essaie de donner une définition de la femme en tant que citoyenne ; la femme grecque participe à la cité, sans en constituer une partie intégrante, sauf dans le processus de la reproduction ; mais ce rôle est crucial pour la survie et attribue aux femmes qui sont spécialistes en rituels des pouvoirs inimaginables ; en témoignent les interventions dynamiques des prêtresses auprès des autorités politiques, pour exiger le changement d'une décision politique ou pour plaider en faveur d'une partie faible dans un différend politique ; le résultat est presque toujours négatif et l'historicité de ces interventions n'est pas assurée. Au niveau mythologique, les femmes, surtout les vierges, sont souvent appelées à sauver la cité par leur sacrifice. On retourne ensuite à Athènes pour examiner le choix des femmes spécialistes en rituels, la place réservée aux femmes des grandes familles dans les sacerdoces héréditaires, la manière d'honorer les femmes après l'accomplissement de leur service. Le chapitre se clôt par une série de sections qui examinent les communautés de femmes, la congrégation féminine des Thesmophories, celle des Adonies et surtout celle des rituels dionysiaques, et s'intéressent finalement à la spécialiste rituelle par excellence, la Pythie des Delphes. — Le quatrième chapitre examine en détails les aspects pouvant constituer une culture féminine, ou plutôt une sous-culture féminine : la poésie féminine (de Sappho, de Baukis et de Possis) en représente l'exemple le plus caractéristique. Cette poésie exalte le rôle rituel de la femme et honore sa sexualité. Ensuite, on examine les représentations de femmes dans la céramique à figures rouges athénienne. L'A. s'efforce honnêtement d'assimiler toute la littérature érudite disponible, mais arrête son enquête peu après le milieu des années 1990. Par conséquent, il manque des références à des études désormais classiques, comme par exemple le livre de S. LEWIS, *Athenian Women. An Iconographic Handbook*, London - New York ou celui de G. FERRARI, *Figures of Speech*, Chicago, 2003, qui offrent de fines analyses de la représentation de la femme dans les arts figurés. Les statistiques fondées sur les données présentées par T. B. L. WEBSTER, *Potter and Patron in Ancient Athens*, Londres, 1971, présentent plusieurs problèmes. La base statistique est fautive ; on n'a pas compté plusieurs milliers de vases du IV^e s. que Beazley avait laissés de côté dans les recueils qui forment la base statistique de l'ouvrage de Webster. En outre, on note que la catégorie des femmes aux torches n'incorpore pas

celle des ménades aux torches ; le cas échéant, le nombre des femmes aux torches est considérablement plus grand que celui cité par l'A. à la suite de Webster. Quoi qu'il en soit, l'analyse de l'A. dégage bien le problème de la fiabilité des représentations des femmes pour la reconstruction de la « vie quotidienne » dans le γυναικωνίτις, et surtout la question de l'identité de celui qui a commandé l'exécution de tel ou tel sujet sur le vase : l'artiste ou son patron, le client qui fait cadeau du vase à son épouse, mère ou sœur, ou la femme qui utilise le vase elle-même ? En fin de compte, la conclusion est positive : avec quelques réserves, on est autorisé à considérer les images sur les vases athéniens à formes « féminines » (alabastres, petites hydries, pyxides, lécythes aryballisques, etc.) comme illustrations de l'image que les femmes athéniennes se faisaient d'elles-mêmes, une image qui subit par ailleurs la distorsion de l'idéologie dominante acceptée par la femme (cf. l'article de S. BLUNDELL, N. S. RABINOWITZ, « Women's Bonds, Women's Pots: Adornment Scenes in Attic Vase Painting », *Phoenix* 62 [2008], p. 115-144, qui présente le bilan des discussions antérieures). Par conséquent, les images de l'activité rituelle nous informent sur l'image que les femmes se faisaient d'elles en la matière (sauf dans le cas des ménades, selon l'A., puisqu'on trouve leurs représentations surtout sur des vases du συμπόσιον). Ce domaine est couvert, de manière plus articulée, dans l'article de L. HACKWORTH-PETERSEN, « Divided Consciousness and Female Companionship: Reconstructing Female Subjectivity on Greek Vases », *Arethusa* 30 (1997), p. 35-74. Par contre, l'analyse des rituels de transe et d'extase est, à mon avis, la contribution majeure de l'A. dans le domaine de la religion grecque. En recourant aux travaux d'anthropologues sur les religions extatiques africaines contemporaines, l'A. montre que la participation des femmes aux rituels extatiques bacchiques ne signifiait pas qu'elles cherchaient un « refuge de la réalité », mais avait plutôt des aspects positifs : les femmes spécialistes en matière de religion extatique ont une maîtrise de soi et des pouvoirs et, par conséquent, sont considérées positivement dans leur société et occupent une place d'honneur. Mais cette expertise reste dangereuse pour les hommes et, donc, malgré le changement du paradigme (au lieu de rituels de liminalité, on parle maintenant de rituels de l'expertise technique hautement respectés), la coloration féminine des cultes extatiques reste valable. — Le cinquième chapitre est une analyse de certaines tragédies et comédies attiques, où l'action rituelle féminine occupe une place centrale dans le dénouement de l'intrigue. C'est la seule partie du livre qui repose sur des études publiées auparavant. La plupart des analyses sont tributaires des travaux de Froma Zeitlin, en particulier dans l'idée de considérer les femmes thébaines comme l'opposé des femmes athéniennes, autrement dit comme l'Autre. — Je signale aussi certaines imprécisions et fautes d'orthographe. P. 44 : lire Raubitschek au lieu de Raubischek ; p. 174 : *orgisthesontai* au lieu de *orgisthestontai* ; à la p. 176, on parle du calendrier d'Halai, mais en réalité on se réfère à la publication du calendrier d'Erchia par G. Daux (dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de 1963) ; p. 214 : lire *Ino* au lieu d'*Ion* ; p. 215 : dans leur expédition à Delphes, les Thyiades athéniennes ne sont jamais appelées « Lénéennes », du moins dans la littérature érudite ; p. 217 : *previous* au lieu de *previoius* ; p. 273, lire *practice* au lieu de *prattice*. — La composition du livre exige que certaines fêtes soient traitées sous divers aspects dans différentes parties de la présente étude ; l'A. y remédie en partie grâce à un index général très détaillé ; on déplore tout de même l'absence d'*index locorum*. — Malgré ces inconvénients, et surtout malgré le fait que certaines parties du texte aient été rédigées plusieurs années avant la parution du livre, le bilan est largement positif : ceci est vraiment un livre extrêmement important et réussi, qui intéressera à la fois le spécialiste de la religion grecque et celui qui est versé dans les *gender studies*. On exige certes du lecteur une familiarité avec un énorme bagage culturel, allant des théories de Gramsci, Foucault et Giddens jusqu'à l'interprétation des images sur vases. — La thèse principale du livre, sur le caractère dialectique de la relation des femmes à la religion grecque ancienne, servira sans doute de base aux études futures dans ce domaine. Cf. désormais la collection d'études publiées par M. PARCA et A. TZANETOU, *Finding Persephone*.

Women's Rituals in the Ancient Mediterranean, Bloomington - Indianapolis, 2007.
- D. PALEOTHODOROS.

C. M. C. GREEN, *Roman Religion and the Cult of Diana at Aricia*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, XXVIII + 347 p., rel. £ 48 / US \$ 75, ISBN 0-521-85158-0.

Professeur de langues classiques et spécialiste de la religion romaine à l'Université de l'Iowa, C. M. C. Green signe ici une remarquable étude sur le sanctuaire de Diane à Aricie, dans les Monts Albains, à 40 km au sud-est de Rome. Ce lieu sacré a été fameux depuis l'âge du bronze jusqu'à la fin du II^e s. de notre ère. Il commença petitement dans le cratère boisé du lac volcanique de Némi, surnommé le « miroir de Diane », puis devint un grand complexe de constructions hellénistiques qui attiraient des foules de pèlerins et de malades. Ce livre projette de nouvelles connaissances sur Diane, sur les rites de guérison et sur l'association entre la religion et la politique. — L'A. commence par raconter comment, en étudiant Lucain et sa *Pharsale*, elle tomba sur une petite note parlant de Diane chasserresse et du lac de Némi. Elle visita le sanctuaire, apprit l'histoire du prêtre-roi de la forêt et se demanda si Lucain n'avait pas construit son récit sur cette histoire : César représenterait le jeune rival cherchant à tuer et à remplacer le vieux prêtre-roi (Pompée), avant d'être lui-même tué par un autre rival. Mais, à l'encontre de cette théorie, se dressaient les spécialistes de la religion romaine, affirmant que la Diane romaine n'était pas chasserresse parce que, après la chute des rois, les Romains n'avaient plus pratiqué la chasse. La Diane chasserresse aurait pour origine la religion grecque du III^e s. av. J.-C. et ce prêtre-roi chasseur serait une « bizarrerie culturelle ». — C. M. C. Green voulut tirer la question au clair. Presque tous les spécialistes la découragèrent et même le grand Wissowa, dans un texte de 1912 sur la religion romaine. Seul Frazer l'aïda avec les douze volumes de son « Rameau d'or » (1911-1915). Il apportait pas mal d'idées dérangeantes et, en particulier, affirmait que la religion antique avait sa logique interne, qu'il fallait essayer de comprendre. Au sujet de Diane, il faisait surgir pas mal de doutes et prétendait que l'affirmation selon laquelle les Romains ne chassaient pas était un simple préjugé, et que Diane, tout en étant déesse lunaire, était également une déesse chasserresse. Pour régler la question, l'A. se mit à chercher des solutions dans l'art, l'anthropologie, la médecine, le droit, la religion, l'archéologie. — Au début, elle pensait se limiter à l'étude de Diane comme déesse italique, vénérée à Rome, à Aricie et ailleurs ; mais, pour finir, elle centra son étude sur la Diane de Némi, dans son sanctuaire au milieu des bois, à l'extérieur d'Aricie. Son culte est très ancien et remonte pour le moins au VI^e s. av. J.-C. Ce sanctuaire est souvent appelé « le bois » ou « l'Aricien », tandis que Diane était nommée « l'Aricienne » ou « la déesse des bois ». On faisait parfois allusion à Virbius, à Égérie, à Oreste ou au « roi ». C. M. C. Green constata que le culte de Diane à Aricie était fort différent de son culte à Rome, sur l'Aventin. — Ce volume traite d'abord de Diane, de son sanctuaire, de sa représentation dans l'art et la littérature. La Diane d'Aricie était d'abord une divinité lunaire, mais on la représenta très tôt comme une chasserresse. Au VI^e s. av. J.-C., on constate une rivalité entre la Diane romaine et celle d'Aricie, parallèle à une rivalité politique. — La deuxième partie du livre est centrée sur le roi-prêtre de Diane et sur les puissances subordonnées à son culte, avec les qualités religieuses qu'elles représentaient. Puis vient l'explication du rituel du « roi des bois », avec sa signification pour Diane. L'A. étudie alors Oreste (et son rôle pour les fugitifs et les esclaves), puis Virbius et Égérie, puissances secrètes étroitement reliées à la Diane des bois. — Une troisième partie tente de clarifier les relations entre Diane et ses fidèles. Dans son sanctuaire, on pratiquait des soins aux malades, ce qui implique des relations spéciales entre le culte et les personnes. L'A. explique les techniques employées pour guérir ainsi que l'esprit dans lequel elles étaient pratiquées. À propos d'Oreste, elle étudie comment on soignait les différents types de folie ; de même pour les ex-voto figurant les parties malades du corps humain. Ceci l'amène à étudier les

théories médicales de cette époque, ainsi que les idées philosophiques et mystiques de la Grande Grèce, au Sud de l'Italie. — Pour finir, C. M. C. Green s'interroge sur ce que demandaient ou espéraient les fidèles de Diane qui venaient solliciter de l'aide. Elle laisse de côté le problème des miracles. Elle nous amène à une compréhension plus nuancée de la religion romaine et de ses différents aspects à Rome et à Aricie. Le culte est la manière dont est vécue une institution religieuse ; aussi l'A. considère qu'il est important d'expliquer les rites. À propos du « roi des forêts », elle estime que Virgile est un guide très fiable, mais elle avoue que sa propre reconstruction reste conjecturale, tout comme pour les ex-voto sur les déformations physiques. C'est l'expérience religieuse des gens qui fit de ce sanctuaire ce qu'il était. — Les inscriptions gravées dans le sanctuaire nous font connaître quelques-uns des adorateurs de Diane : Tibère, Claude, Hadrien, Trajan, de riches citoyens, des esclaves affranchis ou encore des cités. Ce sont habituellement des demandes ou des remerciements. Au lieu d'inscriptions gravées, on trouve aussi de nombreuses terres cuites. On invoquait Diane pour les naissances, pour les plaies, pour l'éducation des enfants ; et c'est en ce lieu que les Latins, alliés contre les prétentions de Rome, s'étaient juré fidélité. — Le « prêtre-roi des bois » avait été, en ce lieu, au service de Diane et jouait le rôle de médiateur entre le peuple d'Aricie et la déesse. Dans ce sanctuaire, des esclaves fugitifs étaient venus se placer sous la protection de Diane et de ce roi-prêtre. Au IV^e s., on avait bâti, près d'Aricie, un second temple, un portique, un théâtre et des bains. Le rituel des purifications contre les traumatismes psychologiques et la folie (comme celle d'Oreste après son matricide) avaient pour but de détruire l'ancien « moi » pour en acquérir un nouveau ; on soignait spécialement les blessures et les maladies de la peau. On avait des rituels pour les bains, les processions, les danses sacrées ou pour les prises de décision importantes. On faisait des sacrifices, on jouait certaines pièces de théâtre, on avait aussi des musiques sacrées, etc. Une pharmacie fournissait des remèdes ou des huiles pour les onctions. Certains consultaient des devins, qui leur faisaient passer une série d'examen avant de fournir une réponse. — Ceux qui venaient pour la première fois consultaient les prêtres et leurs assistants pour savoir ce qu'ils devaient faire dans leur cas personnel. Le milieu, l'accueil, les soins donnés suffisaient parfois pour améliorer la santé ; mais d'autres cas étaient incurables. Souvent la déesse ne pouvait offrir qu'un peu de réconfort religieux. Les fidèles des divinités anciennes n'attendaient pas de miracles à la demande. Les religions chamaniques que l'on trouve encore aujourd'hui en Nouvelle Guinée ou ailleurs nous apprennent que les fidèles conservaient leur bon sens et leur esprit critique. Parfois le chaman devine que la mort approche et ne fait que préparer l'auditoire à l'accepter. La médecine selon Hippocrate était moins un diagnostic qu'un pronostic. Souvent la réponse à la demande du malade était qu'il n'y avait rien à faire : les récits concernant Iphigénie, Oreste, Égérie pouvaient donner de grandes lignes de conduite ou un sens religieux à leur vie et à leur mort. — Diane était aussi la déesse des trois mondes : souterrain (avec le lac et les grottes), terrestre (avec les sources et la chasse) et céleste (avec la lune). Ce culte dura plus longtemps qu'à Rome et sut mieux s'adapter aux changements culturels. Il fleurit à l'époque des Antonins (96-192), puis il déclina. Il sut mieux adapter les mythes grecs qu'à Rome. Virbius fut un amant de Diane ; Oreste et sa folie influencèrent les rites de guérison à Aricie. Pour sa part, le « roi des forêts » ne changea pas de nom ni de fonction. À la fin des guerres civiles, les Ariens aidèrent le jeune Octave à purifier Rome des horreurs des guerres civiles en la laissant y emporter les prétendus ossements d'Oreste. — Le culte à Aricie fut durement éprouvé par un tremblement de terre, qui détruisit la majeure partie des bâtiments religieux. En outre, la religion chrétienne se répandit de plus en plus et supplantait le culte des dieux. — C. M. C. Green fournit une foule de renseignements sur Diane et son culte, et spécialement sur « le roi-prêtre des bois » et sur le « rameau d'or » qui serait, selon elle, un plant de gui. Elle estime avoir planté de solides jalons et souhaite que d'autres chercheurs approfondissent ses recherches. — Il faut la féliciter pour sa persévérance dans les recherches et pour ses explications nuancées du culte de Diane. — B. CLAROT.

Volker L. MENZE, *Justinian and the Making of the Syrian Orthodox Church* (Oxford Early Christian Studies), Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 22.5, VIII + 316 p., rel. £ 55, ISBN 978-0-19-953487-6.

Ce livre se limite à une petite partie de l'histoire ecclésiastique, celle de la séparation entre chalcédoniens et non-chalcédoniens, c'est-à-dire entre ceux qui acceptaient ou refusaient le concile de Chalcédoine (451) précisant que le Christ était une seule Personne en deux natures. Les opposants formèrent une Église séparée, appelée orthodoxe syrienne, que l'on a qualifiée à tort de « monophysite », comme si elle n'admettait dans le Christ qu'une seule nature (la nature divine), alors qu'elle considérait que la nature humaine était comme absorbée par la nature divine. Ce n'est que vers 1990, après des discussions sereines avec les Latins, que les deux camps ont reconnu qu'ils professaient, au fond, la même foi, mais avec des nuances différentes. — De même, le terme anti-chalcédonien n'est pas heureux, puisque cette Église syrienne avait inscrit les canons de Chalcédoine dans ses propres canons. Mais ce titre est préférable à celui d'« Église syrienne » puisque ce ne fut pas une différence ethnique mais religieuse qui fut cause de la division. Des événements politico-religieux furent à la base de la séparation, et les empereurs y eurent une large part. — Ce volume se base d'abord sur les documents provenant des conciles et réunions tenus à Constantinople en 513, 532 et 536, documents trop peu étudiés ; mais il s'intéresse surtout à la correspondance entre les acteurs du drame : le pape Hormisdas et la cour impériale, Sévère, Philoxène de Mabbug, Jacques de Sarug, etc., car les lettres reflètent mieux la réalité du moment vue par des personnes engagées dans les débats ... Encore faut-il savoir lire ces lettres et saisir ce qu'elles révèlent, ce qu'elles cachent et pourquoi. — L'A. n'insiste pas sur la théologie, mais présente une histoire « événementielle », avec une chronologie précise qui permet de situer l'époque des changements importants et de peser la valeur des arguments des différents correspondants, à partir du regard des personnes qui ont vécu à cette époque et non d'après nos mentalités actuelles. En outre, dans un monde christianisé, l'empereur représentait en quelque sorte Dieu sur terre et ne voulait tolérer qu'une seule foi, celle du vrai Dieu, en convertissant les déviants pour unifier son Empire, tout comme, avec le protestantisme, on obligera les sujets d'un souverain à adopter la foi de celui-ci, selon l'adage : *cuius regio, eius religio*. — Or beaucoup d'Orientaux n'avaient pas accepté la formule de foi du pape Léon le Grand, qui l'avait emporté à Chalcédoine en 451 : le Christ avait deux natures en une seule Personne ; il était donc vrai Dieu et vrai homme. Ils préféraient la doctrine de Cyrille d'Alexandrie (376-444), qui semblait fusionner la nature humaine du Christ dans la nature divine. En 482, désireux de rétablir l'union entre chrétiens, l'empereur publia son *Henoticon* (édit d'union) qui cherchait un dénominateur commun entre les deux groupes de chrétiens ; mais ce texte ambigu ne réussit qu'à créer un schisme entre Rome et Constantinople, et à pousser les Orientaux vers le monophysisme (ou du moins un courant prétendu tel). — En 518, Justin réagit fermement, rétablit clairement la foi de Chalcédoine et ... provoqua la division définitive entre les deux camps. Exilés, persécutés, les non-chalcédoniens se concertèrent en exil pour créer une Église séparée. Le *Libellus* du pape Hormisdas (514-523) renforça la division en obligeant tous les évêques à accepter ou à refuser publiquement Chalcédoine (et donc la volonté de l'empereur), avec le risque de sanctions impériales en cas de refus. De même, le Pape exigeait d'effacer de « diptyques », lus aux grandes solennités pendant l'eucharistie, les noms des évêques opposés publiquement à Chalcédoine. Or ces diptyques rattachaient la foi de chaque Église à celle des Apôtres, et changer la liste des noms, c'était toucher à la foi du peuple chrétien. — Les évêques non-chaldéens maintinrent dans leurs liturgies tous les noms honorés jusque-là, et en particulier ceux des évêques et des chrétiens persécutés pour leur foi « traditionnelle ». Ils ordonnèrent des évêques et des prêtres dissidents. Ce sont surtout ces événements qui contribuèrent à fonder solidement l'Église orthodoxe syrienne entre 518 et 553, date du II^e concile de Constantinople, auquel les opposants refusèrent de se rendre. L'A. étudie particulièrement ces trente-cinq ans qui perpétuèrent la division. — Que pensaient les laïcs moyens de toutes ces discussions

théologiques ? Il est difficile de le préciser, mais, dans certaines circonstances, il devient évident que les laïcs se sentirent concernés par les divisions des théologiens, comme le fait de devoir effacer des diptyques les noms de personnes qui les rattachaient à la foi des Apôtres. Il semble toutefois que ce fut la plupart du temps des moines passionnés qui entraînèrent le peuple à leur suite, jusqu'à créer de émeutes en 512, 521 et 539. On se rend compte aussi que les oppositions théologiques ne faisaient souvent que refléter des oppositions politiques. On ignore les positions personnelles et la foi exacte des empereurs, car le but principal de ceux-ci était de gouverner pacifiquement, avec l'accord au moins extérieur et superficiel des évêques. C'est pourquoi Justinien organisa tant de rencontres et de discussions entre évêques pour aboutir à un consensus et unifier solidement son Empire. — Dans ce but, Justinien publia en 551 son *Édit sur la vraie foi*. Le pape Vigile (537-555) refusa d'approuver ce texte, qui aurait peut-être rallié les anti-Chalcédoniens en 538, mais qui ne le pouvait plus en 551, à un moment où la division s'était trop approfondie. Furieux contre Vigile, Justinien continua cependant ses efforts pour trouver un terrain d'entente. C'est sûrement avec son accord que sa femme Théodora entra dans le conflit et soutint ostensiblement les anti-Chalcédoniens. L'empereur alla jusqu'à modifier le texte de Chalcédoine ! De même, tout en écrivant aux moines d'Alexandrie une lettre contre les monophysites, lui et son épouse favorisaient à Constantinople un fameux ascète anti-chalcédonien et finançaient en Anatolie du Sud les missions des monophysites auprès des populations non-chrétiennes, en construisant cent églises et douze monastères. — Par ailleurs, Justinien condamnait les *Trois chapitres*, c'est-à-dire trois textes d'auteurs réhabilités à Constantinople I : Ibas, Théodoret et Théodore de Mopsueste. Ceci souleva l'opposition du pape Vigile et des évêques occidentaux. Justinien leur répliqua durement, fit venir Vigile à Constantinople, le retint prisonnier sept ans ; le Pape finit par signer le document de l'Empereur ; mais que vaut pareille signature ? — 553 fut le second grand tournant de la controverse. Dans ce second concile de Constantinople, les Occidentaux virent la condamnation de Léon le Grand par son successeur, Vigile, tandis que les Orientaux y virent le triomphe de Cyrille d'Alexandrie. Mais les anti-Chalcédoniens constatèrent qu'on ne pouvait remettre en question les textes de Chalcédoine, alors que les Chalcédoniens refusaient de suivre le Pape et l'empereur. En somme, Constantinople II fut un concile inutile. *L'Histoire ecclésiastique* écrite par le monophysite Jean d'Éphèse devint la base « historique » des Syriens pour la période 520-540, de même que sa *Vie des saints orientaux* qui fut inscrite, sur leurs diptyques, leurs saints, leurs héros, leurs martyrs et, parmi eux, Jean de Tella, Théodora et Jean Baradaeus, un apôtre infatigable. — Ce résumé laisse deviner la complexité historique et doctrinale de cette époque. — B. C.

A. TISSERAND, *Pars Theologica. Logique et théologique chez Boèce* (Sic et Non), Paris, Vrin, 2008, 13.5 x 21.5, 445 p., br. EUR 44, ISBN 978-2-7116-1855-2.

A. Tisserand ne parle pas de la vie et des œuvres de Boèce et, sur ces sujets, renvoie à son livre *Traité théologiques* (de Boèce) publié chez Flammarion en 2000. Agrégé de lettres classiques ainsi que docteur en philosophie et sciences religieuses à la Sorbonne, l'A. résout avec autorité, dans ce livre remarquable, un problème pendant depuis le Moyen Âge, car on opposait le Boèce philosophe et logicien au Boèce théologien. On lui refusait même la paternité de ses œuvres théologiques et jusqu'à sa qualité de chrétien ; mais un manuscrit découvert à Karlsruhe vers 1970 a réglé ce problème en sa faveur. — Restait à résoudre la question du Boèce « schizophrénique » qui écrivait des livres logiques suivis de livres christologiques et trinitaires réfutant les hérésies sans cesse renaissantes. On ne voyait pas quel lien unissait ces deux types d'œuvres : pourtant Boèce lui-même, dans son livre *Sur la Trinité*, parle de la *uia rationis* et invite par là à découvrir le lien profond entre la logique et le théologique. La thèse de l'A. est qu'il n'existe pas de solution de continuité entre les deux groupes d'œuvres, tout comme entre le Boèce chrétien, le politi-

que, le religieux et le diplomate engagé dans les débats de son temps et qui paya de sa vie son engagement social. — Boèce a le souci d'édifier un corpus philosophique latin digne de celui transmis par les néoplatoniciens grecs. Ceci suppose une connaissance verticale et rectiligne, allant des fondements logiques à la découverte de la métaphysique et à la connaissance ontologique de la vérité. Cette verticalité révèle l'unité interne du savoir humain dans l'accord entre le sujet pensant et l'objet à connaître ... et on retrouve dans les traités théologiques la même idée de voie rectiligne. Boèce procède par étapes successives jusqu'à la découverte de la vérité. Sa philosophie est amour de la sagesse, comme chez Platon et Plotin. La mathématique et la logique servent à délimiter la forme et la validité du raisonnement, et son *quadriuium* est une quadruple voie vers la connaissance pour atteindre la droite philosophie, comme chez Platon. — Dans ses écrits chrétiens, Boèce a le souci permanent de répondre à une intelligence fourvoyée en présentant une intelligence droite. Ses traités théologiques, affirme A. Tisserand, ne sont pas des traités occasionnels. Sa conception de citoyen romain et chrétien (catholique) lui fait un devoir d'intervenir dans le débat théologique et philosophique (autour du Christ et de la Trinité) qui n'était pas sans implication politique dans un État officiellement arien, niant la divinité du Christ. Ainsi, sa célèbre préface au deuxième livre de son second commentaire au *De Interpretatione* précède de peu le *Contre Eutychès* (pour qui le Christ n'est que Dieu et pas homme) et établit les fondements méthodologiques d'une science théologique. La recherche logique est clairement mise au service de la recherche théologique, au nom de l'autonomie de la raison, en vue d'aller plus loin et plus systématiquement que saint Augustin, mort un siècle plus tôt. — Dans son dernier livre, *Consolation (tirée) de la philosophie*, Boèce se montre plus théologien rationnel chrétien que philosophe et révèle l'aboutissement de son projet de la philosophie, tel qu'il l'avait médité dans sa jeunesse, sous l'influence d'Augustin ; ce livre est en fait une tentative de dépassement de la raison par elle-même, dans les limites de sa propre puissance. Ici la philosophie se métamorphose dans l'attente d'une transfiguration. Mais il sait que, pour l'instant, son projet n'aboutira pas, et il écrit une consolation profane. Ayant échoué en politique, abandonné par les sénateurs, Boèce place sa vie sous le patronage de la seule rationalité. Cependant cette « consolation » est inspirée par un christianisme profond et offre le testament d'un grand œuvre inabouti qui a tenté de fonder rationnellement l'intelligence de la foi. C'est cela qui forme la cohérence interne de sa pensée. (Cet effort sera repris et poursuivi par Anselme, Abélard et les scolastiques.) — A. Tisserand montre le pont établi par Boèce entre la raison et l'objet de la foi, c'est-à-dire la personne du Christ, Fils de Dieu assumant pleinement la nature humaine. Dans cet effort, la raison est assumée par la foi. — Pour finir, l'A. voit Boèce se camper en nouvel Aristote, allant plus loin que son maître dans la logique, avec les armes qu'il lui doit, pour tenter d'expliquer les mystères chrétiens dans la mesure du possible. — Beau travail, fruit d'une longue familiarité avec Boèce, en qui l'A. révèle un penseur de premier plan. — B. CLAROT.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Thorsten FÖGEN, *Wissen, Kommunikation und Selbstdarstellung. Zur Struktur und Charakteristik römischer Fachtexte der frühen Kaiserzeit* (Zetemata, 134), München, C. H. Beck, 2009, 15,5 x 23, IX + 340 p., br. EUR 78, ISBN 978-3-406-59259-1.

Depuis plusieurs lustres, les études portant sur les textes scientifiques et techniques de l'Antiquité classique se sont considérablement multipliées. Mais il ne s'agit pas seulement d'éditions de textes ou d'études d'histoire des sciences au sens classique du terme ; ces dernières années ont vu le développement de recherches d'un genre moins délibérément cultivé auparavant, où sont examinées la langue et les caractéristiques formelles des œuvres, les visées éthiques et politiques des auteurs, le

public concerné, etc. Trois ouvrages récents et différents les uns des autres me serviront d'exemple : M. ASPER, *Griechische Wissenschaftstexte, Formen, Funktionen, Differenzierungsgeschichten*, Stuttgart, 2007 ; S. CUOMO, *Technology and Culture in Greek and Roman Antiquity*, Univ. of Cambridge, 2007 ; M. JAEGER, *Archimedes and the Roman Imagination*, Univ. of Michigan, 2008. Les auteurs techniques latins avaient bien besoin d'une nouvelle approche. A cet heureux renouvellement des grilles de lecture de ce type de textes, Th. Fögen apporte une contribution importante, dans la ligne de plusieurs travaux préparatoires qu'il a conduits ces dernières années. — L'ouvrage est divisé en deux grandes sections. Dans la première, l'A. situe d'abord ces textes techniques dans la perspective ouverte par la linguistique moderne (par exemple la pragmatique prise au sens large) et la théorie de la communication ; ensuite, il énumère et analyse leurs différents caractères, déjà soulignés par les Anciens eux-mêmes, comme l'art de la disposition de la matière, la clarté et la brièveté nécessaires aux ouvrages techniques, la convenance du style au sujet traité, les traits lexicaux et grammaticaux présentés par ces langues spéciales ainsi que la formation de leur vocabulaire ; enfin, il analyse les réflexions de plusieurs auteurs, comme Sénèque ou Celse, sur l'appropriation de la science grecque par les Latins, notamment touchant les problèmes de traduction et de la création d'un vocabulaire spécialisé. — La seconde section est une étude de cas, consacrée à l'examen de quatre auteurs : Vitruve pour l'architecture, Columelle pour l'agronomie, Pliny l'Ancien (*Histoire naturelle*) et Frontin (les aqueducs). Chaque auteur, particulièrement (mais pas uniquement) dans les préfaces, est interrogé sur un certain nombre de thèmes, comme l'image qu'ils veulent donner d'eux-mêmes, leurs rapports à leurs devanciers, le public cherché, leurs intentions éthiques et politiques, etc. Les thèmes sont récurrents, certes, mais les spécificités de chaque auteur sont soigneusement respectées, ce qui introduit une *uariatio* bienvenue dans la présentation. — L'ouvrage comporte une bibliographie fournie, ordonnée selon les différents chapitres ; l'A. (p. 296) souligne les avantages de cette disposition et note un inconvénient : la redondance des références ; mais j'en signalerai un autre : il m'intéressait, par exemple, de savoir si l'ouvrage de Poncelet sur Cicéron traducteur de Platon, qui n'est certes pas au cœur des préoccupations de l'A., était ou non répertorié ; j'ai fini par trouver ce que je cherchais, mais cela m'a pris du temps. Car il manque un *Index nominum*, dont j'accorde qu'il aurait été délicat à établir, en raison du grand nombre d'auteurs très souvent cités, anciens ou modernes ; par exemple, si vous voulez trouver Magon, l'agronome carthaginois, il vous faudra chercher dans l'*Index rerum* à *Punisch* ; quant à Caton, vous ne l'aurez que dans l'*Index locorum*, ce qui est insuffisant. — L'ouvrage mobilise une matière abondante sous une forme commode. Le livre est bien équilibré ; les chapitres et leurs sous-parties sont toujours d'une longueur mesurée ; il se signale notamment par deux qualités, vantées tant par les rhétoriciens grecs que par les auteurs dont traite l'A. : la clarté et la sobriété de l'exposition. — Une nouvelle approche herméneutique n'a d'intérêt que si elle fait voir des choses nouvelles. C'est le cas ici : la manière dont l'A. a traité son sujet en fait un modèle pour l'interprétation d'autres auteurs latins d'ouvrages techniques. Il n'y a aucune raison de lire ces textes pour leur seul contenu factuel ; le livre de Th. Fögen fournit une illustration supplémentaire de l'intérêt d'une approche philologique. — M. FEDERSPIEL.

Richard HUNTER et Ian RUTHERFORD, *Wandering Poets in Ancient Greek Culture. Travel, Locality and Pan-Hellenism*, Cambridge, University Press, 2009, XIV + 313 p., ISBN 978-0-521-89878-2.

Ce volume s'inscrit dans l'ensemble de plus en plus riche d'études sur les voyages et leurs représentations dans la pensée grecque, dont l'impulsion première a été donnée par le livre de L. Casson et qu'illustrent, côté odysseén, les ouvrages de C. Dougherty ou Fr. Hartog, ou, dans le contexte historique lié aux sophistes ou à ceux qui voient dans la contemplation (θεωρία) le principe de la connaissance, les travaux de R. Thomas, A. Nightingale, Chr. Jacob ou S. Montiglio. Tout en abordant

des domaines très voisins, le livre édité par R. Hunter et I. Rutherford (issu d'un colloque tenu à Cambridge en 2005) propose une problématique et un cheminement différents. Les dix contributions réunies dans ce volume explorent dans une approche à la fois synchronique et diachronique, grâce à une orchestration soignée et à une mise en perspective de l'ensemble, le phénomène itinérant des poètes. Leur objet consiste à suivre les traces des poètes au cours de leurs voyages et à travers leur condition : depuis les aèdes façonnés d'après le modèle mythique d'Orphée jusqu'aux associations des professionnels en la matière, depuis l'époque préhellénique jusqu'à l'époque impériale, du Proche Orient jusqu'à Rome. Tous les auteurs insistent sur le fait qu'on ne peut comprendre l'évolution du phénomène des voyages des poètes qu'en le replaçant dans le cadre général des tendances historiques qui traversent la société. C'est le fil que R. Hunter et I. Rutherford, en guides et véritables éclairateurs, invitent à suivre dans l'introduction. Une seule catégorie professionnelle à l'étude, les *wandering poets*, que pourtant il ne faut pas dissocier d'autres *wanderers*, qu'ils soient *wizards* (γόητες), « historiens » ou médecins, devins ou dresseurs de charpentiers, ajouterait Homère par la voix d'Eumée (*Od.*, XVII, 384), car, comme le soulignent les éditeurs, '*wandering poets are in fact just one facet of a much broader phenomenon of Greek culture* (p. 3). — La documentation mise en œuvre conduit, par le biais d'une approche et d'une analyse résolument historiques, à retrouver les contextes particuliers qui permettent seuls d'appréhender dans leur diversité les multiples facettes du phénomène itinérant des *poeti vaganti* : les enjeux de départ et les stratégies employées lors de leurs cheminements, les codes de connivences et les manœuvres pour utiliser, à des fins de propagande, les discours poétiques en fin de parcours, dans les divers lieux d'accueil, la portée des voyages et des connexions culturelles qu'ils amorcent sur une carte aux frontières de plus en plus fluides. Au fil de l'exposé, le répertoire des poètes voyageurs et de leurs itinéraires ne cesse pas de s'enrichir de figures et l'on ne peut que se réjouir de la démultiplication d'approches qui contribuent à broser un tableau complexe des questions que soulève le thème du voyage. — L'expression *poeti vaganti*, leitmotiv du volume, est due à Margherita Guarducci qui, en 1929, rassemble dans un recueil un petit corpus de décrets datant des III^e et II^e s. av. J.-C. commémorant une vingtaine de tels poètes honorés pour leur présence (ἐπιδήμια) et leur attitude (ἀναστροφή) par les communautés étrangères dont ils avaient été les hôtes et devant lesquelles ils s'étaient produits. Les sources hellénistiques, notamment épigraphiques, fournissent, en effet, la documentation historique la plus riche en la matière, ce qui apporte à l'ensemble du volume, par-delà la richesse et l'érudition des enquêtes, un léger déséquilibre sur le plan chronologique : l'époque hellénistique s'y taille la part du lion, ce qui risque d'infléchir la perspective et les interprétations. De plus, la richesse de ces sources exige un traitement judicieux, dans la mesure où leur production à l'époque est le résultat d'un processus idéologique loin d'être innocent. Par ailleurs, les *poeti vaganti* et leurs itinéraires à travers la Grèce hellénistique ne constituent pas un phénomène isolé et ont des ancêtres qui viennent de loin, de l'âge préhellénique et des grandes cultures orientales, notamment de la culture hittite d'où ils dérivent probablement, ainsi que tente de le montrer Mary R. Bacharova dans la contribution qui ouvre le volume (« Hittite and Greek Perspectives on Travelling Poets, Texts and Festivals »). — Comment les poètes ont-ils su conserver, à travers les siècles, leur aura de prestige ? Ce phénomène semble d'autant plus étrange si l'on pense à l'ambivalence qui entoure leur statut, les opinions à leur égard étant constamment divisées entre ceux qui les considèrent comme dépositaires d'un savoir inspiré et ceux qui les prennent pour des charlatans. Comparons deux exemples traités dans cet ouvrage : d'un côté, l'étude de Peter Wilson qui est consacrée à Thamyris de Thrace, le soi-disant *archetypal wandering poet* puisqu'il est le premier et le seul dont la poésie épique retienne le nom et l'histoire (*Iliade*, II, 591-600), de l'autre, l'étude de Richard Martin qui est centrée sur l'ironie mordante avec laquelle Pisthétair/Aristophane traite le Poète qui vient célébrer la fondation de Néphelococcygia (*Cloudcuckooland*) dans les *Oiseaux* (904-957). Si Thamyris réclame ce titre de prestige, il prétend aussi au titre de poète ou, plus précisément, de citharède mythique. Quelles en sont les

marques ? Excellence génétique (fils de Philammon, fondateur du culte à mystères de Lerne, et frère d'Eumolpos), origine thrace, des ἔσχαται exotiques du Grand Nord, affinités avec Orphée, nom évocateur générateur d'une riche polysémie (θάμυρις, θαμυρός, θαμυρίζειν, en éolique ancien), réputation de voyageur errant, bénéficiaire privilégié d'une rencontre avec les Muses, là et alors qu'il était en route d'Eurytos vers Okaléa, dans le décor névralgique de Dorion, dans la lointaine Thessalie ou en Messénie, près du bois sacré de Karnas, futur siège des mystères d'Andanie, ou, bien encore, dans la plaine messénienne de Dotion, près du lac Boibè, là où l'ambiguïté de la localisation et surtout les disputes qu'elle génère entre les communautés qui revendiquent l'honneur d'avoir été le siège de la rencontre sont très éloquentes. S'y ajoutent, suivant les versions, les motifs associés au schéma de la rencontre avec les Muses, pas du tout anodine : le conflit, l'agon musical, le châtement, la mort symbolique, le passage et/ou le retour de l'au-delà, le (contre-)don, la cécité (πῦρος), tous objets de disputes entre les diverses traditions. Toutes ces marques font de Thamyris le dépositaire d'un savoir divin inspiré qui se révèle solidaire des chemins qu'il parcourt, au fil des rencontres et des passages lourds de sens. De là jusqu'au « divin Homère », il n'y a qu'un pas, aussi bien y en a-t-il un autre si on considère la façon dont les Tragiques et l'iconographie attique, en accord avec l'environnement de la « Nouvelle Musique » et de l'idéologie associée à la μουσική athénienne, assimilent Thamyris, dorénavant Thamyras, soit au musicien qui proclame l'indépendance de ses compétences par rapport aux sources divines, soit, auprès de son célèbre père, aux sophistes et à l'école des nouveaux penseurs, autrement dit à la Nouvelle Vague.

— Le changement de paradigme concernant la condition du poète voyageur s'opère en quelque sorte au cours du V^e s., ainsi qu'il ressort de l'ample enquête menée par Ewen Bowie, qui montre que le thème du voyage, constamment présent dans la poésie lyrique archaïque, ne saurait manquer d'être autoréférentiel. L'A. explore les représentations des itinéraires des poètes dans leur propre poésie, prononcée en dehors de leur cité d'origine. Matière vaste, elle est limitée, à part certains *comparanda*, à la production poétique non hexamétrique et monodique (iambique, élégiaque et mélique) de l'époque archaïque jusqu'à 500 av. J.-C. afin d'exclure Bacchylide et Pindare dont l'étude fait l'objet d'un autre article de l'auteur (en préparation). Grâce à une analyse très serrée d'un corpus somme toute composite et dispersé, l'A. relève plusieurs traits récurrents, ce qui lui permet de distinguer trois catégories, en fonction du critère constitué par le but du voyage : (i) *poets whose travel is perceived as that of a member of a group* (Archiloque dans ses iambes et probablement dans quelques élégies martiales, Tyrtée et Mimnerme) : loin de se mettre en route après avoir été mis au ban, ils ne voyagent pas non plus dans le but explicite de rendre service à leur cité mère en tant que poètes, ni dans celui d'obtenir ou de faire rayonner leur κλέος par le biais du κάλλος ; ils voyagent en tant que membres de l'élite locale résolument impliquée dans les entreprises coloniales, commerce et voyage étant étroitement associés, et sont profondément attachés à leur terre natale, de sorte que les motifs du νόστος odysseén, le lointain et la longue absence, s'y retrouvent en bonne place ; ce n'est pas tant leur présent de poètes itinérants individuels qui est décrit que, par identification avec la *persona loquens* (d'où l'emploi de la première personne du pluriel), le passé « migratoire » de la communauté dont ils sont membres (Callinos, Anacréon, en plus des poètes déjà mentionnés) ; en s'en éloignant volontairement, ils déplorent cependant l'exil involontaire auquel le voyage les soumet (et, parfois, l'exotisme hostile du paysage visité et des mœurs des habitants, alors que les louanges adressées à leurs hôtes ne servent qu'à assurer leur propre publicité ou à renforcer les liens entre la cité d'origine et la cité d'accueil), bien qu'il soit difficile d'en faire la différence, tant ce motif revient constamment ; (ii) *solitary travellers*, la catégorie la plus large et dont les traits constituent un schéma de base commun : un poète « aristocrate » bien considéré chez lui se rend dans une autre cité, chez un membre de l'élite locale ou surtout chez le tyran, et, dans un contexte symposiaque (notamment dans la poésie élégiaque), rend des honneurs ou énonce (en son nom et/ou en tant que représentant informel de son groupe) des remerciements et des prières en l'honneur de son hôte, de sa cité et de ses dieux (Alcée, Anacréon, les *Théognidéa*) ; (iii) enfin, *the*

poets whom later tradition, at least, represents as professional and who are travelling in order to *sing* (Ibycos et Anacréon à l'étude). C'est la catégorie la plus éloignée du portrait de l'aède demi-léger, mais aussi la plus floue puisqu'elle se confond aisément avec la deuxième. Certes, cet essai de classification n'est qu'un outil opératoire, car les catégories ne sont pas foncièrement différentes l'une de l'autre. Il est parfois difficile d'établir l'authenticité ou la « réalité » des voyages : sont-ils effectués par la *persona loquens* ou par une autre *persona*, inventée par les poètes concernés ? Il est à noter cependant que, suivant les études de cas présentées par Bowie, à la fin du VI^e s. on est bien plus proche du modèle du « divin poète », soit-il un cliché, et du modèle du poète traditionnel et/ou demi-léger de type « Thamyris » que du modèle du poète-sophiste-avant-la-lettre ou « charlatan » et, bien moins encore, du modèle de poète membre quasi anonyme d'une association de professionnels en la matière. — On en vient ainsi à l'étude de Richard Martin sur le modèle du Poète, exemple paradigmatique des Μουσάων θεράποντες (κατὰ τὸν Ὀμηρον), dont se moque Pisthétaira. Selon l'A., le propos d'Aristophane relève de sa tentative programmatique de dénoncer les entremêlements illicites et les pressions subversives exercées par les patrons politiques sur les dramaturges, pressions chargées d'un potentiel menaçant pour les principes démocratiques (avis à l'ἑπινίκιον composé par Euripide en l'honneur d'Alcibiade en 416, peu avant la composition des *Oiseaux*). L'analyse ultime de ce passage, *a kind of evidence (albeit stylised) for the typical behaviour one might expect from a certain kind of Greek poet encountering a potential patron in the later fifth century* (p. 84), et les multiples rapprochements qu'il fait avec plusieurs autres sources en puisant parfois dans bien d'autres traditions, lui permettent de mettre en valeur un véritable code – fruit de pratiques bien consolidées – qui règle l'attitude des poètes voyageurs à leur arrivée dans une cité étrangère, les stratégies rusées qu'ils utilisent, les mécanismes par lesquels ils adaptent leur discours encomiastique au contexte, en recyclant fréquemment la production poétique ancienne (propre ou non), tout en façonnant ainsi à la fois l'art poétique et le code de connivences qu'ils suivent au cours de leurs voyages. « *Praise the place, and let the people come later* », « *blend into tradition* », « *make yourself the voice of tradition* », « *the kleos bargain : you praise me, and I shall spread your praises* », « *for succes, don't dress* » ou, au contraire, « *dress sumptuously* », « *self-mythologise* », c'est-à-dire « *tied up with the presentation of self* » avec ses corollaires, « *inflate your worth* » et « *diversify* », « *to show how important you are, mention the exciting, exotic or simply better places to which you must be moving on* », « *insert name of next town* » afin de suggérer qu'ailleurs on pourrait recevoir des honneurs et des honoraires plus conséquents, etc., sont quelques exemples des règles non écrites que l'A., d'un ton railleur proche de celui d'Aristophane, extrait d'un corpus extrêmement divers et convaincant. Vu l'esprit subversif de la comédie qui s'attaque aux conventions les plus figées, ce tableau remarquable montre combien la pratique des voyages des poètes en faisait partie et à quelle fréquence ces derniers appelaient à des jeux de rôle pour mettre en valeur leur statut et pour négocier leur position devant l'auditoire d'une communauté étrangère, ce qui les conduisait à se forger un code de plus en plus complexe, en tant que visiteurs. — En effet, il ressort de toute évidence que l'enjeu était important. Et cela non seulement pour la nouvelle vague des *poeti vaganti* qui, à proprement parler, voyagent sans aucunement errer puisqu'ils voyagent désormais « in order to sing », répondant de la sorte aux demandes de plus en plus accrues d'ἑπινίκια, demandes qui, comme l'annonçait Ewen Bowie en conclusion de sa contribution, *may have changed the ground-rules* (p. 135). Giovan Battista D'Alessio (« Defining Local Identities in Greek Lyric Poetry »), Lucia Prauscello (« Wandering Poetry, 'Travelling' Music: Timotheus' Muse and Some Case-Studies of Shifting Cultural Identities ») et Andrej Petrović (« Epigrammatic Contests, *Poeti Vaganti* and Local History ») montrent que le code d'accueil est tout aussi peaufiné et complexe : il se forge en parallèle, mais reste indissociablement lié à la pratique du va-et-vient des poètes. Ce processus dialectique correspond, en effet, à un processus historique plus ample, celui par lequel, comme le souligne D'Alessio, *the formative period of the Greek poleis overlaps with the earliest phase of the development of archaic lyric poetry* (p. 137). Le

cercle alors se referme ... Ces auteurs mettent en évidence le point d'honneur que se font les cités des époques archaïque et classique d'inviter chez eux des poètes *étrangers* afin que, par leurs compositions, ils contribuent à mieux définir, à construire et consolider l'identité culturelle *locale* et, plus encore, qu'ils l'aident à se promouvoir sur un plan supra-régional, au-delà de leurs frontières. L. Prauscello nuance encore : *Welcomed or stigmatised as wandering poets may have been, the process of self-definition of many Greek local communities is in part also the history of different responses, in terms of integration or resilience, towards poeti vaganti, their poetry and their music* (p. 168). Les exemples étudiés sont, respectivement, le prosodion délien composé par Eumolpe pour les Messéniens au temps du roi Phintas (cf. Paus., IV, 4, 1 et 33, 2), l'écho (et la surinterprétation) des compositions de Timothée de Milet en Sparte à l'époque impériale (cf. le décret laconien « forgé » transmis par Boeth., *De inst. mus.*, I, 1), en Arcadie (cf. Polyb., IV, 19-21 ; Plut., *Philop.*, II et Paus., VIII, 50, 3) et dans l'île de Crète (*ICret.*, V, viii, 11 [Knossos] et xxiv, 1 [Priansos]), enfin les poèmes composés par les *ἐπιγραμμιαστοποιοί* hellénistiques pour les monuments publics locaux. Plusieurs autres exemples analogues s'ajoutent à ces études de cas. Les poètes concernés mettent en œuvre bon nombre des « stratégies » évoquées plus haut, en effet des « lieux communs » standardisés par l'usage qu'on en fait. En échange, les cités d'accueil mettent en œuvre un code de connivences rempli de stéréotypes idéologiques aussi standardisés et, de plus, des moyens de propagande de plus en plus subtils : tous les moyens étaient bons, en effet, pour consolider l'identité locale, même le rejet et la stigmatisation d'un poète, si on le jugeait nécessaire afin de se réapproprier le passé, voire de le réécrire (c'est le cas de Timothée dans la Sparte impériale). Il est à noter cependant que, d'un côté, les cités se réservaient le droit de sélectionner les poètes invités, le plus souvent parmi les gagnants des compétitions spécifiques qui avaient eu lieu lors des festivals publics et que, de l'autre, *the poems composed by wandering poets for local public monuments, even though they may reflect the patrons view or version of historical events, still had an impact which surpassed the boundaries of the polis, local group or political élite that sponsored them*. C'est ce qui assure au message poétique *a supra-local reception of poetry composed for local addresses*, comme le montre A. Petrović (p. 213-16). — Autant de modèles de poètes voyageurs, autant de figures de voyages, qui relèvent aussi bien les uns que les autres des conditions politiques et culturelles propres aux contextes où ils opèrent, de l'existence de circonstances appropriées pour se produire devant l'auditoire et de l'organisation des guildes régionales spécifiques. Sont examinés par la suite les déplacements des Artistes de Dionysos (Κοινὰ ou Σύνοδοι τῶν περὶ τὸν Διόνυσος τεχνιτῶν), incluant artistes et athlètes à la fois, de l'οἰκουμένη συνόδος, *the world-wide Guild* comprenant uniquement les artistes et leurs συναγωνιστάι, et des autres associations professionnelles locales opérant à travers le monde méditerranéen des âges hellénistique et impérial, occasion pour Sophia Aneziri (« World Travellers: the Associations of Artists of Dionysus ») d'en offrir de riches descriptions, en particulier celle des guildes d'époque impériale, comblant ainsi l'absence de synthèse sur ce sujet. Croissance sans précédent de la mobilité des artistes – conséquence de la dynamique des échanges, de la circulation et de la communication à l'époque –, intensification des procédures d'organisation des groupes professionnels et de leur activité en cadres supra-régionaux, en accord avec les puissants modèles « fédératifs » des structures politiques et agonistiques contemporaines qui transcendent les entités civiques des πόλεις, tels sont les changements majeurs de rythme qui influent sur la μεταβολή des *poeti vaganti* et sur la δῶνμις de la vie culturelle. S'y ajoutent le développement que connut le répertoire dramatique, le renforcement du prestige de certains festivals, notamment celui des jeux panhelléniques, l'augmentation du nombre des guildes régionales. À l'instar du vaste réseau de patrons, bienfaiteurs, ἀγωνοθέται, commanditaires de jeux comportant des prix en argent, θεωροί, qui se développe, au premier plan s'impose un véritable répertoire d'honneurs et de privilèges accordés aux ἱερωνίκης στεφανίτης des compétitions artistiques, mais à l'arrière-plan se forme une nouvelle catégorie, celle des poètes ἄτιμοι ou *infâmes* de statut légal et social inférieur parce qu'ils montent sur scène

pour être rémunérés : on y découvre, sous une nouvelle apparence, les figures des poètes « héroïsés » ou « stigmatisés ». D'une part, en vertu des titres d'honneur obtenus, *the members of the world-wide Guild escaped the stigma of paid musicians and actors* (p. 222), d'autre part, comme l'A. le remarque pertinemment, ils se distinguent à peine les uns des autres, chacun n'étant, en définitive, qu'un membre quasi anonyme - vu que les origines ethniques s'effacent -, dépourvu d'un statut social et de certains privilèges potentiels (ἀσυλία, ἀσφάλεια, ἀτέλεια, ἀλειτουρησία, ἀνεισφορία, ἀνεπισταθμεία, προεδρία, προδικία, προμαντεία) en dehors de son appartenance à un groupe hétérogène et de plus en plus cosmopolite dont l'identité est elle-même extrêmement mobile, car il se définit en fonction de l'épicentre où il déploie son activité ou de la direction vers laquelle il se dirige. — Les honneurs rendus aux *poeti vaganti* n'étaient certainement pas les moins convoités si l'on juge d'après la pompe avec laquelle ils étaient proclamés, jamais avant que les autorités en titre n'aient donné leur accord. Ils sont au cœur des analyses de Ian Rutherford (« Aristodama and the Aetolians : an itinerant poetess and her agenda ») et d'Angelos Chaniotis (« Travelling Memories in the Hellenistic World ») qui ferment ce volume : le premier choisit un exemple significatif en soi, celui de la poétesse Aristodama de Smyrne (membre peut-être de l'une des associations des Τεχνῖται, mais exclue, le plus probablement, en tant que femme, des compétitions spécifiques) et des honneurs qu'elle reçut, elle, son frère et ses descendants potentiels, à la suite des visites qu'elle effectua à Lamia et à Khalaion en 218/217 av. J.-C. et grâce peut-être aux poèmes encomiastiques qu'elle avait présentés devant l'auditoire local. L'étude de ce cas et bien d'autres analogues, concernant d'autres poétesse itinérantes pendant les époques hellénistique et romaine et les honneurs reçus, mettent en valeur précisément par leur caractère « exceptionnel », car marginal, le haut degré de formalisation autant de la pratique ancienne du voyage que du code d'accueil des *poeti vaganti* dont le statut et la condition se retrouvent par là renforcés. Angelos Chaniotis relativise en quelque sorte ce statut auréolé de prestige puisqu'il ajoute bien d'autres catégories professionnelles qui jouissent des mêmes privilèges et honneurs à leur réception dans des cités étrangères du moment qu'ils s'adonnent aux mêmes pratiques discursives et aux mêmes jeux « stratégiques » de communication que les poètes : des ambassadeurs, des historiens, des rhéteurs, qui tous jouent sur une certaine « complicité » avec les hôtes, complicité qui s'accommode de présences, d'éloges et d'une sorte d'étiquette adaptée à leur société et à l'identité culturelle locale ; tous appellent à des discours publics (fabriqués d'avance par de vrais « spécialistes ») qui puisent dans la tradition locale et renouent avec le passé mythique – source assurée d'identité politique, religieuse et culturelle –, sans jamais oublier de « fonder une parenté », c'est-à-dire de souligner les rapports étroits et remontant aux temps immémoriaux que les communautés d'accueil entretiennent avec les cités dont ils sont les représentants. Et les éditeurs eux-mêmes de conclure : *Here we see very clearly that the phenomenon of 'wandering poets' is merely one manifestation of a fact about the Greek world which we, with our eyes set firmly on the Athens of classical drama or the Alexandria of Callimachus, too often forget; it would have looked very different to those who were actually there* (p. 22). Nous retournons ainsi aux mots qui terminent l'introduction, excellent outil de cadrage problématique d'un volume muni d'un fort appareil théorique – la bibliographie rassemblée à la fin en témoigne aussi – et qui fait la preuve, constamment, d'un véritable travail éditorial. Nous assurons les lecteurs qu'ils trouveront à la fois plaisir et profit à suivre les *poeti vaganti* tout au long de leurs parcours qui sont loin d'être flottants, puisque très bien éclairés. – Gabriela CURSARU.

Pietro PUCCI (éd.), *Inno alle muse (Esiodo, Teogonia, 1-115)* (Filologia e critica, 96), Pisa - Roma, Serra, 2007, 17.5 x 25, 143 p., br. ISBN 978-88-6227-091-5.

L'introduction est un panorama accéléré de l'étonnant prologue de la *Théogonie* : Hésiode se nomme ; les Muses : pourquoi deux lieux de culte (Olympe et

Hélicon) ? ... Plutôt que d'adopter la structure traditionnelle de l'hymne (invocation, arétalogie et prière finale), l'A. dégage huit parties. La comparaison avec Homère est récurrente (le style ; la présence d'un prologue, exceptionnelle dans la poésie épique archaïque, mais entretenant des liens étroits avec le reste de l'œuvre) ; d'autres problèmes encore : stade oral, puis, avec Hésiode, écrit, ou l'inverse ? Relation avec un culte ? Le commentaire procède vers par vers, attentif au lexique, aux parallèles avec Homère, à l'originalité d'Hésiode. Il connaît aussi des développements, spécialement sur l'invocation initiale aux Muses, le catalogue des dieux, la rencontre d'Hésiode et des Muses (entre artifice et inspiration), les « mensonges semblables aux réalités » (27, expression des Muses, diversement interprétée et qui renvoie peut-être non aux dieux, mais aux limites humaines), les dons de Zeus et des Muses aux poètes et aux rois, la prière finale. Le texte suit l'édition West (1966), parfois discutée ; la traduction serre le texte grec (tournures, syntaxe et aussi une ligne par vers) ; à noter les majuscules, Terre, Ciel, Nuit, etc. (106 et s.), alors que d'autres traducteurs mettent des minuscules aux v. 108-110, considérant que ce sont des phénomènes naturels ; pour l'A., cette distinction est absente de l'expérience religieuse à cette époque (renvoi à Brelich [1985], absent de la bibliographie) ; toutefois, il y a des hésitations pendantes, comme pour le v. 571. Jolie petite édition, où l'A., enthousiaste, insiste sur l'inspiration religieuse d'Hésiode. – B. STENUIT.

Ruth MORELLO, A. D. MORRISON (éd.), *Ancient Letters. Classical and Late Antique Epistolography*, Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 23, XVII + 373 p., rel. £ 60, ISBN 0-19-920395-4.

La première contribution relève les traits caractéristiques d'une lettre et les aspects épistolaires de pièces de Pindare, Théocrite et du *De Officiis* de Cicéron (Gibson et Morrison). Quelques lettres contenues dans *P. Oxy. XVIII* sont étudiées par Hutchinson. Henderson consacre un long essai à Cic., *Q.*, III, 1. Hoffer souligne l'importance et la portée, dans la correspondance de Cicéron, d'expressions indignées (comme *stomachus*) et de diminutifs (*barbatuli* ...). Morrison met en avant les affinités (connues) entre Horace, *Épît.*, I, et Lucrèce, les visées didactiques des deux auteurs, mais il me paraît fausser la perspective sur le recueil d'Horace, centré avant tout sur l'alternance d'un *De Otio* et d'un *De Officiis*, dans des lettres fictives ou réelles, adressées tantôt à des adultes, tantôt à des jeunes, comme le mettait magistralement en relief J. Préaux (Paris, 1968), ignoré comme d'autres érudits n'écrivant pas en anglais ou n'étant pas traduits dans cette langue (remarque valable pour tout le livre). Inwood compare les *Ep.* de Sénèque avec Cicéron et Épicure, et relève le style flamboyant de Sénèque. Rees souligne les liens des lettres de recommandation (Cic., Pline) avec la rhétorique de l'éloge. Morello cerne les préoccupations toutes personnelles de Pline le Jeune, et son *invidia*. Fitzgerald s'attache au l. VII des lettres de Pline : souci de la survie, de la gloire. Langslow débusque les lettres insérées dans les ouvrages scientifiques et techniques. Freisenbruch s'attache aux soucis de santé exprimés dans les lettres de Fronton à Marc Aurèle. La comédie humaine dans les quatre livres de lettres d'Alciphron, rattaché à la Seconde Sophistique (König). Hodkinson montre les avantages, par rapport à l'éloquence, de la lettre, selon cette Seconde Sophistique. Ebbeler décrit le code épistolaire dans les échanges entre Ausone et Paulin de Nole, St Augustin et St Jérôme. Fear cerne l'art subtil de l'allusion dans la correspondance de St Patrick. – B. STENUIT.

François SPALTENSTEIN, *Commentaire des fragments dramatiques de Livius Andronicus* (Collection Latomus, 318), Bruxelles, Latomus, 2008, 16 x 24, 231 p., br. EUR 37, ISBN 9782-87031-2599.

Loin du scepticisme de principe qui prévalut longtemps, l'A. participe de la tendance à percer le mystère de courts fragments (un ou deux vers) ; il y faut un long

commentaire, que l'A. balise dans l'avant-propos : éviter les déductions hâtives (« il semble ») et les reconstitutions selon la sensibilité actuelle ; envisager la possibilité scénique d'une reconstitution ; prendre un passage étrange (excursus ...) d'une pièce conservée intégralement et voir si c'est le critère de vraisemblance qui le justifie. Le texte reproduit est celui de Warmington (1967) [tables de concordance avec Ribbeck pour les numéros des fragments], à l'exception de la ponctuation que l'A. a voulue systématique. Il s'en tient aux graphies du I^{er} s. av. J.-C. ; donc *Achilles* et non *Aciles* (les aspirées grecques, les consonnes géminées, etc. n'étaient pas notées). Chaque fgt est d'abord situé dans le cadre de l'intrigue probable. Les problèmes de critique textuelle se mêlent aux considérations littéraires ; l'A. analyse chaque prise de position et se garde des fausses certitudes, fréquentes. Ainsi, trag. 1 *si malas imitabo* ... : dans la bouche d'Achille en colère (ce qu'il a d'abord fallu établir), on attendrait *malos*, correction adoptée par les deux premières éd. Ribbeck ; *malas* est préférable (allusion à Médée et al. ?), bien que peu évident. Trag. 5-6 : le dernier pied du v. 6 manque, d'où un flot de conjectures, alors que le sens est complet ; un mot manque, car Nonius le juge inutile (autres cas parallèles) : *nam* ou *namque* qui concerne la suite. Trag. 38 (allaitemnt d'Achille) : l'A. défend *immulgens* ; Livius a choisi, par rapport à Homère, un style fleuri. Ce ne sont que quelques exemples d'un commentaire approfondi. – B. STENUIT.

Giuseppina MAGNALDI, *Le Filippiche di Cicerone. Edizione critica*. (Minima philologica. Serie latina, 5), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2008, 15 x 21, LXV + 275 p., br. EUR 25, ISBN 978-88-6274-054-8.

L'A. travaille le texte des *Phil.* depuis plusieurs années. Son apport, révélé par des publications antérieures, est d'abord une collation directe des mss, dont la bipartition stemmatique, V et D, est une certitude ancienne. Centrée sur l'*usus* des copistes, cette collation a permis ensuite de comprendre des erreurs. L'introduction décrit les mss, progresse dans leurs relations à l'intérieur de chaque branche (stemma p. LXIII) et reprend le système d'erreurs relevé antérieurement par l'A. (voir *LEC* [74], 2006, p. 359) : e.a. les *duplices lectiones* (intégration au texte d'une corr. marg. ou interlin.) et la lettre-signal ou le mot-signal (répété pour signaler l'erreur, mais intégré par le copiste suivant). Ces erreurs, paléographiquement expliquées, répondent à un traitement grammatical et exégétique des *Phil.* propre à l'Antiquité tardive (surtout pour D) : expliquer la syntaxe, un nom propre, etc. ; substituer, transférer, paraphraser ; elles n'ont pas toujours été repérées par les éditeurs, malgré l'*usus* cicéronien grâce auquel il est permis de les induire. L'introduction fournit de nombreux exemples de corrections, parfois favorisées par la tradition indirecte (jusqu'au début du Moyen Age : 160 citations). Le texte des *Phil.* de la présente édition se distingue donc par ses corrections ; il réhabilite V au détriment de la branche D, manipulée par des copistes ignorant le sens des gloses et corrections présentes sur leur modèle. Certains jugeront l'édition trop personnelle, mais le système de détection des fautes n'est pas dénué de fondements. – B. STENUIT.

Katharina VOLK (éd.), *Virgil's Eclogues* (Oxford Readings in Classical Studies), Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 22.5, 293 p., rel. £ 65, ISBN 978-0-19-920293-5.

Dix contributions, parues entre 1975 et 1999, sans révision, précédées d'un panorama de la recherche depuis 1970 par K. Volk, pour qui les désaccords entre critiques sont stimulants et à l'avantage de Virgile ... E. A. Schmidt (1975) explique l'origine et les symboles de l'Arcadie virgilienne, de Sannazaro (1480) à Snell (1945). R. G. M. Nisbet (1991) juge le style des *B.* en commentant des extraits et en les comparant avec Théocrite ; le même (1978) examine les deux tendances de l'interprétation de *B.* 4, orientale dans l'attente d'un Messie et occidentale dans la

tradition d'Hésiode et Théocrite (âge d'or). L. Rumpf (1999) dresse la liste des adjectifs, noms communs et propres des *B.* avant de cerner leur fonction dans le recueil. Pour T. K. Hubbard (1995), les allusions à Théocrite dans *B.* 1-3 révèlent le programme littéraire de Virgile. C. G. Perkell (1990) montre que la réplique finale de *B.* 1, 79-83 a bien un caractère dramatique, que lui refusait Alpers 1979. J. Henderson (1998) commente les chants alternés de Ménalque et Damète (*B.* 3). D. O. Ross jr (1975) cerne l'actualité poétique et politique de *B.* 6 et ses modèles (Apollon, Linus...). G. B. Conte (1980) reprend l'examen détaillé du conflit bucolique et élégiaque chez Gallus (*B.* 10). Enfin, S. Heaney (2003), à travers des échos contemporains, illustre le pouvoir persistant du recueil. – B. STENUIT.

Yvan NADEAU, *Erotica for Caesar Augustus. A Study of the Love-poetry of Horace, carmina, books I to III* (Collection Latomus, 310), Bruxelles, Latomus, 2008, 16 x 24, 532 p., br. EUR 75, ISBN 978-2-87031251-3.

Quatre ans après un volume dans la même collection sur l'actualité politique dans Virgile et Horace (*LEC* 74 [2006], p. 362), l'A. s'attaque à un thème majeur de ce dernier : il distingue Horatius de l'état civil (dirais-je), Flaccus qui écrit et Quintus face à l'amour (ses amours et celles des autres). Des trois premiers livres des *Odes* (publiés ensemble), il analyse successivement trente-huit pièces. Le texte latin et sa traduction ouvrent chaque analyse, sans précision de l'édition suivie, d'où des curiosités. Échantillons : I, 5, 16 *deae* est en fait une conjecture de Vollmer (in not.) (*deo* codd.) justifiée (p. 15) en trois lignes : en accord avec ce qui précède. I, 6, 18 *strictis*, en fait une conjecture (discutable) de Bentley, sans justification par l'A. là (p. 306) où le commentaire (qui serait à nuancer) l'exploite. I, 32, 15 *medicumque*, en fait conjecture de Lachmann. II, 4, 18 *delectam*, leçon qu'on devrait abandonner pour une autre, *dil-*, car il ne s'agit pas d'une femme d'origine servile (voir Bentley, Nisbet-Hubbard [1978]). III, 12 : les 40 ioniques mineurs sont répartis en 12 vers, mais la distribution coupe en deux les pieds à la fin des v. 1 et 2, 4 et 5, etc. III, 14, 11 *male ominatis*, hiatus impossible, car *malē*, que la césure précède. À cette réserve, le livre est profitable, utilisant par ailleurs de nombreuses études modernes, multipliant les observations ponctuelles, montrant le degré d'élaboration des odes, l'importance du thème de l'amour et ses relations avec d'autres thèmes (l'engagement patriotique, Auguste, la religion, Virgile et l'épopée, l'élégie...); un long chapitre final met en relation tous ces thèmes des trente-huit odes. Si l'Horace historique (l'Horatius de l'A.) n'a plus la cote (jadis on prenait toutes les allusions au pied de la lettre), l'A. décèle – trop subtilement ? – une élaboration raffinée qui ne peut pas être due à la seule *persona*. – B. STENUIT.

Susanna BRAUND, *Seneca. De Clementia. Edited with Text, Translation and Commentary*, Oxford, University Press, 2009, 16 x 24, XIII + 456 p., rel. £ 75, ISBN 978-0-19-924036-4.

L'introduction offre un vaste panorama : vie et œuvres de Sénèque, principat de Néron ; date du *Clem.* : postérieure à l'assassinat de Britannicus, l'œuvre n'a pas dû choquer à l'époque, car la contradiction entre l'éloge de Néron et la réalité n'a pas joué à ce moment (p. 17), sauf, objecterai-je, si Sénèque songeait aussi à la postérité. Le *Clem.* est à l'intersection de trois genres, longuement décrits (traité de la royauté, panégyrique et ouvrage de philosophie), avec exemples tirés de l'histoire. Intéressante considération juridique de la *clementia*, contrebalançant les entorses à la *iustitia* (p. 41) et mise en valeur par la *corona ciuica*. But du *Clem.* (on ne saura jamais pourquoi il n'y a pas de I. III), plan (très détaillé, rendant compte de la méthode associative de Sén. et profitant de Mortureux [1973] sans les équivalences numériques), arguments, style. Philosophie politique : la *clementia* n'est pas typiquement

stoïcienne, mais une forme d'*humanitas* ; Sénèque accepte la monarchie sur un plan pragmatique, sans illusions (voir les figures de tyrans de ses tragédies), mais non sans espoir (voir le *De ira*). Un regard rapide, lui, sur la fortune du *Clem.* avec, par exemple, un parallèle intéressant entre ce traité et l'*Octavie* (confrontation de Sén. et Néron). L'histoire du texte, son établissement et l'apparat critique dépendent de l'éd. Malaspina (2001, 2004²) ; il n'y a pas eu de collation personnelle, mais l'A. intervient. Ainsi, I, 5, 1 conjecture *colligitur, tu : colligit tu N, colligitur* recent., sans égard pour la justification de l'actif *colligit* par Chaumartin (2005) [l'A. n'apprécie pas cette éd., p. 89]. I, 5, 5 conjecture *in terram*, car *infra* n'est pas clair et ditto-graphie de *-rra-*, peu convaincante : d'où vient *f* ? I, 8, 4 *te putas ? oreris* : ni l'a.c. ni le commentaire ne justifient ce choix, valable (clausule trochée et péon 4^e). I, 17, 2 *ne curet* : on attend plutôt un infinitif après *desperare* ; Chaumartin, non cité, voyait une proposition finale (un hapax, mais *desperare* peut être intransitif). Sur la lacune du *Clem.* et l'inopportun *manumissionis* (I, 3, 1), l'A. ne peut rien apporter de neuf. La traduction cherche la clarté et segmente les longues phrases de Sénèque ; heureux dessein de traduire le même mot latin par le même mot anglais, avec quelques exceptions dûment signalées (p. 90). I, 4, 3 *in quem se res publica conuertit*, (l'empereur) « *whom the state revolves* » : cette traduction n'est pas fautive, mais celle de Chaumartin, « en qui s'incarne l'État », est une audace heureuse, car appuyée elle aussi sur des parallèles (Cic., *Rep.*, I, 68 ; *Tusc.*, III, 63 ; etc.). Après une introduction d'une centaine de pages et le texte, un commentaire de 350 pages, philologique, minutieux ; le tout, fort long, n'est pas définitif. I, 1, 2 *placui electusque sum* : pour l'A., les dieux seuls sont la source du pouvoir de Néron, mais Chaumartin a des arguments pour la part des hommes. I, 12, 3 *quomodo hostibus irascendum* : le commentaire oublie que la colère est refusée absolument dans le *De ira*. I, 20, 1 : l'idée inopportune de vengeance n'est pas bien justifiée par le parallèle invoqué (I, 9, 3). – B. STENUIT.

Erwin HACHMANN, *L. Annaeus Seneca : Epistulae morales, Brief 66. Einleitung, Text und Kommentar* (LATERES, Texte und Studien zu Antike, Mittelalter und früher Neuzeit, 3), Frankfurt am Main, Peter Lang, 2006, 15 x 21, 216 p., br., ISBN 3-631-55262-9.

Dans l'introduction, l'A. regroupe les *Ep.* 1-65 de Sénèque (voir son livre *Die Führung des Lesers in Senecas Epistulae morales*, 1995) : 1-12 (sorte d'introduction), 13-30, 31-65. Les paradoxes sont fréquents, y compris dans l'*ep.* 66 ; égalité des biens face au souverain bien ; la *uirtus* se manifeste quelles que soient les circonstances, qui sont des indifférents. Le texte occupe le haut de la page, sans a. c. ni indication de l'éd. suivie ; celles de Beltrami, Préhac et Reynolds sont citées dans la bibliographie finale. Le commentaire, sur tout le restant de la page, n'aborde pas tous les problèmes de critique textuelle. Des conjectures (voir l'éd. Préhac pour leur identification) sont imprimées sans être signalées comme telles, (après les deux-points, nous indiquons la leçon des codd.) : (§) 2 *consecrat. Aliter : consecraliter*, etc. 12 *laxa : laeta*. 15 *ultra quae : litteraque*. 25 *aut : at deter.*, et. 33 et 34 *qua : quia*. 36 *ad quae : atque ; ignem : magnum*. 42 *protinus : praeter hos*. 43 *in quod : in id quod*. 44 *plana et molli uia ierit : p. emolliuerit*, etc. 46 *corpori : -ris*. 48 *res tulit : ret(t)ulit*. 53 *quasi : quam si*. Autres lacunes : 5 et 6 *paria*, leçon des deter. adoptée ici (après Muret), avec raison : *tria* codd. 6 *sanus ac siccus*, leçon que l'A. défend, mais *sincerus* deter., Haase (une âme pure, naturelle) aurait pu être envisagé ; cf. plus haut dans le § *ex natura pretia rebus imponens*. 12 *minuuntur*, mais *munium* Gronovius est rejeté par l'A., alors qu'on obtient un chiasme (de 3 x 2 membres). 43 *ueniunt codd.*, adopté, pose une difficulté lexicale ; la conjecture *inueniunt* Préhac aurait dû être envisagée. La transmission du texte de l'*ep.* 66 n'expose pas à de gros risques, auxquels la méthode de l'A., par principe, conduit : nous songeons au commentaire stylistique (toutefois pour 12 *laxa...*), mais celui de l'A. est principalement philosophique, et c'est là qu'il prend toute sa valeur. Le texte est subdivisé en

différentes parties logiques, longuement introduites. Le commentaire suivi s'attache à la pensée philosophique de Sénèque, aux rapports de l'*ep.* 66 avec les autres œuvres et avec d'autres penseurs (dont Epicure, ambivalent), à l'argumentation et à quelques traits stylistiques. Pour les § 37-38 (*secundum naturam* et *contra naturam*), il y aurait lieu de s'interroger sur une éventuelle contradiction de Sénèque. – B. STENUIT.

Seneca. Anticipare la morte o attenderla. La lettera 70 a Lucilio. A cura di Giuseppe SCARPAT (Antichità Classica e Cristiana, 35), Brescia, Paideia, 2007, 15.5 x 23, 114 p., br. EUR 12, ISBN 978-88-394-0742-9.

L'introduction d'une trentaine de pages replace le thème de la mort, majeur chez Sénèque (*praeparatio mortis*), dans l'ensemble de son œuvre et la philosophie antique ; il est surtout question du suicide stoïcien (choix libre et non fuite), de l'*apocatastasis* (l'âme délivrée du corps rejoint le Tout) et d'exemples de morts volontaires. Le texte, sans a.c., suit Reynolds (Oxford, 1965), sauf en neuf endroits (liste p. 42), brièvement expliqués dans le commentaire. Pointons le choix, § 5 *illo* codd. omnes : *illic* Beltrami, Reynolds ; *illo*, que Muret comprenait et corrigeait *illo die* est traduit « *sin da subito* ». § 8 *sibi commodaret <stulte>* : *stultitia* pour ce passage tordu chez les éditeurs. La traduction est soignée et cherche la précision ; un seul exemple, à la fin du § 20, *fastidiose mori*, « *morire in modo repugnante* », sans doute la première traduction exacte (cf. « faire en mourant le dégoûté », H. Noblot, CUF, 1957). Le commentaire suivi est philologique ; les notes variées et courtes sont nombreuses, ce qui est appréciable pour un auteur comme Sénèque reprenant les mêmes thèmes (d'où le manque de commentaires suivis : l'A. innovait en 1975 avec *Ep.* 1-12). Un appendice sur le § 5, *fortuna suspecta*, « *la fortuna inaffidabile* » ; *suspectus* a ici une valeur active et ne veut donc pas dire « suspect » (contra Noblot et plusieurs autres traducteurs). Commentaire appréciable, longtemps médité par l'A. aujourd'hui disparu. – B. STENUIT.

A. J. BOYLE (éd.), *Octavia. Attributed to Seneca*, Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 22.5, XC + 340 p., rel. £ 70, ISBN 0-19-928784-8.

Une longue introduction fait le point des recherches, croissantes ces dernières années, et prend position. L'examen du contexte historique pousse à dater l'*Octavie* du début du principat de Vespasien, donc peu de temps après la répudiation d'Octavie par Néron en 62. L'A. s'attache aussi à la transition de l'époque augustéenne vers l'essor flavien. Seule *fabula praetexta* parvenue intégralement, l'*Octavie* paraît à l'A. conforme à la tradition (bien que fragmentaire) de ce genre, e.a. dans le recours à deux chœurs. L'établissement du texte s'appuie sur les éd. Giardina (1966), Zwierlein (1986) [tableau des divergences avec cette éd.] et Ferri (2003) ; un a.c. réduit de deux pages signale les endroits où la leçon de la branche A est rejetée et les désaccords entre les deux mss de cette branche. L'A. est de tendance conservatrice, dûment justifiée. Deux exemples. 52 *mittit* des mss maintenu (après d'autres édit.), avec une traduction acceptable, bien qu'un peu forcée (« *spurns* »), mais conservant la paronomase *mittit immitis*. 971 : rejet de la conjecture *Pandatàriæ* de Juste Lipse, souvent adoptée, amétrique, mais en accord avec le lieu d'exil d'Octavie selon Tac., *An.*, XIV, 63, 1 ; *tandem Phariae* est maintenu pour sept raisons, tournant autour du fait qu'Octavie peut penser que l'Égypte, et non le golfe de Naples, sera son lieu d'exil. Une traduction en vers anglais, soucieuse de fidélité, et un commentaire dans la grande tradition philologique font de Boyle une référence pour l'*Octavie*.

B. STENUIT.

Pline le Jeune. Lettres. Livres I-III. Texte établi, traduit et commenté par Hubert ZEHACKER (Collection des Universités de France), Paris, « Les

Belles Lettres », 2009, 12.5 x 19.5, XLII + 193 p. en partie doubles, br. EUR 35, ISBN 978-2-251-01451-7.

Dans la revue critique des données biographiques, l'A. penche pour une adoption antérieure à 79 par l'oncle maternel et deux plutôt que trois mariages de Pline le J. On trouvera davantageement le texte des inscriptions concernant Pline et sa famille. L'A. considère que les lettres sont authentiques, mais « d'une authenticité maîtrisée, corrigée, idéalisée presque » (p. XXIV). L'ordre ms. des lettres n'est pas chronologique (ce qui, contre Mommsen et Peter, est acquis depuis Otto [1919]), mais obéit à des critères littéraires, même si Pline s'en défend ; l'A. suit la chronologie de Sherwin-White reprise par Cugusi, avec des précisions personnelles sur certaines lettres. À cette introduction claire et concise manquerait une appréciation humaniste de Pline, homme et œuvre. La tradition ms. des l. I-IX est décrite par les représentants les plus importants des trois familles, avec des remarques sur les filiations, qui ont dû orienter les choix dans l'établissement du texte (l'A. ne livre aucune précision). L'a.c. signale les divergences principales entre mss, très rarement des conjectures, auxquelles l'A. n'a pas paru se livrer. Le commentaire, orienté surtout vers des aspects littéraires et historiques soigneusement sélectionnés, aborde sept choix de leçons, parfois avec une très courte justification : II, 14, 5 glose grecque intégrée dans les mss ; II, 16 Annianus et non Annius, destinataire ; II, 17, 12 *possidet*, « domine », plus beau que *prospicit* : traduction heureuse, comme, par son souci de précision, elle est dans l'ensemble ; III, 16, 6 *non dolet Paete*, car clausule (crétique et spondée).

B. STENUIT.

Frédéric CHAPOT, *Virtus ueritatis. Langage et vérité dans l'œuvre de Tertullien* (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 186), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2009, 16 x 24.5, 359 p., br. EUR 30, ISBN 978-2-85121-232-0.

Aller des idées aux mots : telle est la démarche de l'A. En effet, préoccupé du triomphe de la vérité contre les païens, les philosophes, les juifs, les hérétiques et les idolâtres, Tertullien converti utilisa sa formation rhétorique et juridique au déploiement de la vérité absolue contenue dans les Écritures : telle est cette *uirius ueritatis* (Marc. II 29, 1). *Veritas* a trois cent cinquante occurrences chez Tert. La vérité est ce qui est réel (les idoles, v.g., ne sont pas réelles), sincère et vrai (le réel est énoncé avec exactitude). La connaissance naturelle de Dieu, accessible à tout homme, est obscurcie par le péché originel, dont la foi seule libère : la Parole de Dieu (la Bible et, vraisemblablement sous l'influence du montanisme [p. 74], l'Esprit qui fait aboutir l'histoire du salut) complète les vérités naturelles. La *regula fidei* (encore *r. ueritatis*, p. 87) est l'expression de la connaissance pleine et définitive de Dieu (chap. 1). Dans un monde dominé par le paganisme (appelé à disparaître : « l'exclusivisme monothéiste », p. 17), cette vérité conquise doit lutter : il y a tout un lexique de défense et de résistance chez Tert., qui s'efforça, du moins le crut-il, d'observer une *modestia* agréable à Dieu ... Tert. n'est pas un homme bon : l'A. ne le dit pas, mais montre que, par assimilation rhétorique, Tert. range dans une même réprobation générale, sans accorder aucun degré dans l'erreur, les philosophes, les hérétiques ... L'adéquation totale des actes aux paroles (le *nomen* associant *esse* et *dici*) doit caractériser le chrétien ; l'A. oppose avec justesse la souplesse d'un Clément d'Alexandrie (chap. 2). Il y a chez Tert. toute une réflexion sur le rapport des mots avec la vérité. L'étymologie permet de caractériser l'être désigné. Influencé par l'hypothèse d'un onomatopée primordial, il soutient une solidarité ontologique entre le nom et la chose (*proprietas uocabulorum*, et encore *fides u.*, *fides nominum*). Sont examinées les applications au nom de Dieu et à ceux du Christ, les détournements où Tert. voit l'œuvre du diable (*uarie diabolus aemulatus est ueritatem*, *Prax.* 1, 1), rarement une ignorance vraie, seulement réservée aux chrétiens (chap. 3). Récoltant des éléments dispersés, l'A. dégage chez Tert. des principes d'analyse

linguistique, touchant trois domaines. L'étymologie implicite (rapprochement de mots) et explicite (v.g. les *Indigitamenta* n'ont d'existence que verbale, au contraire de *Deus*, dénomination absolue, p. 161 et s.). Ensuite, l'analyse rhétorique montre le crime d'un mot : pour un païen, par manque d'information, le seul nom de chrétien vaut une condamnation. Enfin, après Irénée et Justin, Tert. applique à la Bible une exégèse grammaticale, empruntée à sa formation païenne, littérale, car il se méfie des ambiguïtés de l'exégèse allégorique (chap. 4). En conclusion, l'A., citant abondamment l'œuvre de Tert. (dont il est familier : voir son éd. *Herm.*, Sources chrét., 1999), montre bien dans ce livre soigné comment, mettant toute sa formation classique au service de la Vérité, Tert. a contribué à l'expression d'une théologie chrétienne du Verbe ; la vigueur du polémiste n'est pas cachée, il est même question de radicalité (sans nul doute antérieure à son adhésion au montanisme, qui en est une conséquence). – B. STENUIT.

Corpus rhetoricum. Anonyme : Préambule à la rhétorique. *Aphthonios* : Progymnasmata. *Pseudo-Hermogène* : Progymnasmata. Textes établis et traduits par Michel PATILLON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2008, 12.5 x 19, LXXVI + 263 p. en partie doubles, br. EUR 52, ISBN 2-251-00543-9.

Les deux premiers textes appartiennent à un corpus de douze ouvrages constitué par « l'Assembleur », anonyme qui n'est l'auteur d'aucun d'eux, au V^e s. apr. J.-C., i.e. après l'apogée des Seconde et Troisième Sophistiques. Ce corpus constitue un cours complet de rhétorique, que l'A. a le dessein d'éditer, et son idée remonte à Hermogène, sans nulle certitude sur la paternité des œuvres transmises sous son nom ; les traités techniques étaient copiés et fort utilisés, mutilés, devenus anonymes ou d'attribution douteuse (voir L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 2000, p. 209). L'introduction présente ce corpus (voir, de l'A., *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur*, 1988) et la liste, probable, des douze traités (dates, auteurs, tableau p. X), établie sur base de l'examen minutieux de la tradition ms. (regroupements au sein des principales familles). L'éd. de chaque traité pose des problèmes spécifiques, chaque fois précisés par l'A. (pour les deux premiers), dus aux remaniements et adaptations ; le corpus de Maxime Planude (XIII^e s.), inspiré d'un témoin du corpus de l'A., mais sans valeur critique pour l'éd. de ce témoin, en est une illustration. Chacune des trois œuvres est introduite : date, contenu détaillé (l'A. explique chaque exercice rhétorique et compare avec d'autres traités), originalité, diffusion ; c'est là qu'à nouveau, et contrairement à de sottes accusations, la rhétorique est l'expression d'un art à la fois de penser et de vivre, « remarquable enfin par le souci de former l'homme et le citoyen, en assurant la transmission des valeurs » (p. 103). Viennent ensuite les principes d'établissement du texte, avec le recours aux citations postérieures et aux résumés, et une évaluation des éd. antérieures. L'A. rend un hommage aux éd. procurées par H. Rabe (Teubneriana [1931, 1926 et 1913]) qui, par un examen de l'ensemble de la tradition, marquèrent un progrès décisif ; l'A. se distingue principalement par l'importance relative accordée à certains témoins et aux corrections de mains postérieures : il procède ainsi à cause des remaniements postérieurs à l'auteur. À ce grand travail sur la valeur pédagogique du corpus et sur sa transmission, l'A. ajoute une traduction et des notes assez nombreuses. On ne peut que se réjouir de ce volume consacré aux traités de rhétorique tardifs, qui récapitulent tout l'acquis antérieur ; enfin, sur le plan matériel, on appréciera le retour de la CUF à des volumes faits de cahiers cousus et non plus (dé)collés. – B. STENUIT.

Corpus rhetoricum. Tome II. Hermogène. Les états de cause. Texte établi et traduit par Michel PATILLON (Collection des Universités de France),

Paris, « Les Belles Lettres », 2009, 12.5 x 19.5, CVII + 205 p. en partie doubles, br. EUR 31, ISBN 978-2-251-00553-9.

Les corpus des douze manuels de rhétorique fut présenté dans *C. rhet.* I éd. Patillon, 2008, p. X [cf. le compte rendu précédent] ; il fut réalisé à la fin du V^e s. apr. J.-C. par « l'Assembleur » (anonyme), mais son idée remonte à Hermogène « le rhéteur » (de Tarse, d'après Philostrate, brillant adolescent vite tombé dans l'obscurité ; ou un contemporain, auteur vers 200 apr. J.-C. de traités rhétoriques). L'introduction s'interroge sur ce problème d'identité, avec l'examen de tous les test. antiques (e.a. les commentateurs d'Hermogène : Sopatros, Syrianus et al., présentés plus loin). Caractères du traité *Περὶ τῶν στάσεων*, « Les états de cause » : lat. *status, constitutiones* : quel sujet est en cause ? comment se divise-t-il ? V.g. 6, 10 : le prétendu tort est un mérite, ou l'inverse. Plan du traité ; comparaison avec les prédécesseurs d'Hermogène, Zénon d'Athènes, dans la version latine de Sulpicius Victor, et Minucianus ; les treize états de cause selon Hermogène (tableau p. XLIII). La tradition ms. (déjà présentée dans *C. rhet.* I). Sauf exception, l'A. a collationné les témoins antérieurs à la fin du XIII^e s. (stemma, p. LXXXVI) ; au-delà, c'est la confusion. Relations entre les différentes familles et à l'intérieur d'elles ; apport de la tradition indirecte et des scholies ; ces dernières citent Hermogène, copié à côté, parfois avec des variantes. Le texte a été établi avec le désir de remonter à l'archétype hermogénien. L'a.c., le plus souvent positif, est copieux, bien qu'allégé de leçons isolées et fautives. On lit aussi des appréciations sur les éditions de référence, depuis l'aldine (1508). Les notes (en bas de page et p. 83-205) sont consacrées aux commentateurs anciens, qui éclairent le texte d'Hermogène et les débats intellectuels ; elles justifient aussi des prises de position textuelles. J'ai repéré la conjecture η (début d'une réfutation) au lieu de $\epsilon\iota$ *codd. plerique*, paléographiquement justifiée, en dix endroits (5, 3 ; etc.), de même que l'indication de deux lacunes, au début de 5, 6 (la contre-définition annoncée devrait être traitée ici) et en 12, 9 (après $\omicron\iota\omicron\nu$, il manque un exemple illustrant la métalepse). La lecture de traités de rhétorique, assez aride, mais indispensable pour la compréhension de la formation intellectuelle, est facilitée par les éditions de l'A., dont le rythme force l'admiration. – B. STENUIT.

Stefania FILOSINI, *Paolino di Nola*, carmi 10 e 11, Rome, Herder, 2008, ISBN 978-88-89670-35-4.

Les poèmes 10 et 11 de Paulin de Nole (353-431) sont le premier exemple de correspondance chrétienne en vers et offrent un grand intérêt à la fois historique, culturel et littéraire. Le futur évêque de Nole s'y adresse à son ancien « maître » et ami, le poète Ausone, pour défendre sa conversion au christianisme et à une vie ascétique conforme à sa foi, en même temps que son abandon de la poésie faisant appel aux divinités païennes, tout en demeurant fidèle aux formes de la poésie classique. — Stefania Filosini, docteur en lettres classiques et actuellement étudiante en civilisation grecque et romaine, situe ces deux poèmes dans le cadre de la société aristocratique romaine tardive et affronte les nombreux problèmes d'interprétation qu'ils posent. Cette poésie de contenu chrétien reste profondément enracinée dans la culture littéraire antique, que Paulin ne renie nullement et met au service de sa foi nouvelle. Ce travail prolonge sa thèse sur les relations littéraires entre les deux hommes. — Dans son introduction et ses commentaires, l'A. cherche à mesurer l'impact du christianisme sur la société aristocratique romaine autour de l'année 400, quatre-vingt-dix ans après la liberté religieuse du christianisme dans l'Empire romain, alors que l'empereur Théodose va en faire la religion officielle de l'État romain. L'A. s'intéresse à l'évolution des relations entre les deux poètes et amis ainsi qu'aux modifications apportées par la foi à la pratique poétique de Paulin. — Son texte latin des poèmes suit l'édition de Hartel (CSEL 30) améliorée par les recherches de plusieurs auteurs. Dans un appendice, S. Filosini explique les quelques divergences entre son texte (il doit beaucoup à l'aide de Franca Ela Consolino, professeur comme elle à

Aquila et auteur d'une postface) et celui de Hartel. — On connaît assez peu la biographie de Pontius Meropius Paulinus, plus connu sous le nom de Paulin de Nole, canonisé par l'Église. Certains points de sa vie demeurent obscurs. Pourtant, Paulin a fourni lui-même certaines données biographiques dans son poème 21 (v. 365-487) ; on trouve quelques indications dans ses écrits et plusieurs contemporains ont parlé de lui : Augustin, Jérôme, Ambroise, Prudence, Eutrope, etc. Il naît à Bordeaux avant 355, dans une riche famille sénatoriale gauloise qui possède d'immenses propriétés en Aquitaine, en Italie du Nord et probablement en Campanie. Il fait ses études à Bordeaux et on pense qu'il devient avocat. En 378, il part pour Rome où il exerce une activité curule et il pourrait avoir été consul *suffectus* (remplaçant). Vers 380, il devient gouverneur de la Campanie. Il retourne en Aquitaine avant 384 et pourrait avoir rencontré Ambroise à Milan, sur le chemin du retour. — Il va chercher une épouse en Espagne ; elle s'appelle Teresa et lui apporte en dot de grandes propriétés. Le couple s'établit en Aquitaine où il mène une vie fastueuse. Sa vie se modifie soudain profondément, sous l'influence de sa femme et probablement aussi à la suite d'un miracle de saint Martin, leur contemporain, venu prêcher dans la région. Le couple est baptisé en 389 par l'évêque de Bordeaux et un prêtre se charge de les instruire religieusement. La même année, le couple s'installe en Espagne. — Survient alors un fait obscur : l'assassinat de son frère. Paulin est d'abord accusé, puis disculpé ... Il perd un fils âgé de quelques jours. En 394, il habite Barcelone où le peuple le pousse à devenir prêtre ; il accepte, mais à la condition de ne pas être lié à un diocèse particulier. Peu après, il part pour Nole de Campanie, près du tombeau de saint Félix. Avec sa femme, il y fonde une communauté monacale ouverte à l'amitié et à l'hospitalité. Là, il noue des relations épistolaires avec une vingtaine de personnes : intellectuels, hommes d'Église, dignitaires impériaux. Il nous reste cinquante de ses lettres. — Il connut l'attaque des Goths contre Nole, fut ordonné évêque, et se vit convoqué à Ravenne par l'empereur avec d'autres évêques pour décider lequel entre deux prétendants était le pape légitime. Sa mauvaise santé l'empêcha de faire ce long voyage. Il mourut en 431. — On sait qu'il écrivit un panégyrique de l'empereur Théodose, aujourd'hui perdu. Nous possédons de lui trente poèmes (dont un contesté), sur des sujets divers, dont quatre sont des paraphrases bibliques. Les poèmes 10 et 11, étudiés ici, sont des réponses à des lettres d'Ausone. Le poème 22 est une réflexion sur la poésie chrétienne ; le poème 17 souligne sa volonté de christianiser les formes littéraires païennes en rédigeant un épithalame en distiques élégiaques, tandis que le poème 31 est une lettre de consolation en vers. Nombre de poèmes célèbrent la naissance au ciel de saint Félix et la vie éternelle. Les poèmes 1 à 3 sont encore des poèmes païens et c'est après 389, date de son baptême, que sa poésie devient franchement chrétienne. Il dénonce alors la vacuité de la poésie païenne et la remplace par un art porteur de foi chrétienne, apte à nous rapprocher du vrai Dieu et de Jésus-Christ. Le poème 22, datant de 400, est très net à ce sujet. — Ce sens de la poésie chrétienne n'est pas propre au seul Paulin ; on le trouve déjà chez le poète Commodien qui, à la même époque, veut convertir les païens par la poésie et chez Prudence, qui médite sur sa conversion, met sa poésie au service de sa foi et tente d'adapter en chrétien les différents genres littéraires. Depuis la liberté religieuse accordée par Constantin en 313, les poètes chrétiens veulent présenter le christianisme de façon plus raffinée et plus adaptée aux intellectuels. Juvencus avait commencé, en transposant les évangiles en un poème épique. Remarquons que les chrétiens n'ont pas touché aux programmes de formation des écoles, qui se basaient sur la littérature païenne. — Venons-en aux poèmes 10 et 11, qui traitent de l'évolution des rapports entre les deux poètes Paulin et Ausone (310-397). Ausone fut pendant trente ans professeur de rhétorique et de grammaire à Bordeaux, avant de se rendre à Trèves en 365 pour y devenir précepteur de Gratien, fils de l'Empereur Valentinien. Né vers 352/353, Paulin n'a pas pu être l'élève d'Ausone, mais celui-ci, ami de la famille, a dû s'intéresser de près à cet enfant prometteur. De là naquit leur longue amitié basée sur une admiration réciproque. Dans leur correspondance, Ausone se dit fier du talent poétique de son ami. Cette admiration paraît sincère. — Mais après l'installation de Paulin en Espagne avec sa femme, en 389, les deux amis s'éloignent l'un de l'autre. D'abord, Ausone se

plaint du silence de Paulin (lettres 21 et 22) ; puis vient la lettre 23, qui présente des textes de longueurs différentes selon les mss ; elle commence ex abrupto par la constatation de la crise de leur amitié, en attribuant la responsabilité à Paulin et se demande s'il vaut la peine de continuer leur correspondance. Leurs conceptions de la vie s'opposent trop : tranquille jouissance horatienne chez Ausone et ascèse chrétienne chez Paulin. La rupture devient ensuite définitive. — Les critiques actuels sont fort divisés sur les textes et présentent des explications très divergentes à propos des poèmes 10 et 11 de Paulin. Dans le poème 10, Paulin souligne la nature des dernières lettres d'Ausone qui mêlent critiques et flatteries et répond par un manifeste poétique et un condensé de la religion chrétienne. Quant au poème 11, Paulin y résume les accusations d'Ausone avec l'offense qui lui est faite, malgré les protestations de respect et de vénération. Puis il se limite au seul plan littéraire, où il reconnaît la supériorité de son « maître ». Il assure que leur amitié n'est pas éteinte et durera jusqu'après la mort malgré la fin de leur correspondance. Il n'explique pas la cause de leur rupture, mais rappelle leur amitié passée sans rien regretter. — On a tenté de reconstituer l'histoire de leur rupture, mais aucune des explications n'est pleinement satisfaisante. Nous manque-t-il des lettres ? Est-ce que certaines ne seraient point parvenues à leur destinataire ? Les solutions varient sans convaincre pleinement. Il reste que les poèmes 10 et 11 constituent un exemple frappant du passage d'un poète païen à un christianisme d'abord tiède, puis enthousiaste et monacal. On y voit comment le christianisme pénétrait les classes élevées de l'Empire tout en conservant l'essentiel de la culture antique. Selon les conseils d'Ausone, Paulin, dans ses lettres, aime varier la métrique et passer de l'hexamètre au distique iambique, non par hasard, mais en y attachant un certain sens en fonction des thèmes traités ; en outre, on constate qu'il ne le fait guère que dans ses lettres à Ausone, probablement pour s'adapter aux goûts de son ami. En outre, dans ces deux poèmes, Paulin fait beaucoup d'allusions à Horace et peu à Virgile, probablement pour mieux souligner les différences entre l'esprit chrétien et la mentalité païenne symbolisée par Horace, le bon vivant dont Ausone faisait son modèle de vie et d'artiste. Paulin respecte les formes littéraires venues du paganisme et les met au service de sa foi. — À propos du poème 10, il faut savoir qu'il répond à trois lettres d'Ausone ; il est composé d'abord en distiques élégiaques (vers 1 à 18), puis en distiques iamniques (19 à 104), et enfin en hexamètres (105 à 331). Il réfute d'abord les critiques de son ami, expose ses nouvelles conceptions poétiques et défend son choix d'abandonner les Muses et la vie civile pour se consacrer totalement au Christ. Sa foi s'exprime en un langage néoplatonicien qui doit beaucoup à Plotin pour parler de la Trinité, des rapports de Dieu avec le monde et surtout pour exprimer la nature humano-divine du Christ. Paulin expose sa foi nouvelle avec compétence et justifie son nouveau mode de vie comme la conséquence de sa foi chrétienne. Son exposé un peu guindé montre un auteur peiné par les reproches de son ami. — Il explique que s'il a pu changer de vie en profondeur, il le doit à la grâce divine et, en partie, aux enseignements de son maître ; il ne condamne pas totalement sa vie passée. Il rappelle que Sénèque, sans avoir la foi, a changé de vie comme lui. Pour son compte, il se soucie du seul jugement de Dieu, alors qu'Ausone a qualifié sa conversion de sottise et d'erreur. — Dans le poème 11, il répond à la lettre 23 d'Ausone. Son texte est bref : quarante-huit hexamètres et dix distiques iamniques. Paulin y répète l'irrévocabilité de son choix de vie tout en affirmant la solidité de son amitié pour Ausone. Il trouve trop après les critiques d'Ausone et reprend sa propre justification. Il s'avoue blessé par ces critiques injustes, mais il réaffirme que rien ne pourra briser leur amitié profonde et son admiration pour son modèle de poésie. Sa nouvelle foi ne changera pas ses sentiments pour son ami. L'amitié est un don divin, une participation à l'amour de Dieu pour nous, un sentiment immortel, l'une des plus belles réalités humaines. — Après diverses bibliographies et index, vient une postface de Franca Ela Consolino sur « Les choix métriques de Paulin et ses affinités avec Ausone ». Un beau travail qui éclaire les difficultés des intellectuels romains à passer au christianisme dans un monde culturel demeuré païen. — B. C.

Ornella FUOCO (éd.), *Claudiano. Aponus* (carm. min. 26) (Studi Latini, 66), Napoli, Loffredo, 2008, 14.5 x 21, 153 p., br. EUR 13, ISBN 978-8875-64313-3.

Introduction : les *Carmina minora* de Claudien regroupent cinquante-trois pièces de longueur très variable en hexamètres et distiques élégiaques sur des sujets variés ; une vingtaine sont adressées à des contemporains. Tout Claudien est transmis par plus de trois cents mss, contaminés : une jungle, explorée par Birt (1892), Hall (1986) et quelques autres ; l'A. fait le point et s'efforce de répondre aux questions sur le regroupement des œuvres. Le *carm. min. 26* s'attache à la source d'eau chaude d'Abano, près de Padoue, l'*Aponus* ; sont examinés plan, date (vers 400 ? Claudien est alors un poète confirmé : *uates*, 9), style (très élaboré), métrique (relevés quantitatifs : nombre de césures, de dactyles...), réminiscences classiques, thème de l'*Aponus* et de l'eau chez Claudien. Le texte, sans appareil critique (il n'y a pas eu de collation personnelle des mss), est celui de l'édition Hall (1985), sauf à six endroits, justifiés dans le commentaire (philologique, abondant, mettant bien en valeur le travail de Claudien). V. 9-10 *indictum neque enim fas est a uate relinquere / hunc qui tot populis prouocat ora locum* : choix bien argumenté parmi une tradition *particolarmente tormentata*. 16 *rimosas perforat unda uias*, « *l'acqua scava fenditure* » (la traduction rivalise de concision avec l'original) : maintien de *perforat* (crucifié ailleurs) malgré la répétition de ce verbe après le v. 14, que l'A. ne peut elle non plus justifier. 38 et 43 *tunc*, préféré à l'autre leçon *tum*. 94 *in te fata sibi*, mieux appuyé par l'intratexte. 96 (conclusion de Claudien sur les bienfaits de l'*Aponus*) *rubent*, *lectio difficilior* : l'excès de bile provoque une grande chaleur, une inflammation (« *sono infiammate* ») ; l'A. voit dans la leçon *uirent* une banalisation. Jolie édition, qui fera aimer l'*Aponus*.

B. STENUIT.

Maria Grazia BAJONI, *Les grammairiens lascifs. La grammaire à la fin de l'Empire romain* (Histoire), Paris, « Les Belles Lettres », 2008, 15 x 21.5, 154 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-38095-7.

Ausone, *Prof.*, 7, 5, sur le *grammaticus* Leontius, dont on ne sait rien avec certitude : *Iste, lasciuus patiens vocari* ... Il faudra attendre le dernier chapitre pour un essai d'explication de ce surnom, cité dès le début (p. 21), après de longs détours sur le *grammaticus* dans l'Antiquité classique, Ausone et ses collègues ; le panorama s'étend aux rhéteurs du Bas-Empire : enseignement, réputation, accès à la fonction publique. Ces trois premiers chapitres sont plutôt une introduction à l'enseignement littéraire dans l'Antiquité, mais, p. 78, assimiler le *grammaticus* au linguiste d'aujourd'hui est faux : il était professeur de littérature, pratiquant l'*enarratio*. Le chapitre 4 s'étend sur les épigrammes salaces d'Ausone à l'encontre d'Eunus, grammairien syrien, et sur d'autres épigrammes semblables : les *grammatici* y font triste figure. Des graffiti relèvent leurs vices sexuels. Pour l'A., tout cela exprime une revanche, causée par le carcan des règles, les jeux de mots pratiqués par les *grammatici* et leur penchant pour les citations coupées du contexte, à portée érotique.

B. STENUIT.

Sergio CASALI, Fabio STOK (éd.), *Servio: stratificazioni esegetiche e modelli culturali. Servius: Exegetical Stratifications and Cultural Models* (Collection Latomus, 317), Bruxelles, Latomus, 2008, 16 x 24, 280 p., br. EUR 42, ISBN 9782-87031-2582.

Les études sur Servius (S.) ont repris, depuis l'impasse (p. 5) de l'éd. de Harvard (1946 et 1965) et surtout depuis que l'on identifie mieux les strates de l'exégèse antique de Virgile, la tradition ms. et la place du Servius Auctus / Danielis (SD.). En 2003, plusieurs spécialistes réunis à l'université Tor Vergata ont confronté leurs

approches, ici rassemblées, avec une bibliographie commune bien étoffée (mais Kraus [2002], cité p. 7, n. 2 = sans doute *The Classical Commentary*, Leyde, 2002). Nous avons retenu : S. Casali s'interroge sur les variantes d'un récit, écartées par Virgile qui y fait une allusion expliquée par S. (ici, *En.*, IV, 420-423 et la version varronienne d'Anna aimée, avant Didon, par le héros troyen). C. Mastroiacovo s'attache à la présence anachronique de la cavalerie et les explications de S. *ad XI*, 603 *celerēs*. Selon C. Santini, S. et SD. ont contribué à la réputation de Virgile étruscologue. T. Privitera montre que l'explication par S. de X, 564 *tacitis Amyclis* doit être confrontée à d'autres textes. R. F. Thomas cite quelques gloses se référant à l'idéologie impériale. J. Farrell relève les emprunts aux scholies d'Homère. F. Stok établit le catalogue des *differentiae uerborum*, de types sémantique, phonétique ou grammatical, au nombre de 250, en distinguant S., SD. et Donat. A. Setaioli traite les influences épicurienne et stoïcienne sur l'interprétation de S., F. Comparelli, celles de la littérature orphique. L. Cadili examine quelques divergences textuelles et ajouts des *Scholia Bernensia*, par rapport à S., ce qui lui permet de préciser des aspects de la formation de ces *Scholia*. C. Baschera s'attache aux relations entre les *Scholia Veronensia* et SD. (incluant d'autres commentaires antiques : stemma p. 214). Pour R. Scarcia, la comparaison entre S. et Isidore de Séville montre que ce dernier a eu accès à un « Servius maior ». Guarino Veronese prépara une éd. de S. que son fils Battista publia en 1471 (*BMC*, V, 184) ; G. Ramires présente le résultat de ses collations des mss consultés par Guarino. Enfin, G. Vogt-Spira montre le traitement par S. de la comparaison traditionnelle entre Homère et Virgile. Un volume bien propre à encourager les études serviennes. – B. STENUIT.

HISTOIRE

Fergus MILLAR, *Rome, the Greek World, and the East. Volume 3. The Greek World, the Jews, and the East* (Studies in the History of Greece and Rome), Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006, 15.5 x 23.5, XXVII + 516 p., br. US \$ 29.95, ISBN 0-8078-5693-2.

La Préface de ce volume due à ses éditeurs, Hannah M. Cotton et Guy M. Rogers, retrace brièvement la carrière de F. Millar et le rayonnement de ses travaux, connus de tous les historiens de l'Antiquité. C'est en 1964 qu'il publia son premier essai sur Dion Cassius, un choix immédiatement révélateur de son ambition de travailler à la charnière de plusieurs cultures et par-delà les découpages chronologiques et disciplinaires traditionnels : romaine, grecque, proche-orientale et juive ; époque hellénistique et romaine ; histoire, historiographie, histoire politique, sociale et religieuse. Le focus de ses recherches est assurément l'empire romain dans ses relations avec l'Orient, même si, en 1998 et 2002, F. Millar a consacré deux ouvrages à la vie politique de la République. — La collection intitulée *Rome, the Greek World, and the East* a pour objectif de rassembler, en trois volumes, les publications les plus significatives de F. Millar, depuis 1961 à nos jours. On présente ici le troisième, les deux autres ayant eu pour objet *The Roman Republic and the Augustan Revolution* et *Government, Society, and Culture in the Roman Empire*. Le classement des articles correspond à un double critère chronologique (des thèmes traités et non de la publication des essais) et thématique. L'ensemble constitue un outil de travail remarquable restituant aisément les lignes des interprétations proposées par un des meilleurs spécialistes actuels de ces questions. Le public visé est non seulement celui des spécialistes, mais aussi celui des étudiants universitaires, raison pour laquelle les textes anciens cités sont systématiquement l'objet d'une traduction. Les qualités d'une érudition impeccable et l'attraction d'un style souvent percutant dans sa sobriété, sans concession pour la complexité de la matière historique, retiendront assurément l'attention d'un large public, y compris au-delà du monde anglophone. — Une Introduction précise les enjeux de la matière couverte par ce troisième tome. Au cœur

des enquêtes, touchant à l'époque hellénistique et romaine, on étudie le rapport de Rome et de la Grèce à l'Orient et le rapport de l'Orient à ses identités en cours de redéfinition. Les questions de transferts culturels sont abordées dans chaque essai qui souligne systématiquement les problèmes heuristiques dérivant de l'état des sources. Ainsi, le *case study* d'hellénisation que représentent les cités phéniciennes (article de 1983) est-il directement en rapport avec la situation documentaire très particulière du monde phénicien, dont toute la littérature a disparu. D'une manière générale, F. Millar pose très attentivement les problèmes de méthode, ce qui a le grand mérite de donner à réfléchir. On peut ne pas toujours partager ses options, que je définirais volontiers comme minimalistes, mais il fait preuve d'une capacité à problématiser tout à fait exceptionnelle. Pour reprendre le « cas » phénicien, il pose en des termes d'une rare efficacité la question du rapport entre la métropole phénicienne et ses « colonies » pour ce qui est de la perception d'une *ethnicity* particulière et de ses conséquences sur les processus d'hellénisation. On pourra utilement confronter les lectures de F. Millar avec celles de M. SARTRE dans *D'Alexandre à Zénobie* (Paris, 2^e éd., 2003), qui est plus « optimiste » sur certains dossiers. Peut-être l'extrême prudence de F. Millar est-elle en partie due à sa connaissance imparfaite des dossiers proprement sémitiques qu'il ne maîtrise pas totalement. Pour les cités phéniciennes, encore, il néglige certaines données épigraphiques assez révélatrices des tendances culturelles. — Quoi qu'il en soit, la lecture des dix-huit articles contenus dans ce volume est un régal. Les éditeurs ont distingué trois sections : *The Hellenistic World and Rome*, *Rome and the East* et *Jews and Others*, contenant chacune six articles. Lister les sujets serait pratiquement impossible, étant donné la richesse du traitement, mais on signalera notamment des essais sur Daniel, les Maccabées, Polybe, le procès de Jésus, les cités caravanières (thème cher à M. I. Rostovtzeff), Porphyre, Doura-Europos, la diaspora juive ... L'horizon est très ample puisque l'Islam est touché par tel ou tel article. On lira avec grand intérêt l'épilogue rédigé par F. Millar et intitulé « Re-drawing the Map ? ». L'A. y redessine, en pointillés suggestifs, les contours de sa carrière, de sa trajectoire intellectuelle et des thèmes qu'il a traités. Il a des mots très justes sur les conditions de travail de tout historien de l'Antiquité et sur l'usage des langues anciennes et des documents (il insiste beaucoup sur la valeur des documents primaires que sont les papyrus, les inscriptions, les graffiti, les données archéologiques, etc.), sur les processus de reconstruction de l'histoire ancienne qui le conduit à envisager une *different 'ancient history'*, dans la longue durée, émancipée du fardeau des « origines » de la culture européenne. Ces pages, denses et passionnantes, clarifient magnifiquement l'orientation de la pensée d'un grand historien de l'Antiquité, que le monde francophone devrait apprendre à mieux connaître et utiliser. – Corinne BONNET.

Werner KRENKEL, *Naturalia non turpia. Sex and Gender in Ancient Greece and Rome. Schriften zur antiken Kultur- und Sexualwissenschaft. Herausgegeben von Wolfgang Bernard und Christiane Reitz* (Spudasmata, 113), Hildesheim - Zürich - New York, Georg Olms Verlag, 2006, 15.5 x 21.5, VIII + 559 p., rel. EUR 78, ISBN 3-487-13272-9.

Reading this volume fulfilled me with nostalgia. As a student of classics at the Catholic University of Leuven, I was a regular visitor of the marvellous little library of the *Interdisciplinary Centre for the Study of Human Life Span in Antiquity and Early Christianity*, in which professor Emiel Eyben had collected nearly every single book or article which covered an aspect of the huge territory of human life course in Antiquity. Among the *pretiosa* of this library were copies of several articles by the German professor of Rostock Werner Krenkel, hard to get even with interlibrary loan services, since they were often published in out-of-the-way journals from the communist Eastern bloc as *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock, Gesellschafts- und Sprachwissenschaftliche Reihe*. I remember well how these articles were favourite things for more than one student. As such they often disappeared from the collection, to the great despair of Eyben, other students or occasional visitors

of the centre. Indeed, Krenkel was one of the first to deal extensively with such subjects as pornography, abortion, exhibitionism, scopophilia, sexual drive, masturbation, fellatio, irrumatio, sex and political slander, sexual allegations, tonguing, boy prostitutes, transvestism, lesbianism. Besides, Krenkel was famous for his methodological and almost scientific detachment in treating these subjects. As a philologist, he had mastery of the ancient sources in the true tradition of *Altertumswissenschaft*: besides the literary sources, lexicographical and etymological analysis, his work was interspersed with references to legal material, epigraphy, papyrology, and archaeological evidence (vases or other plastic arts). Krenkel often resorted to copious quotation, either in the original language or in translation. For all these reasons, and also because of the lavish footnotes with very accurate references to the primary source material, Krenkel's articles became a goldmine to be plundered at will by scholars of ancient sexuality. In my later research, it often struck me how little he was mentioned (though perhaps read and used?) by his successors in this field of research, or how scholars treated a subject which had been elaborated upon by Krenkel far more profoundly and accurately. — For all these reasons, the idea of publishing this collection of twenty-three papers in commemoration of Krenkel's eightieth birthday in an easily accessible book is excellent. According to the preface, the selection of the papers has been done by Krenkel himself. This explains the inclusion of rather technical issues (on Nonius, runners and racers, the biography of Lucilius, Varro's Menippean Satires, or Laberius' Mimes) together with the *erotica* mentioned above. It is a pity that the editors did not opt for a more homogeneous collection: two of Krenkel's most important contributions on sexual positions, the so-called *figurae Veneris*, are lacking in this book but surely could have enhanced the collection [see *WZ Rostock* 34, 4 (1985), p. 50-57 and *WZ Rostock* 36, 6 (1987), p. 48-56]. Also, one would perhaps have expected to find a complete bibliography of Krenkel, though a «*Schriftenverzeichnis* Werner A. Krenkel, 1955-2006 » can be found on the internet nowadays [http://www.altertum.uni-rostock.de/fileadmin/user_upload/mitarbeiter/krenkel/Schriftenverzeichnis_Krenkel.pdf]. The volume is nicely edited, with impeccable Greek font, a nice analytical *index rerum* at the end, along with twelve photographs of Greek vases. — Given the rapidly expanding scholarship on ancient sexuality in the last decades, the editors' claim that *Verweise wurden, wo möglich, aktualisiert* (p. vi) at least testifies of *hybris*, not to say cheap publicity. To my knowledge, there are no references to literature which appeared after the original publication of the articles. In fact, on p. 207, Krenkel refers to a by now thirty year old paper in *PCPhS* 26 (1980), p. 12-66, as «*forthcoming* »! Another demerit is the fact that the original pagination is not indicated: this makes it impossible to refer to the original, which is still preferable, since this volume does not contain really new articles. — Chr. LAES.

Sara FORSDYKE, *Exile, Ostracism, and Democracy. The Politics of Expulsion in Ancient Greece*, Princeton - Oxford, Princeton University Press, 2005, 16 x 24, XIV + 343 p., rel. £ 29.95, ISBN 0-691-11975-9.

L'objectif de cette étude importante est la réévaluation du rôle de l'exil dans l'imaginaire et les pratiques politiques des Grecs de l'époque archaïque et classique. L'idée motrice de cette entreprise est la conviction de l'A. qu'il y avait chez les Grecs un lien très fort entre l'exil et l'exercice du pouvoir politique. L'institution de l'ostracisme est une réponse de la démocratie athénienne aux «*politiques de l'exil* » pratiquées par les élites oligarchiques et les tyrannies de la période archaïque. L'idée n'est pas nouvelle, certes, puisque l'A. avait déjà publié ce qui constitue le noyau de ce livre dans un article de 2000 («*Exile, Ostracism and the Athenian Democracy* », *Classical Antiquity* 19, p. 232-263). Le livre de Sara Forsdyke a le mérite d'entreprendre une révision complète de l'histoire politique de la période archaïque, axée autour du motif de l'exil. Après une introduction assez longue qui présente de manière explicite et très claire ce qui suivra, mais aussi quelques définitions (p. ex.,

les concepts d'exil, d'élite et de non-élite, etc.), on a un chapitre général sur le caractère de la πόλις grecque et de la transition des Âges Obscurs à la période archaïque qui est bien informé et bien fait, mais aurait à mon avis pu être évité, puisqu'il n'ajoute rien à l'argumentation sur l'exil et n'apporte pas de nouveautés. Certes, l'A. évite le danger de l'évolutionnisme inhérent à la théorie de Ian Morris sur le « principe fort d'égalité » des Âges Obscurs, qui nous amène de Lefkandi au X^e s. à la démocratie athénienne du V^e s. On apprend ce qui sera l'idée motrice de ce livre, à savoir que les « masses populaires » sont absentes des débats politiques avant le V^e s. et que tout dans l'histoire archaïque résulte de la compétition très ardue entre élites politiques des cités grecques. — Le deuxième chapitre présente de manière détaillée les « politiques de l'exil » employées par les fractions rivales des élites de quatre états archaïques, Mytilène, Mégare, Samos et Corinthe. L'A. essaie de minimiser le rôle des masses populaires, même dans les cas où leur action est citée de manière explicite dans nos sources (p. ex. à Mytilène, quand le peuple se range du côté de Pittakos contre les aristocrates exilés de la fraction d'Alcée, ou à Mégare, quand le tyran Théagénès prend le pouvoir avec l'aide du peuple, selon Aristote, ou à propos de l'existence d'une forme radicale de démocratie au VI^e s., évoqué par Plutarque, ou bien à Corinthe, quand Éphore attribue au peuple un rôle décisif dans la chute des Bacchiades). Il n'y a rien d'illégitime dans cette approche critique des sources, mais ce qui fait la faiblesse de l'argumentation est son fondement sur la conviction que l'antagonisme entre des élites ne concerne point le δῆμος, le peuple proprement dit. — On procède de la même manière au chapitre 3, qui traite des origines de la démocratie athénienne. Avec ce chapitre, on entre dans le noyau de l'étude, l'histoire de l'exil à Athènes. Ceci est de loin le terrain où l'A. excelle. Il y a trois sections : de Cylon à l'exil des Alcéonides, la politique de Solon et la politique des Pisistratides. La lutte politique à Athènes archaïque est dominée par la compétition entre des élites, qui aboutit à l'exil de la fraction qui se trouve du côté des perdants. L'interprétation des lois d'homicide de Dracon comme une tentative d'empêcher la revanche des Cyloniens contre les partisans des Alcéonides emporte la conviction. Solon essaie de déstabiliser le fractionnisme politique, en tentant d'attribuer un rôle politique au δῆμος, qui est appelé par la législation à intervenir dans les luttes politiques entre les fractions de l'élite et à jeter son poids sur l'une des deux. De même, la législation de Solon permet à la crème des classes inférieures de partager une portion du pouvoir politique avec les élites. L'A. manque d'expliquer pourquoi la politique de Solon a échoué à cet égard, puisque la lutte fractionnaire a repris après l'archontat de l'οἰσμνήτης. Cette lutte aboutit à l'ascension de Pisistrate au pouvoir. Après deux brèves périodes de tyrannie, Pisistrate retourne en 547 et assied son pouvoir sur un changement de la politique de l'exil : au lieu d'exiler ses adversaires, Pisistrate arrive à un compromis ; ces adversaires d'élite sont autorisés à rester à Athènes et à accéder aux magistratures, du moment qu'ils ne contestent pas le pouvoir de Pisistrate. Cet équilibre est rompu après l'assassinat d'Hipparque en 514. Après la déposition d'Hippias en 510, Isagoras essaie de restaurer la traditionnelle politique de l'exil, avec l'aide des Spartiates. Clisthène, puis sept cent familles de ses partisans sont exilés ; l'erreur décisive a été la tentative d'abolir le Parlement. Les βουλευτοί, de concert avec le δῆμος, ont résisté, ont fait le siège d'Isagoras et de ses alliés spartiates à l'Acropole, et ont conquis le pouvoir. L'A. est plus proche de Josiah Ober, qui parle d'une « révolution athénienne » (*The Athenian Revolution*, Princeton, 1996), comparativement à d'autres historiens (p. ex., I. Morris, L. Kurke et K. Raaflaub), mais essaie de diminuer et le nombre et l'importance de ce mouvement politique. Cependant, de manière générale, l'A. réussit à présenter une version de l'histoire de l'ostracisme athénien très convaincante et séduisante. — Le chapitre 4 traite de l'ostracisme à proprement parler. L'argument principal de l'A., à savoir que l'institution se démarque délibérément, à la fois sur le plan symbolique et sur le plan pratique (activé dix fois seulement au V^e siècle), des excès de la politique de l'exil aristocratique est présenté de manière très convaincante. L'ostracisme est une procédure populaire instituée par les Athéniens peu après 507 av. J.-C., qui amène à l'expulsion d'un membre éminent de la communauté athénienne du sol attique. Cette

punition ne conduisait nullement à une privation permanente des droits civils de l'ostracisé, ni à la confiscation de sa propriété. La relative modestie des mesures contre les exilés est utilement mise en contraste avec la dureté des « politiques de l'exil » qui dominaient l'antagonisme entre élites des cités archaïques ; surtout, l'A. réussit à montrer la différence entre l'expulsion par ostracisme, pratiquée par la démocratie, et les exactions commises par le régime oligarchique en 411 ainsi que celles des trente tyrans en 404-403. Un fossé sépare la politique des partisans de l'oligarchie en ce domaine ; finalement, malgré le nombre relativement restreint d'exécutions et d'expulsions des membres du δῆμος par les partisans de l'oligarchie, la mémoire collective garde le souvenir des régimes tyranniques qui ont abusé des libertés des citoyens. — Le chapitre 5 passe en revue les données sur l'usage de l'outil de l'exil des adversaires politiques par l'impérialisme athénien. L'étude des décrets d'Érythrées, de Chalcis et de Samos est très importante : la thèse selon laquelle la ville « offre » aux alliés l'opportunité d'être jugés en parité avec les citoyens athéniens est en théorie (et seulement en théorie) un geste de générosité de la part d'Athènes, du moins selon les Athéniens eux-mêmes. Le chapitre se termine par l'étude de la propagande mythologique des Athéniens sur l'exil des Héraclides à travers le Péloponnèse et leur installation à Athènes, après avoir erré autour de villes grecques qui ont refusé de les accepter sur leur sol. — Le chapitre 6 est très important, puisqu'il récapitule la discussion de la place de l'exil dans l'imaginaire mythologique et historique grec. On retourne à l'épisode de l'exil du δῆμος athénien sous les trente tyrans, suivi de son retour sous Thrasybule, grâce à l'action d'une poignée d'exilés, en 403. Au IV^e s., on attribue au régime tyrannique, mais aussi à l'oligarchie relativement modérée de 411, l'exercice de trois pratiques typiquement tyranniques : faire exécuter des citoyens sans appel à la justice, ce qui équivalait à un meurtre ; confisquer les biens des citoyens sous de faux prétextes ; exiler massivement les adversaires politiques. L'intensité de la crise politique apportée par le régime des trente tyrans, leur terrorisme à l'égard du peuple et leur tentative de priver des droits politiques tous les membres du δῆμος ont contribué à la formation de la légende de l'exil collectif du δῆμος athénien hors d'Athènes et de son retour triomphal en masse sous Thrasybule. La démonstration de l'A. est habile, mais non sans quelques excès dans l'appréciation des sources écrites (p. ex., le récit de Lysias, 12, 21 sur le régime des trente tyrans n'est pas si proche de la description du régime tyrannique de Cypselos chez Hérodote, 5, 92e, 2 : dans le premier cas, les trente tyrans sont accusés, entre autres crimes, d'avoir massacré les citoyens, mais aussi d'avoir laissé les cadavres à l'abandon, ce qui signifie que les tyrans ne sont pas seulement des assassins, mais aussi des sacrilèges, puisque priver des morts de sépulture est considéré comme un des pires crimes dans la législation athénienne ; cf. à ce propos R. PARKER, *Miasma*, Oxford, 1983, chapitre 2). D'autre part, la contribution majeure de l'A. réside dans l'appréciation de la complexité des idées exprimées dans les écrits d'auteurs comme Platon, Xénophon ou Aristote, qui ne sont pas seulement des adversaires de la démocratie, mais reproduisent aussi plusieurs τόποι littéraires de l'idéologie démocratique. La dernière section de ce chapitre présente l'autre aspect de la question : l'appropriation du motif de l'exil par les critiques de la démocratie ; Aristote et Xénophon critiquent sévèrement la démocratie, pour avoir obligé Alcibiade à s'exiler, tandis que Platon accuse les autorités démocratiques d'avoir forcé Socrate à s'exiler contre son gré (ce que le maître a obstinément refusé finalement). — La conclusion n'ajoute rien de neuf à la discussion, puisqu'on y reprend des thèmes déjà discutés et résumés dans les conclusions à la fin de chaque chapitre. Trois appendices complètent l'étude : le premier traite de la date de l'introduction de la mesure. Les historiens se partagent entre ceux qui attribuent l'invention de l'ostracisme à Clisthène et ses réformes de 508/507, et ceux qui pensent que la première mise en œuvre de la mesure en 488/487 suit de peu son invention (peut-être par Thémistocle ?). L'A. a certaines idées intéressantes en ce domaine : soit l'ostracisme a été pratiqué avant 508/507, mais sans que la procédure aboutisse à l'expulsion d'autrui, soit Clisthène n'a pas inventé, mais simplement réformé une ancienne mesure d'expulsion, qui n'a pas laissé de traces, hormis quelques passages obscurs dans des textes d'époque by-

zantine. L'A. arrive finalement à la conclusion que la jeune démocratie a inventé l'ostracisme, dans le but de s'approprier symboliquement et réellement le droit des élites du passé à exercer la « politique de l'exil ». La modération de la démocratie est surtout prouvée par le fait que le pouvoir laissé au peuple d'exiler ses concitoyens n'a été exercé qu'une dizaine de fois sur une période de soixante-dix ans. Personnellement, je pense que la vieille explication est la bonne : l'ostracisme était déjà là en 508/507, ne visant nul autre que sa première victime, Hipparque, fils de Charmos et petit-fils d'Hippias, qui, à la date de l'expulsion de son grand-père, était mineur, mais déjà un jeune homme capable de réunir autour de lui les partisans de la tyrannie restés en ville (Aristote, *Politique*, 22, 4 ; cette hypothèse est conforme avec la chronologie des vases portant le nom de *kalos* Hipparchos ; cf. D. PALÉOTHODOROS, *Épictétos*, Namur - Leuven - Dudley, 2004, p. 132-134). Mais la conclusion de l'A. est assurément valable et aide à enrichir le débat sur l'idéologie de la démocratie primitive. — Le deuxième appendice présente de manière très sommaire les témoignages littéraires et archéologiques de l'existence de l'ostracisme hors d'Athènes. Enfin, le troisième appendice nous introduit à la politique de l'exil chez les Spartiates : il y a plus de choses à dire sur la mythologie de l'exil des Héraclides et de leur retour au Péloponnèse, que de la pratique de faire exiler les rois spartiates ou de la fameuse *ξενολασία*, attitude ouvertement hostile des autorités spartiates vis-à-vis des étrangers résidant ou arrivant à Sparte, attitude justement considérée comme une invention de la propagande athénienne. — Cette étude n'est pas sans poser problème. Il y a surtout des défauts de style. On est frappé et un peu gêné par la fréquente utilisation des formules *I argue, I demonstrate*, mais surtout par l'usage de paragraphes récapitulatifs et introductifs à chaque chapitre, qui ne disent pas toujours des choses différentes. Cette pratique est très utile si l'on interrompt la lecture ; autrement, on risque de souvent se répéter. J'ai noté qu'une phrase présentée à la n. 76 de la p. 271 est répétée quasiment *verbatim* à la p. 272. De plus, certains passages d'auteurs anciens discutés au chapitre 6 ont été déjà abordés dans des chapitres antérieurs. J'ai noté au moins une dizaine des fois la phrase « comme je vais le montrer au chapitre 6 ». — Voici à présent quelques objections à l'argumentation de l'A. Au premier chapitre (p. 25 et 27), l'A. présente ses arguments pour considérer l'occupation dense du sol de l'Attique au VIII^e siècle comme une sorte de « colonisation » de la campagne de la part des élites athéniennes ; cela n'est pas toujours évident, à en juger par les différences stylistiques dans la céramique employée dans les régions campagnardes (p. ex. Éleusis, Thorikos, Vari, etc.) ; il est préférable de considérer cet exode de la cité comme un premier témoignage de l'émergence d'une classe d'agriculteurs libres, qui n'appartiennent pas à l'élite. Au deuxième chapitre, l'A. rejette en bloc la notion, populaire aujourd'hui, selon laquelle les tyrans ont en général agi au profit du peuple et au détriment des aristocrates, qu'il attribue à l'influence de l'idéologie démocratique chez les auteurs du IV^e siècle. Mais on se demande comment il est possible de nier l'historicité de la destruction des palestres par Polycrate de Samos, sans aucun autre argument, si ce n'est la conviction que l'appartenance des tyrans à l'élite les oblige d'agir pour et non pas contre les droits de leur classe. À cet égard, on a aussi ignoré l'activité d'un autre tyran fameux, Aristodémos de Cumes, dont les mesures contre la jeunesse aristocratique de sa ville natale sont bien connues ; il en va de même pour Clisthène de Sicyone, qui a abusé des traditions politiques de sa cité (p. ex., les noms des tribus) et a manipulé les cultes héroïques (expulsion du culte d'Adrastos). Plus loin, à la p. 73, l'A. conteste l'ampleur du nombre d'expulsions de citoyens commises par les Cypsélides, oubliant que l'exil volontaire de Démarate à Tarquinia n'était pas une entreprise solitaire, mais que celui-ci était accompagné d'un certain nombre d'artisans. La manipulation des sources héroïques est le problème majeur de cette étude : pour ne citer qu'un seul exemple, à la p. 98, l'A. cite la loi de Solon qui interdit aux citoyens de rester neutres en cas de révolte ; à la n. 76, on apprend que la moitié du texte de la loi citée par Aristote est rejetée par l'A. en tant qu'addition tardive, parce qu'il est le reflet de l'idéologie démocratique du IV^e siècle ; aux p. 157 et 158, n. 77, la comparaison entre *defixiones* portant des dessins et *ὄστροκα* figurés est complètement déplacée ; on cite l'étude de J. GAGER (*Curse*

Tablets and Binding Spells from the Ancient World, Oxford, 1992, p. 68-69), où il est question des *Sethianische Fluchtafeln*, des *defixiones* romaines du I^{er} s. apr. J.-C., dont les formules magiques sont accompagnés de dessins de démons torturant les victimes ; rien de pareil n'est observé, à notre connaissance, sur les centaines de *defixiones* athéniennes du V^e et du IV^e s., dont la caractéristique principale est le caractère collectif des personnes visées (puisque les listes contiennent quelques dizaines de noms parfois). P. 176-177 : à la suite de S. BRENNE (« Die Ostraka [487 - ca. 416 v. Chr.] als Testimonien », dans P. SIEWERT, S. BRENNE, B. EDER, H. HEFNER, W. SCHEIDEL, *Ostrakismos-Testimonien*, vol. I, Stuttgart, 2002, p. 36-166, cf. p. 56), l'A. considère Callias fils de Kratios – ceci est une meilleure graphie que celle de Cratius utilisée dans le livre – comme supporteur des Alcéméonides, ignorant l'article de H. A. SHAPIRO (« Kallias Kratiou Alopekethen », *Hesperia* 51 [1982], p. 69-73, pl. 25-26), où Callias est identifié à l'ami des tyrans ostracisé en 485, membre des Kérykes et parent de Cimon et Elpiniké et d'Aristide le Juste. E. VANDERPOOL (*Ostracism at Athens*, Cincinnati, 1970, p. 21-22, livre qui n'est pas cité dans la bibliographie de l'A.), impressionné par les sept cents ὄστρακα contre Callias au Céramique, a identifié ce personnage avec l'ami des tyrans ostracisé en 485, dont le nom n'est pas cité par nos sources. — En fin de compte, le résultat est largement positif : l'étude est novatrice, apportant des arguments nouveaux et persuasifs à un débat ancien et difficile. L'A. réussit à démontrer la centralité du motif de l'exil dans l'évolution de la pensée et de l'exercice de la politique en Grèce archaïque. Sans le déclarer de manière explicite, l'A. fixe la limite chronologique inférieure de son étude au début du IV^e siècle ; de cette manière, on est privé d'une évaluation du débat autour du décret sur l'intervention d'Alexandre le Grand en matière de politique de l'exil telle que la pratiquaient les états-cités grecs du IV^e s., notamment Athènes, par la déclaration du retour des exilés en 324 (cf. A. J. HEISSERER, *Alexander and the Greeks. The Epigraphic Evidence*, Norman, 1980, p. 169-203). La démocratie athénienne s'était opposée à la réalisation du décret concernant le retour des exilés promulgué par le roi macédonien, parce que son résultat immédiat aurait été l'évacuation de la clérouquie de Samos fondée en 361/360 au profit des exilés samiens. La « politique de l'exil » d'Alexandre s'est avérée plus libérale que celle des Athéniens. — Ce livre de trois cent pages n'a aucun faute d'orthographe ou presque ; cette chose est vraiment remarquable, d'autant plus que l'A. a souvent recours, et de manière très habile, à des passages cités en grec. La bibliographie est détaillée, sans omissions graves, l'accent étant mis sur les études en langue anglaise et de date relativement récente. Pour l'épisode de l'exil volontaire des trente tyrans et de leurs partisans à Eleusis (discuté brièvement à la p. 202-203), voir maintenant V. I. ANASTASIADIS, Ελευσίνα. Το θέατρο μιας αντιδραστικής ουτοπίας, Athènes, 2006. Sur la continuité dans l'existence de l'institution de l'ostracisme après 415 (date de l'ostracisme d'Hyperbolos), on consultera H. HEFTNER, « Ende und 'Nachleben' des Ostrakismos in Athen », *Historia* 52 (2003), p. 23-38 (qui opte pour une date aux alentours de 320 av. J.-C.). L'archaïsme est le sujet d'une étude récente : CI. DE OLIVEIRA GOMES, *La cité tyrannique : histoire politique de la Grèce archaïque*, Paris, 2007.

D. PALEOTHODOROS.

Alfonso MORENO, *Feeding the Democracy. The Athenian Grain Supply in the Fifth and Fourth Centuries BC* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2008, 14. x 22.5, XIX + 420 p., rel., ISBN 0-19-922840-X.

Le livre d'A. Moreno est la première monographie consacrée à l'approvisionnement en grains d'Athènes à paraître depuis celle de P. Garnsey (*Famine and Food Supply in the Graeco-Roman World*). Dès le premier chapitre toutefois, l'A. prend le contre-pied des thèses de son prédécesseur en s'attachant, une nouvelle fois, à définir les paramètres qui déterminent l'équation de la dépendance athénienne vis-à-vis du grain importé, c'est-à-dire l'évolution démographique et le

rendement des terres de l'Attique. Selon ses estimations, en effet, les productions locales ne pouvaient pas sustenter plus de c. 84 000 personnes, chiffre que la population athénienne aurait atteint dès le tournant des VII^e et VI^e s., alors que, d'après les calculs de P. Garnsey, les Athéniens ne seraient pas devenus dépendants de blé importé avant le milieu du V^e s. — Pour contrebalancer la prépondérance accordée dans nos sources aux ἀγοραὶ de l'Ἄστυ et du Pirée, A. Moreno s'intéresse ensuite (chap. II) aux activités agricoles d'Euonymon, un dème de moyenne importance localisé dans le Πεδίον. L'analyse des traces archéologiques laisse entendre que les ressources agricoles n'y étaient guère suffisantes pour nourrir l'ensemble des démotés qui dépendaient tout autant que les ἄστοι de blé importé ; d'ailleurs, les cultures pratiquées à Euonymon étaient principalement destinées aux marchés de l'Ἄστυ, et pas du tout à la subsistance de la population locale. — Le chapitre III, consacré à l'approvisionnement d'Athènes durant le V^e s., est sans doute l'un des plus intéressants de l'ouvrage. A. Moreno y clarifie le rôle prépondérant joué par l'Ἀρχή dans l'approvisionnement en grain d'Athènes, notamment par le biais des clérouquies. Selon l'auteur, les colonies militaires athéniennes étaient, en cas de nécessité, soumises à une εἰσφορά en grains dont il serait notamment question dans IG I³ 41 et à laquelle ferait également allusion, toujours selon l'A., Aristophane dans un célèbre passage des *Guêpes* (v. 715 et s.). Il met également en rapport cette taxe et la loi d'Agryrhios de 374/373 qui instaurerait, en quelque sorte, une εἰσφορά perpétuelle sur les trois îles de Lemnos, Imbros et Scyros. — L'A. consacre ensuite un important chapitre (IV) au Pont-Euxin et à ses dynasties de souverains, exploitant, pour ce faire, les différentes sources archéologiques en puisant très largement dans la littérature scientifique russe, généralement peu accessible aux chercheurs. Il souligne également dans ce chapitre le rôle important joué par les élites athéniennes dans le commerce avec ces contrées. — Enfin, le dernier chapitre (V) est consacré au problème frumentaire dans la littérature et aux τόποι qui lui sont associés. Il est surtout question des acteurs du marché que sont les vendeurs – avec une étude approfondie de la signification du terme κάπηλος – ainsi que du rôle de trois personnages-clés : Andocide, Démosthène et Androtion. — L'ouvrage comporte encore cinq appendices consacrés, respectivement, aux poids et mesures attiques, aux mises en location des terres, à une édition de la loi d'Agryrhios, à la régulation du marché du grain et aux mentions des sources d'approvisionnement dans les textes littéraires et épigraphiques. — Le livre d'A. Moreno s'imposera incontestablement à l'avenir comme la synthèse de référence sur le commerce frumentaire athénien à l'époque classique. De ce fait, on regrettera peut-être que l'A. n'ait pas abordé plus en profondeur certaines questions, notamment les différents aspects de la régulation de ce marché particulier, qui font simplement l'objet d'un (trop) court appendice. — Chr. FLAMENT.

Ian WORTHINGTON, *Philip II of Macedonia*, New Haven - London, Yale University Press, 2008, VII-XX, 302 p., ISBN 978-0-300-12079-0.

Dopo il fondamentale studio di Momigliano (*Filippo il Macedone*, Firenze, 1934) e i lavori monografici prodotti a partire dagli anni '50 (Cloché [1955], Kienast [1973], Ellis [1976], Cawkwell [1978], Wirth [1985], Buckler [1989], Bradford [1992], Hammond [1994], Squillace [2009]) Ian Worthington torna su Filippo II di Macedonia con un volume di ampio respiro che richiama l'attenzione sul personaggio troppe volte oscurato dalla figura e dall'impresa del figlio Alessandro Magno. Anche se la conquista di territori lontani e l'estensione della cultura greca fecero della spedizione in Asia un'impresa senza pari, tuttavia, come da più parti è stato riscontrato, essa con tutta probabilità non sarebbe stata possibile senza l'azione di Filippo, senza cioè quell'abile lavoro di tessitura di alleanze e di sfruttamento di situazioni politiche che gradualmente, dal 360 al 338, avrebbero portato il re macedone a porsi ufficialmente nel ruolo di comandante supremo dei Greci nella spedizione contro l'impero persiano. — Evidenzia l'importanza del personaggio I. Worthington il cui obiettivo è *to show that Philip was a great figure, to bring him out of the shadow of his more famous son*

and to demonstrate the importance of his reign in Greek history (p. 5). Lo studio segue passo passo le imprese del re macedone, dall'ascesa al potere alla morte, attraverso sedici capitoli preceduti da una griglia cronologica sui principali eventi che segnarono gli anni di regno e chiusi da sei appendici. La collocazione finale delle note, una bibliografia ristretta, le appendici su problemi specifici, le numerose cartine e illustrazioni contribuiscono a snellire lo studio e a renderlo adatto sia agli addetti ai lavori che ad un pubblico più vasto. — Fondandosi sempre sulla documentazione disponibile, I. Worthington ricostruisce le diverse tappe del regno di Filippo: dalla sua ascesa al potere, alla riorganizzazione dell'esercito, alla strategia territoriale che lo avrebbe portato via via tra il 357 e il 354 alla conquista di Anfipoli, Pidna, Potidea, Crenide e Metone, alla partecipazione alla terza guerra sacra (354-346), alla guerra contro Olinto (349-348), allo scontro finale con Atene a Cheronea (338), al ruolo di comandante in capo assegnatogli dai Greci a Corinto nel 337 nella spedizione contro i Persiani. — Nella sua dettagliata ricostruzione, I. Worthington non dimentica di tenere in considerazione sia le strategie militari messe in campo dal re macedone nel corso del suo regno contando sull'appoggio di uno straordinario strumento di guerra come la falange, sia quelle di tipo diplomatico adottate in numerose circostanze. Furono proprio le doti di abile comunicatore, abbinata ad una straordinaria capacità di stratega, a facilitare a Filippo l'ingresso nel mondo greco e a permettergli di diventarne parte integrante. Se, come evidenzia a più riprese l'A., attraverso un'accorta politica di alleanze matrimoniali concretizzatasi in ben sette matrimoni (Satiro, *Vita di Filippo in Ateneo* XIII 557 b-e), Filippo si legò a regioni confinanti come, ad esempio, l'Illiria e l'Epiro contribuendo così a rendere sicuro il suo regno, il sovrano non mancò di ricorrere diffusamente alla diplomazia e ad impiegare nelle diverse occasioni i temi che meglio avrebbero potuto giustificare le sue azioni e conquistargli il consenso. Così, ad esempio, nel 353, all'indomani delle due sconfitte patite ad opera dei Focesi di Onomarco, ordinò ai soldati di cingersi il capo di corone di alloro simbolo di Apollo presentandosi così come vendicatore del dio contro i sacrileghi (Giustino, VIII, 2, 1-4); nel 346, dopo una lunghissima serie di trattative (dettagliatamente ricordate da I. Worthington, p. 90-104), riuscì a stipulare con Atene la pace di Filocrate. In tal modo, portando la città dalla propria parte, ebbe modo di chiudere vittoriosamente il conflitto contro i Focesi e di ottenere il controllo su tutta la Grecia centrale. Capacità strategiche abbinata a doti diplomatiche nella figura di Filippo, che seppe fronteggiare e rispondere alle invettive di Demostene, rendere suo sostenitore l'oratore Eschine inizialmente suo avversario, sfruttare le abilità dialettiche del retore Pitone di Bisanzio, allievo di Isocrate, nelle trattative con Atene del 343 (p. 112-114), mantenere con la città atica buoni rapporti anche dopo averla sconfitta a Cheronea nel 338 consapevole del ruolo politico ma soprattutto ideologico che la πόλις ancora rivestiva nel mondo greco. — Nelle sei appendici I. Worthington richiama l'attenzione in forma più specifica e dettagliata su problemi inerenti al regno di Filippo. L'A. evidenzia innanzitutto il problema delle fonti costituite o da storici contemporanei al sovrano (come Eforo e Teopompo) le cui opere sono giunte in frammenti, o da oratori, retori e filosofi (come Demostene, Eschine, Isocrate, Speusippo) capaci però di fornire solo un personale punto di vista, o da fonti tarde (come Diodoro, Polibio, Polieno, Plutarco, Giustino); si sofferma su questioni ancora recentemente dibattute come l'etnicità dei Macedoni (App. 2), la Macedonia prima di Filippo (App. 3, cfr., a proposito, M. ZÄHRNT, *The Macedonian Background*, in W. HECKEL, L. A. TRITLE [ed.], *Alexander the Great. A New History*, Oxford, 2009, p. 7-25), Pella (App. 4), la «divinizzazione» di Filippo (App. 5), le tombe reali di Vergina (App. 6). — A fronte di numerosissimi studi su Alessandro (il più recente è quello di W. HECKEL, L. A. TRITLE [ed.], *Alexander the Great. A New History*, cit.), I. Worthington, dunque, ha il merito di ridare luce a Filippo con ciò assolvendo pienamente l'obiettivo di partenza. L'A. evidenzia grandezza e meriti del personaggio soprattutto nell'ultimo capitolo (significativamente intitolato: «Philip and Alexander: like father like son?», p. 204-208) nel quale si interroga sul peso avuto dal sovrano non solo nella realizzazione dell'impresa asiatica ma anche nell'intera esistenza del figlio. Acutamente individua in alcune azioni di Alessandro il desiderio del giovane sovrano di superare

un modello paterno certamente ingombrante. Attraverso il responso di Siwah del 332 egli si liberava di ogni responsabilità nell'assassinio del padre e, dichiarato dal sacerdote «figlio di Zeus», cancellava ogni discendenza macedone; portando la conquista fino all'India, superava il progetto iniziale di Filippo che, tenendo fede alle esortazioni di Isocrate (*Discorso a Filippo*, 122-123), intendeva forse fermarsi alla sola Asia Minore. Il desiderio di Alessandro di liberarsi dell'ombra del genitore rimase comunque vano dal momento che, nel corso dell'impresa, soldati, intellettuali e uomini di fiducia non esitarono a ricordare in Filippo il modello di re macedone. Anche se il suo nome fu reso eterno dalla tradizione attraverso l'epiteto «Magno», tuttavia, conclude I. Worthington (p. 208), *his greatness, if such it is, is surely proof of the success, sensibility and indeed greatness of Philip*. – G. SQUILLACE.

Marina CONGIU, Calogero MICCICHÈ, Simona MODEO, Luigi SANTAGATI (éd.), *Greci e Punici in Sicilia tra V e IV secolo a. C.*, Caltanissetta - Roma, Salvatore Sciascia editore, 2008, 239 p., EUR 22, ISBN 978-88-8241-286-9.

Treize contributions, encadrées par deux introductions et deux conclusions (historiques et archéologiques), composent ce volume très intéressant, dédié à la mémoire d'Antonella Spanò Giammellaro dont tous les spécialistes du monde phénicien et punique regrettent la présence intellectuelle et humaine rayonnante. Les V^e et IV^e s. constituent, en Sicile, une période d'*incontro-scontro* particulièrement féconde, dans un contexte international traversé par des dynamiques de « connectivité » et de rivalité accrue. Pour les Grecs comme pour les Phéniciens ou les Carthaginois, la Sicile est clairement une terre de « colonisation » au sens large du terme. Les rapports qui lient ces régions et ces peuples relèvent donc d'une logique territoriale, concrète et symbolique, complexe qui mêle les enjeux géopolitiques, économiques et identitaires. En faire le thème d'une rencontre scientifique, puis d'un volume est dès lors une initiative tout à fait bienvenue. Il ne sera pas possible, dans ce compte rendu, de faire état dans le détail du contenu de toutes les contributions, mais la lecture de l'ensemble retiendra assurément l'attention des historiens de l'Antiquité. — Je pointerai d'abord l'essai initial de Flavio Raviola qui s'interroge sur la perception par les Grecs de métropole du désastre qui vit les Grecs de Sicile progressivement acculés par l'avancée punique. Même en centrant l'enquête sur Athènes, l'A. souligne bien les limites documentaires objectives : aussi étonnant que cela puisse paraître, le traumatisme des vicissitudes helléniques en terre sicilienne n'a suscité que peu d'émoi et d'écho chez les auteurs grecs. Ainsi, les écrits platoniciens sont-ils pratiquement le seul témoignage quelque peu nourri sur la tragédie de 409-405, témoignage sur lequel plane l'ombre menaçante de l'ἔκβαρβάρωσις. Sans doute la fréquence et la productivité des échanges entre le monde grec et le monde phénicien et punique, dans le même laps de temps, ont-elles eut pour effet de dédramatiser les événements siciliens ou de « narcotiser » les consciences grecques, distraites par d'autres soucis contemporains et plus proches (l'issue de la Guerre du Péloponnèse en particulier). Pour approfondir la dynamique des événements de 405/404 av. J.-C., on se reportera à l'étude approfondie que propose Pietrina Anello dans le même volume : la *balance of power* entre Grecs et Puniques en Sicile y fait l'objet d'une analyse fine et précise qui prépare le terrain à l'éclosion de l'ἐπικράτεια punique que P. Anello connaît mieux que personne. La contribution de Calogero Miccichè, centrée sur les relations entre Syracuse et Carthage, entre 405 et 392 av. J.-C., prend utilement le relais. Regrouper ces articles dans le volume eût sans doute favorisé l'identification de ce fil conducteur pour les lecteurs. — Mozia et Sélinonte sont au cœur des deux contributions suivantes. Rossana De Simone étudie les traditions figuratives grecques illustrées par les crétules du temple C de Sélinonte, durant la période punique, en tant que témoignage d'une κοινή figurative également illustrée par la culture matérielle de Carthage. On aurait donc tort d'imaginer deux mondes opposés et séparés par une frontière culturelle nette. Maria Luisa Famà fait le point sur ce qu'était Mozia aux V^e et IV^e siècles av. J.-C. à

la lumière des structures archéologiques et des traces de la vie matérielle. Elle y défend notamment l'idée que le *Giovane di Mozia* ait été un butin de guerre. — Le centre et le nord de la Sicile retiennent l'attention de Stefano Vassallo qui dresse un bilan des rapports entre Grecs et Puniques dans cette vaste portion de la Sicile. Le choix est judicieux puisque cette région est celle où les conflits ont été les plus intenses, du côté de Palerme, Solonte et Himère. L'A. décrit bien la manière dont, au-delà des accrochages, un modèle de cohabitation et de développement se met en place, qui ne néglige pas non plus les populations du substrat. — Un regard sur la Sicile orientale est porté par Giovanni Di Stefano qui présente le cas de Scornavacche, un habitat modeste de l'époque de Timoléon et de l'époque hellénistique, qui disparaît sans doute vers 280 av. J.-C. Il y signale l'existence de plusieurs figurations du signe de Tanit et d'une image d'Artémis sous le palmier (qui illustre d'ailleurs la couverture du volume), mais conclut à l'absence de traces de culture matérielle punique. — En centrant son analyse sur les biens de luxe d'origine orientale retrouvés à Géla et en Sicanie, dans des contextes funéraires ou culturels, Rosalba Panvini apporte un élément de réflexion intéressant, à savoir celui du goût que les populations locales et grecques affichaient pour les productions levantines. Elle montre bien qu'il serait naïf de considérer qu'elles furent véhiculées en Sicile par les seuls Phéniciens ; très tôt, en fait, une médiation grecque s'impose qui n'est nullement incompatible avec les rivalités territoriales évoquées ci-dessus. — Si les frontières culturelles apparaissent plus fluides qu'on ne le soupçonne souvent, il n'en reste pas moins vrai que l'identité culturelle des Phéniciens et des Puniques se construit souvent en dialogue avec une altérité proche ou lointaine, sur toutes les rives de la Méditerranée. C'est ce qu'étudie Paolo Xella. Le concept d'altérité incluse aurait sans doute pu être utilisé pour divers contextes étudiés, dans la mesure où la culture phénicienne a tendance à absorber aisément des traits culturels étrangers qu'elle « naturalise » rapidement. Quelques erreurs typographiques subsistent dans cet article qui semble en outre ignorer une étude portant sur un thème très proche (C. BONNET, « Carthage, l'autre nation, dans l'historiographie ancienne et moderne », dans *Anabases. Traditions et réception de l'Antiquité* 1 [2005], p. 139-160). — La contribution de Carmela Raccuia, sur les pirates et les barbares, touche également le domaine des représentations phéniciennes et puniques dans le contexte de la Sicile grecque. On y retrouve logiquement la question de l'identité et de l'altérité, ainsi que celle de l'ἐκβαρβάρωσις. Dans l'imaginaire collectif, que traduit la littérature, contrairement à ce que l'on observe sur le terrain où Phéniciens-Puniques et Grecs cohabitent et communiquent, une ligne de partage ferme est tracée et le visage que présentent les « autres » est celui d'un ennemi sanguinaire, d'un pirate sans foi ni loi, d'un barbare inassimilable. — La religion, dans ce contexte d'*incontro-scontro* représente à la fois un enjeu et un médium de première importance. Giulia Sfameni Gasparro prend en compte le sanctuaire « de frontière » de la Déméter Malophoros de Sélinonte. Elle analyse bien le contexte culturel (Zeus Meilichios, Hécate, Héraclès, Athéna, Apollon, etc.) et territorial, montrant comment l'occupation du sanctuaire et le déroulement de ses rites devient un enjeu de communication culturelle et de la configuration identitaire des deux communautés concernées. — Lavinia Sole présente un trésor monétaire punique provenant d'un habitat de Géla ; il permet d'entrevoir les dynamiques d'échange ou d'isolement par le biais de la circulation des types monétaires. La numismatique est aussi le terrain choisi par Giuseppe Guzzetta, qui s'intéresse aux prototypes monétaires sicéliotes et à leurs interprétations puniques. Sur Roshmelqart, il semble ignorer l'article de L.-I. Manfredi, tandis que les équivalences entre divinités me paraissent un peu hâtivement et approximativement traitées (Artémis serait Tanit et une Astarté-Thinith [*sic*] répondrait à Aphrodite d'Eryx). — Deux conclusions, faisant écho aux deux introductions, clôturent le volume. De belle facture et largement illustré (la qualité des photos pourrait cependant être améliorée), il apporte un éclairage très significatif sur une période stratégique pour les rapports entre Grecs et Puniques en Sicile. — Corinne BONNET.

Yves LIÉBART, *Regards sur la tryphè étrusque*, Limoges, Presses Universitaires, 2006, 354 p., br. EUR 25, ISBN 2-84287-411-0.

Le présent ouvrage reprend la thèse de Y. Liébart, *L'image de la tryphè étrusque dans les sources littéraires gréco-latines*, soutenue en 1996 à l'Université de Limoges. Le plan de l'ouvrage est assez simple et compréhensible : après une introduction très brève (p. 9-11), il y a un chapitre qui nous introduit à la problématique de la question de la τρυφή étrusque (p. 13-49). On y déploie toutes les qualités d'une thèse de doctorat à la française : historique de la recherche (la présentation est sélective, néanmoins) ; problèmes de traduction du terme : en langue latine, on a utilisé les mots *otium*, *luxus* et *luxuria*, tandis que les traducteurs de langue française ont utilisé tantôt les termes « luxe » ou « vie de luxe », tantôt le terme « mollesse » ; mais ces termes ne recouvrent que partiellement ce qu'est la τρυφή pour les Grecs, tout proche du concept de l'ἄβροσύνη, toutes deux inextricablement liées à l'image de l'Orient lydien et perse efféminé et raffiné ; évolution du concept au fil du temps, d'Hérodote à Athénée ; finalement, on présente les textes principaux pris en considération. On distingue les sources grecques des sources latines, et pour cause, puisque l'analyse habile de l'A. montre qu'il y a là deux traditions bien distinctes à isoler : une tradition sur la τρυφή étrusque ancrée sur l'image que se faisaient les Grecs (surtout d'Italie et de Sicile) du pirate étrusque, et une tradition italique et continentale, fondée sur l'expérience qu'avaient les Romains de leurs voisins redoutables. — Cela ressort clairement dans les deux chapitres qui viennent, où on analyse longuement, presque outre mesure, les deux textes principaux cités par Athénée, celui des *Philippiques* de Théopompe (p. 51-126), et celui des *Histoires* de Diodore, qui reprend Posidonius d'Apamée, tout en y ajoutant ses propres idées sur le peuple étrusque (p. 127-176). Avec beaucoup de talent, Y. Liébart réussit à montrer que l'image de la τρυφή étrusque faite par les Grecs est en réalité ancrée dans la réalité historique des banquets funèbres de l'époque archaïque célébrée par les aristocrates des cités étrusques méridionales. Théopompe est tributaire d'une vision des peuples barbares excessivement influencée et conditionnée par « l'ethnographie de l'autre » chez Hérodote. Débauches sexuelles, licence des mœurs, attitude libertine des femmes, extrême sensualité des esclaves, homosexualité, culture de la consommation du vin pur, sont des τῶποι littéraires qui, mêlés à la réalité des banquets archaïques, constituent les matières à façonner l'image de la τρυφή étrusque. Par contre, les notices issues des auteurs latins, de Plaute (III^e s. av. J.-C.) à Orose (V^e s. apr. J.-C.), analysées dans les chapitres IV (p. 177-216) et V (p. 217-231) reposent sur une vision romaine de l'histoire de ce peuple : l'adversaire redoutable des temps de la royauté est devenu un peuple mou, noué dans l'obésité, le luxe oriental et la débauche. Couplée à l'ethnographie aux colorations racistes des Grecs, la vision romaine des Étrusques a créé une image très négative de ce peuple, qui est encore observée dans certains milieux érudits des études classiques. — L'A. montre une habileté certaine dans l'analyse des documents iconographiques et archéologiques, mais n'est pas toujours capable d'en dégager le vrai sens. Ainsi, l'image d'Achéloos en attaque sur la tombe des Taureaux est considérée comme indépendante de la scène érotique à sa droite ; les images érotiques sur les monuments funéraires sont considérées comme des formules magiques destinées à survivre à la situation de deuil créée par la disparition du défunt (p. 89-90). Admettons (ce qui est loin d'être sûr), mais cela ne veut pas dire que chaque image ne suit pas un modèle iconographique différent qui mérite d'être analysé ; l'A. se montre très prudent, au point de passer sous silence le fait que la femme sur la *Tombe de la Fustigation* est pénétrée par les deux hommes qui la maltraitent (on parle longuement du caractère rituel de la flagellation, mais il y a aussi le motif de l'homme qui frappe la femme à main nue, qui n'est pas commenté par Y. Liébart) ; en réalité, la scène présente une orgie sexuelle à caractère sadique « doux » (pour des parallèles grecs, cf. notamment M. F. KILMER, *Greek Erotica*, Londres, 1993, p. 155-159 et 199-215) ; il y a une certaine confusion entre obscénité et scènes à caractère pornographique ; la vénération du phallus n'a certes rien à voir avec les images des tombes des Taureaux et de la Fustigation (sur le phallus, cf. mon « Dionysiac Imagery

in Archaic Etruria », *Etruscan Studies* 10 [2004-2007], p. 187-201 et F. C. WOUDHUIZEN, « Dionysos and his Cult in Etruscan Texts », *Talanta* 38-39 [2006-2007], dont l'analyse ne me convainc point). — On observe aussi une approche erratique de la nomenclature archéologique traditionnelle et quelques omissions significatives : p. 68, les hydries de Caere deviennent « les hydries de Cerveteri » ; p. 71, n. 149, la référence aux vases chalcidiens par rapport au mythe de Pélée et Atalante est confuse ; le mythe apparaît sur une série de vases chalcidiens et attiques du milieu du VI^e s. (cf. L. ROLLER, « Funeral Games in Greek Art », *American Journal of Archaeology* 85 [1981], p. 111), puis sur des vases attiques du V^e s. (cf. récemment E. REEDER [éd.], *Pandora*, Princeton, 1995, p. 365-371) ; à la p. 79, on devrait citer également la tombe d'Isis à Vulci, comme exemple de riches sépultures féminines de la période orientalisanse ; p. 88, n. 210 : lire groupe de Northampton au lieu de Peintre de Southampton ; le vase du Peintre de Munich 833 à sujets érotiques cité dans la même note se trouve à New York (cf. M. MARTELLI [éd.], *La ceramica degli Etrusci. La pittura vascolare*, Novara, 1987, p. 166, n° 120) ; à la p. 89, on se réfère au Peintre de Triton, peintre distingué par Tobias Dohrn (*Die schwarzfigurigen etruskischen Vasen aus der zweiten Hälfte des sechsten Jahrhunderts*, Berlin, 1937, pl. 4 et p. 150) au sein du Groupe Pontique, mais qui n'est plus reconnu comme personnalité artistique distincte ; p. 108, n. 285, bas de page : le titre de l'article de M. Torelli cité est « Les Adonies de Gravisca. Archéologie d'une fête », dans F. GAUTHIER, D. BRIQUEL (éd.), *Les Étrusques, les plus religieux des hommes*, Paris, 1997, p. 233-291 ; p. 115, pour l'imagerie de l'homosexualité, outre l'amphore campanienne de Naples (L. FALCONE, V. IBELLI, *La ceramica campana a figure nere. Tipologia, sistema decorativo, organizzazione delle botteghe*, Pise - Rome, 2007, pl. XIV, n° 210), cf. aussi l'image sur l'épaule de la célèbre amphore de Tarquinia RC 1042 (à son propos, cf. récemment A. PALMIERI, « L'anfora del Pittore di Micali RC 1042 del Museo di Tarquinia: un caso di 'special commission' ? », *Mediterranea* II [2006], p. 107-132, où l'interprétation de la scène comme référence à une initiation éphébique est risquée, puisque dépendante d'une image très « dorienne » de l'homosexualité ; j'y reconnaitrais plutôt une allusion à la victoire militaire, présentée comme viol de l'ennemi, qui présente un parallèle très proche avec l'oenochœ athénienne d'Eurymédon ; cf. K. SCHAUENBURG, « ΕΥΡΥΜΕΔΩΝ ΕΙΜΙ », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung* 90 [1975], p. 118 et s.) ; la référence à « Milet et sa colonie » à la p. 118 est apparemment un lapsus ; le nom du philosophe Panétios est tantôt écrit ainsi (p. 127, n. 349), tantôt Panaetius (p. 29 et 134), forme certainement plus proche des graphies anglo-saxonnes du grec ; p. 187, n. 537 : la coupe d'Aulus Vibenna est désormais datée aux environs de 380 av. J.-C. et non pas du milieu du V^e (cf. M. MARTELLI, *op. cit.*, p. 210, n° 160) ; à la p. 252, le lien supposé entre la légende d'Héraclès et d'Omphalé et les tyrannies étrusques n'est guère convaincant ; la discussion sur la place de la musique de l'aulos dans la pensée des auteurs grecs appartenant à l'élite sociale (p. 220-221) n'est pas très réussie : ce n'est pas la mauvaise réputation des aulétrides qui fait de l'aulos un instrument peu apprécié ; c'est plutôt le style de la musique et la spécialisation des professionnels qui en ont fait un objet des masses populaires. Cf. en revanche l'article très dense de P. WILSON, « The Aulos in Athens », dans S. GOLDHIL, R. OSBORNE (éd.), *Performance Culture and Athenian Democracy*, Cambridge, 1999, p. 58-95 ; de même, la discussion (p. 222-223) sur la boxe étrusque et le rôle de l'aulos (qu'Aristote considère comme spécificité étrusque) est clairement tributaire du travail de J.-P. THULLIER, *Les jeux athlétiques dans la civilisation étrusque*, Rome, 1985. Pourtant, cet auteur (et Y. Liébart à sa suite) omet de noter la description que donne Pausanias d'une portion de la décoration du coffret de Cypsélos à Olympie (début du VI^e s.), où la rencontre de pugilat se déroule aux sons de l'aulos : « Ceux qui osèrent livrer le combat de boxe ce sont Admète et Mopsos, fils d'Ampykos. Au milieu d'eux un homme, debout, joue de l'aulos, ainsi que de notre temps on a coutume de jouer de l'aulos lors du saut dans les épreuves du pentathlon » (Pausanias, 7, 10) ; ce passage prouve, tout simplement, que la « spécificité » étrusque n'est qu'un vestige de l'archaïsme grec, dont Aristote n'a pas eu connaissance. — On aimerait voir citées

certaines études récentes sur les tombes peintes étrusques (p. ex., celles regroupées par M. MINETTI, *Problemi di pittura Etrusca*, Sarteano, 2003 ; les études de L. CERCHIAI et B. D'AGOSTINO dans leur *La Mare, l'Amore, la Morte*, Naples, 2000 ; ou, entre autres, l'étude de G. WALBERG, « The Tomb of the Baron Reconsidered », *SE* 54 [1986], p. 51-59, pl. XX-XXI) ; sur la céramique peinte (en particulier sur les vases pontiques, les deux livres de L. HANNESTAD, *The Paris Painter et The Followers of the Paris Painter*, Copenhague, 1974 et 1976, ou les analyses de M. A. RIZZO, publiées dans *Xenia* 1981 et 1986 ; par contre, on suit A. Giuliano sur le lien entre les peintres de ce groupe et les artisans ayant exécuté les peintures qui ornent la tombe des Taureaux, idée qui n'a pas trouvé d'adhésion) ; sur la Dodécapole étrusque, le recueil d'études publié par M. IOZZO (*La dodecapoli etrusca*, Florence, 1999) ; sur les frères Vibenna, le beau livre de J. P. SMALL, *Cacus and Marsyas in Etrusco-Roman Legend*, Princeton, 1984 ; etc. La recherche bibliographique semble avoir été arrêtée vers la fin des années 1990, à quelques exceptions près. On omet aussi, de manière systématique, de citer des études en langue anglaise. — Ces menus détails ne suffisent pas à ternir l'image de cet ouvrage important, d'autant plus que l'A. s'est senti obligé de couvrir une multitude de sujets ; son mérite réside dans le fait qu'il n'a négligé aucune partie de la discussion, même celles dont le caractère anecdotique est évident (p. ex., l'épilation des Étrusques). La thèse de l'A. sur la bipolarité des traditions concernant la τρυφή étrusque est convaincante ; l'analyse minutieuse de chaque passage, tant grec que latin, la « contextualisation » des textes fameux de Théopompe et de Posidonius contribuent à une meilleure compréhension de la recherche historique de la période classique tardive et hellénistique, dont l'empreinte sur les auteurs romains était sans doute considérable. Malgré son orientation philologique et subsidiairement archéologique, l'ouvrage de Y. Liébert est surtout un outil précis pour ceux qui s'intéressent à l'historiographie du monde classique. Inévitablement, le livre est destiné aux spécialistes. Il y a une série d'illustrations de taille réduite et de qualité assez médiocre. À la fin de l'ouvrage, on trouve regroupés des passages littéraires qui parlent d'autres peuples, mais ont recours aux mêmes motifs ethnographiques que ceux utilisés pour dépeindre la τρυφή étrusque. — D. PALEOTHODOROS.

Yann LE BOHEC, *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*, [Paris], Éditions du Rocher, 2009, 15 x 24, 320, br. EUR 21, ISBN 978-2-268-06785-8.

À côté des très nombreux noms des mondes anglo-saxon et germanique, les spécialistes francophones de l'armée romaine sont relativement peu abondants. Parmi ceux-ci, il en est toutefois un qui compte à son actif un grand nombre d'ouvrages et d'articles sur le sujet. Depuis plus de trente ans, sa large bibliographie porte essentiellement sur l'histoire de l'institution militaire et de ses acteurs. Ainsi donc, après avoir déjà publié deux synthèses présentant l'ensemble de l'évolution de l'armée romaine impériale, d'abord sous le Haut-Empire, ensuite sous le Bas-Empire, Y. Le Bohec choisit, dans l'ouvrage recensé, de s'attarder davantage sur la « crise du III^e siècle ». Car ce n'est pas la première fois que l'A. étudie cette période, à laquelle il avait consacré un chapitre entier intitulé *Le III^e siècle : les Sévères et la crise militaire*, dans sa synthèse sur *L'armée romaine sous le Haut-Empire*. En préambule du présent ouvrage, il repart d'ailleurs de la présentation des causes de la crise du III^e siècle, qu'il avait présentées schématiquement dans *L'armée romaine sous le Haut-Empire*. Son but est clairement de faire passer le message que les crises du III^e siècle (politique, économique, sociale et morale), sans nier leur existence ni leur importance, découlent toutes d'une crise militaire profonde. Ce présupposé de départ n'est, à son sens, pas encore assez accepté, essentiellement dans le monde francophone tributaire de l'héritage de l'École des Annales qui, « en France, a privilégié le facteur économique et [...] a amené bien des historiens à négliger complètement le fait militaire » (p. 20). En outre, Y. Le Bohec estime que la plupart des spécialistes qui se sont penchés sur l'histoire romaine en général, et militaire en particulier, ont fait preuve d'un

romanocentrisme certain, au point d'écarter, ou de reléguer au second plan, toute cause externe aux troubles internes de l'Empire. Cet état de fait dans l'historiographie est d'autant plus regrettable, pour le professeur de la Sorbonne, que les connaissances sur les flux migratoires et les populations des frontières sont abondantes ; le problème vient généralement du fait que les sphères de compétences des orientalistes et des historiens de Rome ne se rencontrent pas suffisamment et que les connaissances ne sont pas assez partagées et exploitées dans les travaux. Cette constatation explique l'importante partie de l'ouvrage consacrée aux ennemis extérieurs de l'Empire. — Le plan général est subdivisé en dix chapitres de taille relativement semblable. Après un avant-propos présentant les principales lignes de l'étude, les deux premiers chapitres sont consacrés à la situation de l'armée à la fin du II^e siècle apr. J.-C., tant du point de vue institutionnel que du point de vue stratégique et tactique. Le troisième chapitre s'arrête sur la situation militaire du temps de la dynastie des Sévères, avec une attention particulière portée sur Septime Sévère. Ensuite, les chapitres quatre à six présentent les ennemis extérieurs à l'Empire, essentiellement les Germains et les Iraniens. Y. Le Bohec y indique les principaux traits de caractère de ces populations, transmis par les rares auteurs antiques qui s'y sont penchés, comme Tacite pour les Germains ; l'armée, la stratégie, la tactique, le contexte sociopolitique et la culture des peuples présentés constituent autant d'angles d'approche pour expliquer les difficultés qu'ils ont causées à Rome, dans le cadre de leur politique militaire. Le chapitre sixième présente plus particulièrement l'action des peuples qui, profitant des troubles occasionnés par les Germains et les Iraniens, menèrent épisodiquement, plus ou moins régulièrement, des opérations de razzias de tous les côtés de l'Empire. L'A. recense les populations suivantes : les Bretons septentrionaux, les Germains autres que ceux des trois grandes confédérations (Francs, Alamans, Goths), les ennemis non germains sur le Danube et des ennemis dits mineurs, tels les peuples nomades du Maghreb, d'Égypte et du reste de l'Afrique du Nord. Le chapitre sept est intitulé « l'ennemi invisible ». Il se penche plus particulièrement sur la crise financière de l'Empire. Le huitième chapitre étudie le cas de deux séparatismes qui ont germé au III^e siècle : la Gaule et Palmyre. L'A. démontre que ce sont les défaites militaires qui contraignent les provinciaux à se prendre eux-mêmes en mains, avec ensuite parfois l'émergence de meilleurs résultats en la matière. Le chapitre neuf, intitulé « la crise de l'armée romaine (235-284) », propose une nouvelle chronologie des événements par rapport à celle qui est généralement admise. L'A. précise qu'il est conscient que ses arguments provoqueront une polémique. Enfin, le dixième et dernier chapitre intitulé « L'armée romaine au cours du III^e siècle. Structures et fonctions » conclut sur le fait que l'armée réformée suite aux troubles du III^e siècle s'avéra probablement moins efficace et plus onéreuse que celle du Principat. Une des explications avancées pour cette transformation ratée est que les adaptations opérées face aux progrès tactiques et stratégiques des Germains et des Iraniens furent lentes et mal adaptées. — Notons également la présence à la fin de l'ouvrage d'une bibliographie d'une vingtaine de pages, ainsi qu'une table des figures. Ces dernières sont particulièrement intéressantes dans la mesure où elles dépeignent des armures, plans tactiques et représentations militaires aussi bien romains que barbares, germaniques et iraniens. Mais à côté de ces dessins, il est également des photos et des numérisations d'images qui sont probablement superflues. Ainsi, les photos des bustes d'empereurs du chapitre trois, sur fond noir et de qualité moyenne, n'apportent pas grand-chose au discours ; de même, la reproduction numérique de la carte des peuples germains (fig. 22), issue de l'édition des Belles Lettres, est peu lisible. Le lecteur ne s'attardera toutefois pas sur ces quelques points de détail et accueillera sans doute favorablement cette synthèse en français même si, comme le reconnaît l'A., elle ne sera pas reçue sans polémique sur l'un ou l'autre point. — D. COLLING.

Libri Coloniarum (Livres des colonies). Corpus Agrimensorum Romanorum VII. Texte traduit et annoté par Jean-Yves GUILLAUMIN,

Danièle CONSO, Claude BRUNET, Antonio GONZALES, Thomas GUARD et Catherine SENSAL (Institut des sciences et techniques de l'Antiquité), [Besançon], Presses universitaires de Franche-Comté, 2008, 16 x 22, XIV + 111 p., br. EUR 23, ISBN 2-84867-229-3.

Questa edizione, curata da un'*équipe* di sei studiosi con competenze diverse, dei due *Libri Coloniarum* che, redatti nel corso del IV secolo d.C., raccolgono le notizie di natura amministrativa riguardanti le città delle regioni dell'Italia, merita di essere apprezzata per diversi motivi. Al testo latino di Lachmann, migliorato in diversi luoghi e chiarito con note, è giustapposta una traduzione francese. Una documentata e nitida introduzione chiarisce le questioni principali poste dai *libri*. Particolarmente utili sono i cinque «Annexes» sulle menzioni degli imperatori, sull'elenco delle leggi agrarie, sulle due menzioni, di carattere formulare, *iter populo debetur ped(um) (tot) e iter populo non debetur*, sullo statuto delle città, sulle questioni linguistiche. Quest'ultime sono di particolare rilevanza dal momento che la lingua non è omogenea: alcuni luoghi sono più antichi come le legge triumvirale con la quale si apre l'elenco della *provincia Tuscia* (I, 6). Ad ogni modo la maggior parte del testo risale alla fine del IV secolo mentre delle glosse sono state inserite in un'epoca più tarda. E' certo facilmente comprensibile che le notizie dei *libri* possano essere state soggetto a corruzioni del testo di vario tipo come è frequente, peraltro, nelle operette di carattere tecnico. Come si può ben capire si tratta di un'opera destinata a essere utilizzata soprattutto come strumento di consultazione: a tal fine l'indice, molto articolato, risulta particolarmente prezioso. Apprezzabile è anche l'ampia ed esaustiva discussione della bibliografia moderna che si ritrova nelle note. Per le questioni aperte di maggior rilievo le varie opinioni sono analiticamente presentate e discusse (esemplare è la sintesi delle varie prese di posizione a proposito della definizione di *praefectura*: nota 3). L'attenzione per il dato topografico e geografico è pure meritevole di essere sottolineata così come il rigore con cui si procede nel libro nella valutazione dei dati disponibili. Basterà, a titolo di esempio, la discussione sul nome *Aesetium* (nota 158). Si tratta di un nome di una località della Campania che già il Lachmann diceva di non saper identificare. Si è ipotizzato un accostamento con la città degli *Aezetini* menzionata da Plinio (*NH* III, 105). Ma come giustamente si fa notare nel commento *Aezetini* è in realtà una congettura moderna per l'*Aegetini* tramandato dai manoscritti. E in ogni caso gli *Aezetini* sono menzionati tra i popoli della Calabria interna e dunque l'ipotesi di identificare l'*Aesetium* campana con la città di *Aezetium*, da collocarsi comunque in Puglia, appare quanto meno problematica. - A. MARCONE.

A. D. LEE, *War in Late Antiquity. A Social History* (Ancient World at War), Malden - Oxford, Blackwell, 2007, 15 x 23, XXV + 282 p., br. £ 19.99, rel £ 55, br. ISBN 978-0631-22926-1, rel. ISBN 978-0631-22925-4.

La collection *Ancient World at War*, de l'éditeur Blackwell, est connue pour avoir déjà présenté quelques titres relatifs à l'étude de la guerre dans telle ou telle civilisation ou à telle ou telle époque, par ex. dans le monde hellénistique ou dans l'ancienne Égypte. Le dénominateur commun de toutes ces monographies réside essentiellement dans la volonté de proposer une histoire de la guerre et de l'armée, en relation avec les aspects sociaux, économiques, politiques, religieux et culturels des civilisations concernées; l'angle d'approche n'est donc pas strictement militaire, tactique ou stratégique, même si cet aspect est également présent au fil de la synthèse. — Conscient de l'étendue des relations qu'il souhaite aborder entre la guerre et tous les autres aspects de la vie socio-économique et politico-religieuse, l'A. ne prétend aucunement à l'exhaustivité dans les domaines étudiés. En préface de l'ouvrage, il reconnaît avoir effectué des choix et n'avoir retenu que ce qu'il jugeait important pour expliquer l'impact de la guerre et de l'armée sur l'ensemble de l'Antiquité tardive.

Cette période est entendue dans son acception la plus large, à savoir du milieu du III^e siècle jusqu'au début du VII^e siècle, ce qui constitue un cadre chronologique nettement plus étendu que dans la plupart des ouvrages récents sur l'armée du Bas-Empire. À ce propos, la bibliographie générale à laquelle renvoie l'A. nous laisse un sentiment assez partagé. En effet, les vingt-deux pages de bibliographie renseignent des ouvrages, certes de qualité, mais essentiellement issus du monde anglo-saxon. C'est un fait que la grande majorité des ouvrages sur l'armée romaine ont été rédigés par des savants d'Amérique du Nord ou d'Europe du Nord, mais le monde méditerranéen n'est pas en reste et nous nous étonnons, pour ne prendre que des exemples francophones, de ne trouver aucune mention des ouvrages de Philippe Richardot comme *La fin de l'armée romaine 284-476* (troisième édition revue et augmentée parue en 2005) ou *Végèce et la culture militaire au Moyen Âge (V^e-XV^e siècles)*, paru en 1998. De même, presque aucune référence à Yann Le Bohec dont l'ouvrage *L'armée romaine sous le Bas-Empire* fut certes publié en 2006, soit peut-être trop tard pour pouvoir être pris en considération par l'A. ; mais cette synthèse fut néanmoins précédée d'une série d'articles intéressants sur le sujet. Du même auteur, il faudrait encore citer l'ouvrage paru en 2009 : *L'armée romaine dans la tourmente : une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*. — L'introduction comporte quelques balises pour l'étude : une définition de la guerre et de ses causes durant l'Antiquité tardive, un aperçu de l'évolution de l'armée romaine durant cette même période et un guide des sources disponibles pour l'histoire de la guerre et de l'armée ; sur ce dernier aspect, une attention particulière est portée à l'œuvre d'Ammien Marcellin et de Procope, mais il est bien évidemment également question des traités militaires, comme celui de Végèce, des lois impériales, de la *Notitia Dignitatum*, de la documentation papyrologique, numismatique et épigraphique (même si rapidement, les sources épigraphiques vont fortement se raréfier et changer de nature par rapport à ce qu'elles étaient durant le Haut-Empire). — Le premier chapitre est consacré à l'étude de l'évolution du rapport entre l'empereur, l'armée et la guerre. Notons que ce chapitre segmente peut-être un peu facilement les attitudes militaires impériales en quelques grands ensembles chronologiques (d'abord les empereurs-soldats, puis le siècle où l'expérience militaire concurrence l'hérédité pour l'accès au trône, et enfin les V^e et VI^e siècles durant lesquels les empereurs ne mènent pas de campagnes militaires). Mais malgré ces changements et évolutions, l'A. perçoit une constante depuis le début de l'époque impériale jusqu'à la fin de la période envisagée : l'inébranlabilité de l'idéologie de la Victoire, largement diffusée par tous les moyens verbaux et visuels possibles. Dans le deuxième chapitre, l'A. s'intéresse aux stratégies mises en œuvre par les empereurs pour s'assurer la fidélité des troupes, surtout à partir du milieu du III^e siècle, période où les guerres civiles reprennent une importance qu'elles n'avaient plus revêtu depuis la fin de l'époque républicaine. Le troisième chapitre porte sur les infrastructures et la logistique de la guerre. Ces considérations sur le recrutement, les fortifications, les fournitures en nourriture et matériel amènent logiquement à l'objet du quatrième chapitre : l'impact économique, où sont simplement énumérés et analysés les différents bénéfices et coûts de la guerre, mais également de la paix. Le cinquième chapitre aborde quant à lui un aspect peu commun de l'histoire militaire romaine : l'expérience de la guerre, c'est-à-dire l'impact de la guerre au niveau humain et de l'expérience individuelle. Cette thématique est généralement peu étudiée dans les périodes les plus reculées, et pour cause ... Si nous avons conservé un nombre incroyablement élevé de journaux intimes et de lettres de soldats des guerres contemporaines, ce type de documentation n'existe presque pas pour l'Antiquité. Toutefois, par le biais de papyri ou de graffiti, par exemple, l'A. tente ici une véritable approche sociale de l'armée, jusque dans le rôle joué par les femmes. Le sixième chapitre présente les liens qui existaient entre les soldats et la société civile, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix. Les relations envisagées sont celle entre les soldats et leurs familles, entre les élites militaires et les élites civiles, et enfin entre les militaires de basse extraction et les civils de basse extraction. Le septième et dernier chapitre envisage enfin la religion dans ses rapports avec l'institution militaire et la guerre. Cette approche est divisée en deux points : la période pré-constantinienne et la

période post-constantinienne, avec l'émergence et la généralisation du christianisme dans toutes les couches de la société, dont l'armée. Il n'est pas étonnant de voir un point d'orgue accordé à ce sujet, lorsque l'on connaît la bibliographie de l'A., à qui l'on doit déjà plusieurs publications sur l'émergence du christianisme durant la fin de l'Antiquité. Ce long chapitre présente également l'armée en tant qu'institution devant suivre, appliquer et faire appliquer la politique religieuse impériale, encore fort changeante au IV^e siècle. L'analyse s'achève enfin par une réflexion sur le rôle de l'armée dans un empire devenu chrétien. — Sans aucun doute, les principales forces de l'ouvrage résident dans un plan clair, pertinent, original et dans un texte fluide et érudit, tout en restant accessible aux personnes moins au fait de l'histoire militaire de l'Antiquité tardive. Les nombreuses retranscriptions de traductions de sources, dans chaque chapitre, illustrent et explicitent à merveille le propos de l'A. Les tableaux, cartes et illustrations arrivent également toujours bien à propos même s'il nous semble qu'il aurait été possible d'en ajouter encore davantage, afin d'accentuer encore les visées didactiques de l'ouvrage. Deux aspects peu pratiques du livre, à mettre sur le compte de l'éditeur : le système des notes renvoyées systématiquement à la fin de l'ouvrage, ainsi que la manière fort peu commode de citer les sources secondaires, entre parenthèses. Sans ces aspects d'ordre technique, la lecture de ce livre, important pour l'approche de l'armée de la fin de l'Antiquité romaine, aurait été encore plus plaisante. — D. COLLING.

L. DI PAOLA, *Per la storia degli "occhi del re". I servizi ispettivi nella Tarda Antichità* (Pelorias. Collana del Dipartimento di Scienze dell'Antichità dell'Università di Messina, 12), Messina, Di.Sc.A.M., 2005, 17 x 24, 159 p., br., ISBN 888268-016-9.

Le chap. 1 présente la *schola notariorum* et la *schola agentum in rebus*, chargées de la surveillance et de l'ordre ; la dernière remonterait à Dioclétien et compte les *curiosi*, catégorie d'*agentes* spécialisée dans le contrôle du *cursus publicus* et des ports, mais aussi, semble-t-il (le secret autour d'espions ?) dans le renseignement, l'inspection fiscale, judiciaire et des bâtiments, avec pouvoir de coercition ; en relation avec les autorités de l'État, les *curiosi* se déplacent. Ils dépendent du *magister officiorum*, rival (heureux dès 365 plutôt que 395, p.18) du préfet du prétoire dans la responsabilité du *cursus publicus*. L'A. fait le tour des questions, en se référant aux travaux modernes, même très généraux. Chap. 2 : texte (quelles éditions suivies ?), traduction et commentaire historique de *C Th VI 29* et, en parallèle, *Cod Just XII 22 ; 61, 4* (où 4 des constitutions théodosiennes sont reprises). Chap. 3 : même chose pour *C Th VII 16* et *Cod Just XII 44*, sur la surveillance des ports et des routes. Chap. 4 : la réalité des devoirs (*curae*) des *curiosi*, dans des textes autres que juridiques ; par exemple, un des exils d'Athanase, le remuant évêque d'Alexandrie, que Palladius tient à l'œil ; l'A. ne raconte pas toutes les affaires, mais développe des points particuliers, problématiques. Il en ressort un portrait peu flatteur des *curiosi*, injustes, cruels, intéressés. Chap. 5 : les *curiosi* dans la *Notitia dignitatum*. Chap. 6 : recrutement, carrière et statut social. Chap. 7 (recours à des papyrus) : absence de salaires, mais dédommagement en nature et en espèces ; les cadeaux sont interdits. Chap. 8 : l'A., qui exploite toutes les sources, présente quelques représentations de *curiosi*, à but de propagande, sur la mosaïque (scène de la grande chasse) de Piazza Armerina.

B. STENUIT.

Hagith SIVAN, *Palestine in Late Antiquity*, Oxford, University Press, 2008, 14.5 x 22.5, XV + 429 p. + 4 cartes, rel. £ 65, ISBN 0-19-928417-2.

Questo libro di Hagith Sivan merita di essere segnalato per varie ragioni. Si tratta di uno studio non convenzionale dedicato a una regione, la Palestina, al centro di

perduranti conflitti in un momento decisivo della sua storia, vale a dire quello della sua cristianizzazione. E' infatti fondamentalmente la prospettiva religiosa che dà senso alla periodizzazione scelta nel libro. Tarda Antichità è notoriamente oggi una nozione storiograficamente controversa che si presta non di rado ad essere utilizzata in modo vago se non contraddittorio. La Sivan è convincente nel giustificare la propria scelta di avere in Costantino il proprio punto di partenza e in Abd al-Malik, il costruttore nel 692 della Cupola della Roccia, quello di arrivo (*Prologue : from Constantine to Abd al-Malik*). Si tratta, in fondo, di mettere a fuoco la dimensione di un conflitto religioso, ovvero di come religioni vittoriose siano entrate in relazione con i territori biblici. Donde scaturisce, di necessità, che l'introduzione al libro si apra con un capitoletto intitolato «Antropologia di una regione». Il dato geografico, che ovviamente è etnico e culturale a un tempo, è sempre presente nelle riflessioni della S. che in sede di conclusioni ricorda come, in riferimento alle note tesi di S. Huntington su *The Clash of Civilizations*, i più aspri conflitti religiosi siano radicalizzati non in un contesto globale ma nell'ambito di territori ben determinati. — Il libro è affascinante, oltre che originale, per la varietà di temi che sono toccati come risulta già dai titoli dei diversi capitoli: 2. «The Periphery of Dreams and Desert»; 3. «Recalcitrance, Riots and Rebellion: the Samaritans and the Emergence of Intolerance»; 4. «Contesting the Sacred: Forms of Ritualized Violence»; 6. «Contesting Scripture and Soil»; 7. «Flesh and Blood? Women in Palestinian Societies»; 8. «Urban Stories: Caesarea, Sepphoris and Gaza». — E' evidente che il lettore che vi cercasse anche qualcosa di lontanamente simile a una storia politica e amministrativa rimarrebbe deluso. In realtà questo studio merita di essere apprezzato in primo luogo per la capacità dell'Autrice di trarre profitto di una bibliografia in lingua ebraica di solito inaccessibile all'antichista. Ma soprattutto per una singolare capacità evocativa nel trattare scenari diversi e nell'utilizzare con sapienza la documentazione archeologica e storico-artistica insieme a quella letteraria ed epigrafica. I confini disciplinari vengono tacitamente e efficacemente superati. Uno degli argomenti forti del libro è quello dell'identità. Per fare un esempio specifico: a Zoar, un villaggio appena a Sud del mar Morto, sono state ritrovate circa 300 steli che vanno dal IV al VI sec. d.C. in maggioranza cristiane. La S. (p. 243-247) ha considerazioni penetranti a proposito dello spazio riservato nelle iscrizioni ebraiche a riferimenti cronologici, che superano per estensione quelli di identità e sulle circostanze di morte. Tale peculiarità sembra spiegabile come una sorta di sfida collettiva al sistema cristiano di datazione all'interno dello stesso cimitero: gli epitaffi del tipo di quelli qui conservati celebravano evidentemente una specifica identità locale in termini di cronologia e di formule tradizionali. — Un discorso simile si può fare in merito alle prescrizioni dietetiche e ai connessi ambiti geografici. Gli Ebrei osservanti, dal momento che vivevano in prevalenza in territori non ebraici, si trovavano nella necessità di conoscere quello che erano autorizzati a mangiare rispetto alle aree in cui si trovavano. Ai rabbini toccava, per fissare le zone dei comandamenti biblici e, quindi, la dieta dei loro contemporanei, di tracciare una pianta della «Terra di Israele» che consisteva in località e cibi individuati come «consentiti» o «proibiti». E' notevole come, in ragione della mutevolezza delle componenti agricole e dietetiche, la «Terra d'Israele» divenisse un concetto elastico i cui confini e i cui divieti fluttuavano sulla base di fattori diversi inclusi quello demografico, la pressione esterna (i vincoli dell'Impero romano a cominciare dalla tassazione) e le condizioni economiche generali. L'esito delle discussioni dei rabbini sui territori soggetti od esenti dalle regole bibliche fu quello di portare al delineamento di una pianta interna dell'Ebraismo che rinforzava le percezioni ebraiche della santità della «Terra di Israele» e delle pretese ebraiche su di essa. In buona sostanza, come osserva la S., ci troviamo di fronte a una geografia esegetica che santificava il paese attraverso l'osservanza di determinati comandamenti. I «confini della Terra d'Israele» integravano il passato biblico rispetto ai mutamenti del presente. — Una segnalazione merita infine la dedica : «To Lellia Cracco Ruggini. The Diva», un riconoscimento significativo al contributo dato allo sviluppo degli studi tardoantichi da parte di una insigne studiosa italiana. — A. MARCONE.

ARCHÉOLOGIE

Manuela FANO SANTI (éd.), *Studi di Archeologia in onore di Gustavo Traversari. Vol I. Vol II* (Archaeologica, 141), Roma, Giorgio Bretschneider, 2004, 21.5 x 30, XL + 996 p. + 20 fig. en 2 vol., br., ISBN 88-7689-200-1.

Le volume 141 de la collection *Archaeologica* est dédié à Guido Traversari, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'Université de Venise. On a présenté à l'illustre archéologue vénitien soixante-douze études couvrant des aspects divers de la recherche en archéologie et en histoire de l'art, et surtout d'un horizon chronologique très vaste, depuis le paléolithique du Pakistan (P. Biagi [p. 93-104]), le néolithique de Crète (F. Carinci et V. La Rosa [p. 187-197]), à l'histoire des collections d'antiquités (G. Bodon et I. Favaretto pour les collection vénitienes [p. 111-134 et 341-363], O. Neverov sur la galerie des portraits antiques de Catherine II [p. 667-674], B. Palma Venetucci sur des manuscrits concernant les antiquités de la Villa Pamphili [p. 717-735], V. Saladino sur une statuette d'Apollon à Florence [p. 741-749]), la question de l'appréciation de l'art antique à la Renaissance et aux temps modernes (D. Boschung sur Winckelmann [p. 141-148], K. Fittschen [p. 365-373], A. Ivernizzi sur Persépolis [p. 523-541]), en passant par l'art rupestre achéménide (G. Bejor [p. 63-80]) et la distribution des sites archéologiques dans la région de Murghab (S. Salvatori [p. 751-772]). En guise d'introduction, on trouve (avec une pagination en chiffres latins) trois récits sur l'activité scientifique et pédagogique de Guido Traversari, suivis d'une liste détaillée de ses écrits. — Il n'est pas question de suivre ici de près toutes les discussions de ce volume richissime. Une large part y est dédiée à l'étude de la sculpture hellénistique et surtout romaine impériale (articles de B. Andreae et G. Hafner sur Sperlonga [p. 1-10 et 495-509 respectivement], de Jean Balty sur la statuaire grecque en Syrie [p. 17-27], de J. Bouzek sur la sculpture de Hatra [p. 151-157], de F. Baratte et N. Quertani sur la sculpture de l'Afrique romaine [p. 47-62], de L. Beschi sur les statues acrolithes de Cyrène [p. 81-91], de J. M. Blázquez sur une statue d'Asclépios dans une collection privée [p. 105-110], de N. Cambi sur un portrait sculpté provenant de Salona [p. 179-185], de R. Chevalier sur l'arc de Constantin [p. 199-220], de F. Duthoy Frel sur les portraits de Commode [p. 301-310], d'E. E. Schneider sur un portrait de Faustina à Leptis Magna [p. 311-315], de L. Faedo sur un *Ἐκάτοιο* de Cortona [p. 327-340], de B. Freyer-Schauenburg sur un portrait de Démosthène dans une collection privée [p. 397-405], de C. Gasparri sur une frise sculptée de Caserta [p. 407-415], de K. Goethert sur une statue de Trèves [p. 443-454], de H. R. Goette sur une frise sculptée d'Athènes [p. 463-476], de H. Herdejürgen sur les copies archaïstiques [p. 509-522], de Z. Kiss sur les portraits d'Agrippine Maior [p. 543-547], d'E. Künzl sur des copies du groupe des pancratiastes de Rome [p. 549-561], de J. Ortalli sur une tête d'Héraclès en ivoire provenant de Bologne [p. 675-692], de M. Sediari sur un sarcophage de Venise [p. 783-789], de L. Sperti sur les ateliers néo-attiques de la période des Antonins [p. 803-820], de R. Thomas sur les statues divines et royales hellénistiques [p. 809-849], de M. Verzar-Bass sur le groupe statuaire du satyre et de l'hermaphrodite [p. 907-927], de D. Wielgosz sur les reliefs de Palmyre [p. 929-962]). Même la sculpture en pierre étrusque y trouve une place honorable, avec trois importantes contributions (de R. Fleischer sur le sarcophage du prêtre de Tarquinia [p. 375-382], d'A. Maggiani sur les sculptures en *nenfro* de Tarquinia [p. 605-621]) et de M. Martelli sur les sculptures sans contexte de l'atelier de Vulci [p. 623-629], faisant partie d'une série d'études de l'illustre savante italienne sur l'atelier le plus important de l'Étrurie méridionale) ; ajoutons aussi la présentation du progrès de la recherche du programme d'analyse informatique des urnes de Volterra par P. Moscati [p. 647-655]. — L'architecture (articles de S. De Maria sur la porte de Mettius Modestus de Patara en Lycie [p. 281-299], de K.-P. Goethert sur l'évolution de la forme du chapiteau

ionique et de ses volutes [p. 455-462], de M. Goretti sur les thermes d'Asie Mineure [p. 477-494] et de G. Tosi sur le complexe des thermes et du théâtre de Padoue [p. 871-894]), l'épigraphie latine (articles de P. Danner [p. 231-241]) et l'art des mosaïques (articles de synthèse de Janine Balty sur les mosaïques de Syrie [p. 12-15] et de A. Ovadiah sur celles d'Israël [p. 693-715], avec un très grand nombre de photos en noir et blanc) y trouvent une place nettement secondaire par rapport à la sculpture. On note aussi avec intérêt l'article de J. Bammer sur le temple *périptère* géométrique de l'Artémision d'Éphèse et ses prétendus antécédents mycéniens [p. 29-45], sorte de bilan des travaux récents de l'équipe autrichienne sur ce secteur de l'Artémision, une discussion importante de C. Franco sur Iasos de Carie hellénistique et le rôle des Iasiens dans l'armée d'Alexandre le Grand [p. 383-395], la brève note de A. Giuliano sur quelques sculptures originales grecques à Rome [p. 439-442], l'étude de B. Nardelli sur la collection de gemmes « magiques » de Venise [p. 657-666] et de G. Sena Chiesa sur les camées de Livie [p. 791-801]. À signaler aussi un certain nombre d'études qui dépassent le cadre d'un *Festschrift*, comme par exemple l'article très intéressant de F. Braemer sur les portraits romains en or (p. 159-172), la contribution de A. Corso, qui « découvre » un groupe statuaire des Tyrannicides par Praxitèle signalé dans les sources écrites (p. 221-229), attribution qui est le plus souvent condamnée comme fautive (l'idée de l'auteur est brillante, mais la possibilité que les sources écrites aient apporté une confusion entre les noms de Praxitèle et de Kritios et Nésiôtès reste la solution la plus probable du problème), la discussion « académique » de F. Ghedini sur les rapports entre les *Images* de Philostrate et les arts visuels des premiers siècles de notre ère [p. 417-437], la présentation des trouvailles du complexe monumental de la porte d'Altino par M. Tirelli, I. Fiore et A. Tagliacozzo [p. 849-863 et 865-870] et la présentation utile, mais formelle de l'iconographie du mythe de Ganymède (de Y. Turnheim [p. 895-905]). — L'étude de la peinture sur vases et de la céramique est nettement sous-représentée ; cette situation est le reflet des intérêts scientifiques de G. Traversari. Pourtant, on est récompensé par l'étude sérieuse et très détaillée des représentations des acrotères dans la céramique peinte ou en relief, qui se complète par une brève discussion des maquettes en terre cuite de temples et maisons (P. Danner [p. 243-280]) et l'intéressante contribution de M. G. Marzi sur une *pélîké* à figures noires publiée pour la première fois en 1707 (!) [p. 631-640]. Notons aussi l'article de K. Schauenburg, article sérieux et apportant une documentation nouvelle dans l'étude de la peinture apulienne ; suivant ses habitudes, le savant allemand, en partant de vases hors contexte, provenant du commerce des antiquités ou de collections privées, présente une mine d'information sur les rapports entre la céramique à figures rouges et le style de Gnathia [p. 773-781]. Le dernier article du second tome, celui d'A. Zaccaria Ruggio s'occupe d'une forme artistique liée au peuple des anciens Vénètes, les situles de bronze décorés en repoussé. Il ne s'agit pas d'une présentation d'idées nouvelles, mais d'une mise au point des idées de l'auteur présentées ailleurs. La comparaison entre les représentations du banquet sur les situles et les descriptions des festins dans les poèmes homériques révèle l'existence d'une idéologie aristocratique parallèle, où dominant la culture de la guerre, les chevaux, la consommation du vin, l'érotisme et le banquet assis, dit « homérique ». — Le lecteur qui cherche des approches novatrices sera déçu ; un ouvrage de ce type est destiné normalement à célébrer le personnage honoré, à présenter les travaux de ses élèves (surtout de ceux qui se trouvent dans la même ligne de pensée que le maître) et de ses amis et ses collègues (qui sont souvent de même âge). Mais cela ne diminue point la valeur de ce volume : la plupart des textes sont de haut niveau, et on a l'opportunité de prendre connaissance de matériel inédit ou fraîchement découvert. L'illustration abondante est de qualité. Il est difficile de s'y retrouver dans le sommaire, puisqu'il apparaît à l'identique dans les deux parties, en embrassant toutes les études de ce *Festschrift*, malgré le fait qu'elles se répartissent en deux volumes. — D. PALEOTHODOROS.

R. OSBORNE, B. CUNLIFFE (éd.), *Mediterranean Urbanization 800-600 BC* (Proceedings of the British Academy, 126), Oxford, University Press, 2005, 16.5 x 24, XIV + 279 p., rel. £ 40, ISBN 0-19-726325-9.

Ce volume publie les actes du colloque sur l'urbanisation méditerranéenne à la période archaïque, qui eut lieu en novembre 2001. Il y a douze articles de très haut niveau, écrits par des spécialistes reconnus dans leur domaine d'étude. On a essayé de couvrir le thème dans toute son étendue géographique, de Chypre à l'Espagne, en passant par la Grèce, l'Italie, la Sardaigne et le Midi de la France. L'approche est surtout archéologique : tous les articles, même ceux des historiens (Chr. Smith, R. Osborne, L. Foxhall et N. Purcell) sont fondés surtout sur l'étude des témoignages matériels. — L'article de R. Osborne (p. 1-16) sert d'introduction au volume. Le savant britannique s'interroge sur les causes de l'absence du concept d'urbanisation dans les discussions récentes en archéologie. La cause en est que les archéologues envisagent séparément le processus de l'urbanisation et le processus de la formation des États. Par contre, le débat persiste en archéologie méditerranéenne. Toutefois, R. Osborne montre, en partant de la situation en Grèce à la fin des Âges Obscurs, que l'urbanisation et la création de la *πόλις* étaient seulement une des options disponibles, et apparemment la seule qui avait le plus des chances de réussir. — M. Iakovou (p. 17-43) présente la situation à Chypre. L'A. prétend que, pour comprendre le processus d'urbanisation de l'Âge du Fer, il faut d'abord se pencher sur la situation du passage de l'Âge du Bronze moyen à l'Âge du Bronze récent. Dans le premier cas, le stimulus vient de l'extérieur, du désir des Chypriotes de participer au commerce international levantins de cette période, par l'exploitation des minéraux de leur île ; par analogie, les Chypriotes de l'aube de la période historique ont trouvé le stimulus pour inaugurer le processus de l'urbanisation dans l'expansion de l'empire assyrien jusqu'à la Méditerranée, qui a créé de nouvelles possibilités pour le commerce chypriote. — F. de Polignac (p. 45-69) arrive à la conclusion qu'il est impossible, et même absurde, de proposer une définition du processus de l'urbanisation en Grèce. Il y avait des stratégies différentes, un modèle comme celui de Sparte, où un nombre d'agglomérations s'unissent politiquement sans jamais constituer un noyau urbanistique central, et l'exemple d'Athènes et de Corinthe, où on opte pour la création d'un centre politique et urbanistique fort, qui absorbe les sites satellites. — L'article de T. Rasmussen (p. 71-90) sur la situation en Étrurie méridionale n'apporte pas de nouveaux éléments dans la discussion du processus de l'urbanisation dans la région, mais procure un résumé très dense et pointu du débat autour des concepts de « proto-urbanisation » et d'« urbanisation ». De même, Chr. Smith (p. 91-111) nous présente une mise au point du fameux débat sur la formation de la cité de Rome au VIII^e siècle. L'A. est très attentif à ne pas trancher entre les partisans de l'historicité de la fondation de Romulus et les sceptiques. — La contribution de P. Attema (p. 113-142) est la seule qui dépende de l'étude du matériel archéologique : il en découle que le processus d'urbanisation était fort contrasté dans des régions voisines, au Latium, en Apulie et en Sybaritide ; la présence d'une cité grecque comme Taras n'eut pas de répercussions sérieuses pour l'évolution des habitats des indigènes dans le deuxième cas, tandis que l'existence de Sybaris dans le troisième cas a déterminé de manière dramatique le paysage urbanistique de la région. P. van Dommelen (p. 143-167) examine le problème des installations coloniales phéniciennes (en Sardaigne) et grecques (en Italie du Sud et en Sicile), pour conclure que ces installations ne répondent pas aux exigences des urbanistes pour être appelées des cités, parce que le niveau de leur interférence avec leur *hinterland* était relativement bas ; pourtant, ces colonies font partie d'un système urbanistique et économique très particulier, celui des installations portuaires des Phéniciens. Dans ce sens, alors, on peut parler de cités qui, sans profiter directement des ressources économiques de la campagne, se développent en centres urbains d'une certaine monumentalité. En ce qui concerne la Sicile, on se demande si le cas choisi, Mégara Hyblaea, est le meilleur possible : la cité, bien connue à cause des fouilles françaises, n'a pas eu d'importance politique. Pourquoi ne pas examiner Syracuse, par exemple, qui, dès le milieu du VII^e s., intervient dans

l'organisation de son *hinterland*, pour créer des colonies secondaires et des installations à caractère défensif, voire militaire ? Ou bien Sybaris, qui, selon les conclusions de l'article de Peter Attema, avait un rôle tout autre que celui attribué aux colonies grecques par P. van Dommelen. — D. Garcia (p. 169-186) passe en revue la situation à la Méditerranée occidentale. On retient la position traditionnelle, à savoir que l'urbanisation commence dans ces régions à la suite de la présence des colonies grecques, et surtout de Marseille, qui crée aussi un système économique auquel les indigènes sont forcés de s'adapter. M. E. Aubet (p. 187-202) reprend le débat sur la localisation et le caractère de la ville de Mainake : on rejette la thèse orthodoxe, suivant laquelle Mainake n'est pas à situer sur le site de Malaga, ainsi que l'idée selon laquelle la cité fut fondée par les Phocéens, idée qui remonte au IV^e siècle. Selon tout probabilité, Mainake était une installation phénicienne. — Les deux articles suivants, de C. Riva (p. 203-232) et de L. Foxhall (p. 233-248) proposent d'étudier la base matérielle du phénomène de l'urbanisation méditerranéenne. C. Riva propose de lier ce phénomène au phénomène orientalisant, qui a été dans un passé récent relégué au domaine de l'histoire de l'art. L. Foxhall oriente notre vision sur la consommation de biens. Le volume se termine par une contribution de N. Purcell (p. 249-272) sur la dynamique de changement de l'urbanisme antique. Il s'agit d'une contribution très informée du point de vue théorique, très dense et assez difficile à suivre, du fait de l'usage de concepts, emprunté à la terminologie des urbanistes, qui sont étrangers aux spécialistes des sciences de l'Antiquité. — Le livre sera extrêmement utile pour tout étudiant en archéologie et histoire méditerranéennes. Les bibliographies très informées accompagnant chaque article font de cet ouvrage un outil précieux pour l'historien de l'urbanisme, qui souhaiterait se consacrer à l'étude de la Méditerranée antique. L'index général est détaillé. Le niveau de l'édition est excellent ; il y a plusieurs plans et dessins excellents et peu de photos (de qualité bien médiocre). Il n'y a guère de fautes d'orthographe. — D. PALEOTODOROS.

Judith M. BARRINGER, Jeffrey M. HURWIT (éd.), *Periklean Athens and Its Legacy. Problems and Perspectives*, Austin, University of Texas Press, 2005, 22.5 x 28.5, XIX + 306 p., rel. £ 35.95, ISBN 0-292-70622-7.

Ce *Festschrift* est offert à Jerome Politt, professeur émérite à l'Université de Yale et auteur d'ouvrages importants sur l'histoire de l'art grec, dont *Art and Experience in Ancient Greece*, Cambridge, 1972 et *Art in the Hellenistic Age*, Cambridge, 1986, sont certainement les plus fameux. Ses collègues, amis et étudiants ont réuni leurs efforts pour lui préparer un volume d'études sur l'histoire de l'art de l'Athènes classique. Tous sont des spécialistes reconnus, et tous, en quelque sorte, présentent des travaux qui suivent la ligne de pensée que leurs auteurs ont déployée ailleurs, plus en détail. L'introduction et la liste de ses œuvres font hommage à l'érudition de Jerome Politt. — Il y a vingt et un articles. Le premier, celui de D. Kagan (p. 1-9), seul article de l'ouvrage touchant directement à l'histoire événementielle, rouvre le débat sur les qualités militaires de Périclès ; le bilan est négatif : extrêmement dépendant de ses analyses rationnelles de la situation politique, Périclès n'a pas pu prédire les résultats néfastes de sa politique passive, à savoir la peste, qui a sapé la capacité d'Athènes à gagner la guerre. Suivent quatre articles sur la peinture sur vases. L'article de J. Oakley (p. 13-21) est très intéressant, mais ne touche pas vraiment le sujet du livre, Athènes sous Périclès, puisqu'il concerne la publication d'une forme de vase, l'oenochœ à anse en forme d'arc surmontant l'embouchure (bail-oinochœ), décorée par des peintres du début du V^e siècle. L'iconographie de ce type de vase est surtout funéraire. S. Matheson (p. 23-35) présente de manière sommaire les scènes de départ de guerrier de la période classique. On distingue deux groupes : le départ des hoplites pour la guerre, qui a un caractère domestique mais triste, et le départ des éphèbes pour leur service aux confins du territoire athénien, qui a un caractère moins chargé. Le critère (absence de barbe pour les derniers) ne me semble pas très fiable ; imaginons un instant que l'on applique le même critère aux scènes de mariage ; on

arriverait à la conclusion que les hommes d'Athènes étaient mariés avant l'âge de vingt ans, ce qui est manifestement faux et contredit tout ce que les sources écrites nous apprennent. Par contre, je vois une symbolique dans le fait d'assimiler le guerrier en partance avec le héros des poèmes épiques. On ajouterait aussi que les gestes de douleur ne signifient pas la tristesse par rapport au départ ; en revanche, les peintres présagent le résultat de la campagne, la mort du guerrier : cf., par exemple, la coupe de Berlin F 2536 (*Die griechische Klassik*, Berlin, 2002, p. 279, n° 165 ; le guerrier est imberbe, voire éphèbe selon S. Matheson, et pourtant son père est en larmes). Pour S. Matheson, l'homme qui tend son casque à une femme sur le fameux lécythe d'Athènes 1818 (J. OAKLEY, *The Achilles Painter*, Mainz, 1998, pl. 114, n° 218), fait un cadeau à son épouse ; par contre, John GEYSSEN (« The Achilles Painter [p. Athens NM 1818] and the Return of the Arms of the Dead », *Athenaeum* 96 [p. 2008], p. 339-346) a récemment interprété la même scène plus littéralement : il s'agit d'un compagnon d'armes de son mari qui apporte à la femme désormais veuve le casque de son époux tombé mort à la guerre. J. Neils (p. 37-45) examine l'amphore à col campanien de Londres, où est représenté le mythe de Pandore ; avec des arguments pertinents, J. Neils montre que la version du mythe choisie par le peintre de l'amphore campanienne suit de près le texte hésiodique (*Les Travaux et les Jours*, v. 90-99) : sur une face sont représentés Héphaïstos et Pandore ; sur l'autre, Zeus et Élpis (« L'Espoir ») surgissant du $\pi\theta\omicron\varsigma$ de Pandore. H. A. Shapiro (p. 47-62) examine les représentations du mythe d'Hélène dans l'imagerie athénienne, essayant de montrer qu'autour du milieu du V^e s., les peintres lui témoignent de la sympathie, la considérant comme la victime des desseins d'Aphrodite, plutôt que comme l'agent de la destruction d'hommes et de cités, ainsi que la décrit l'*Agamemnon* d'Eschyle. À la fin du siècle, comme l'atteste une série de vases médiocres trouvés dans des tombes féminines à Athènes, Hélène et Paris sont représentés dans l'imagerie comme un couple romantique ; rien ne présage de la fin tragique de leur amour. — Les trois études suivantes traitent d'un seul groupe d'œuvres d'art, les célèbres peintures de la Stoa Poikilé de l'Agora d'Athènes. L'article de J. Boardman (p. 63-72) examine les rapports entre la composition de la peinture sur vases et les fresques attribuées par Pausanias à Polygnote de Thasos ou à Mikon d'Athènes, pour arriver (à la suite de Francis & Vickers) à la conclusion que le dernier, qui avait décoré les murs de la Stoa Poikilé, avait montré non point la bataille de l'Oïnoé entre Athéniens et Spartiates, mais les préparatifs de la bataille de Marathon entre Perses et Athéniens, lesquels avaient eu lieu dans le dème voisin d'Oïnoé ; le célèbre cratère en calice du Peintre des Niobides au Louvre représente les héros d'Athènes en repos après la bataille. Cette reconstruction des faits a été précisément rejetée par M. D. Stansbury-O'Donnell (p. 73-87), qui s'occupe de l'arrangement des thèmes des peintures sur les murs de la Stoa Poikilé. L'A. conclut que les trois panneaux originaux du programme de l'ère de Cimon, l'Amazonomachie, l'Ilioupersis et la bataille de Marathon, occupaient le mur du fond de la stoa, tandis que la bataille de l'Oïnoé (identifiée, à la suite de J. G. Taylour, à l'Oïnoé située aux confins attico-boétiens, où les Athéniens ont vaincu les Spartiates en 431) a été ajoutée après 425, sur le mur est, pour faire pendant aux boucliers des Lacédémoniens récupérés comme butin de guerre après la bataille de Sphactérie, qui ont été suspendus au mur droit. D. Castriota, pour sa part (p. 89-102), met l'accent sur l'Amazonomachie du même complexe figuré. En acceptant l'idée de Francis et Vickers selon laquelle la bataille d'Oïnoé n'est en réalité qu'une étape préparatoire à celle du Marathon, D. Castriota montre comment les peintres appelés à décorer les murs de la Stoa ont conçu l'Asie comme étant assimilée au féminin (Amazones, femmes de Troie captives et Perses). En cela, la Stoa surgit comme le premier monument qui exploite l'idée du passé mythique comme préfiguration de l'histoire glorieuse de la cité d'Athènes ; le programme même de la décoration de la Stoa rappelle de très près les exploits mythiques et historiques des Athéniens énumérés par le leader athénien pour justifier l'exigence de ses compatriotes d'occuper la deuxième place d'honneur, après les Spartiates, dans la formation du camp grec avant la bataille des Platées. On a certainement enrichi nos connaissances sur ce monument remarquable, bien qu'on aperçoive que d'autres

suggestions encore sont possibles et légitimes ; mais, au juste, faut-il vraiment modifier le texte de Pausanias pour comprendre le programme décoratif du portique ? — Le groupe d'études suivant offre des analyses pointues sur les programmes figuratifs sculptés sur des monuments publics athéniens situés hors de l'Acropole. R. McNeill (p. 103-110) présente des « notes sur le sujet de la frise du temple d'Ilios » : on revient à l'opinion exprimée déjà par H. Heydemann en 1879, selon laquelle le sujet de la frise est la prise de Troie et les épisodes qui la suivent ; B. Sismondo Ridgway (p. 111-118) propose la notion de « statue de temple » au lieu de « statue de culte » pour tenir compte des sculptures qui, étant érigées dans des temples, faisaient l'objet d'attraction de l'intérêt des fidèles. Athènes en était assez riche : la plupart étaient en matières précieuses (or et ivoire) et en bois, le bronze étant moins couramment utilisé. L'étude de E. Harrison (p. 119-131) présente des arguments pour identifier le type de statue connu sous le nom d'Athéna Giustiniani avec la statue de la déesse exécutée par Locros de Paros, vue par Pausanias dans le temple d'Arès à l'Agora d'Athènes, dont l'infrastructure a été transportée à cet endroit vers le premier siècle av. J.-C. E. Harrison accepte l'identification du temple original avec celui d'Athéna à Palléné, proposée il y a quelques années par Manolis Korres.

— La section suivante est composée d'études centrées autour du thème des monuments du Parthénon. J. Hurwit (p. 135-145) passe en revue les aspects qui lient le temple d'Athéna Parthénos sur l'Acropole d'Athènes à celui de Zeus à Olympie : il y a des similitudes stylistiques et thématiques dans la composition et dans l'exécution des sculptures architectoniques (métopes et frontons), le travail de Phidias dans la fabrication de statues chrysléphantines abritées dans les deux temples et la présence d'une flaque de liquide (d'huile à Olympie, d'eau à Athènes) pour garder l'ivoire humide et refléter l'image de la statue. I. Jenkins (p. 147-161) revient à la proposition de J. Politt suivant laquelle les cavaliers de la frise du Parthénon sont des personnages réels, pour les identifier au corps de la cavalerie athénienne reformé par Périclès. J. M. Barringer (p. 163-176) étudie le groupe sculpté découvert dans les années 1840 et identifié au Procné et Itys d'Alcamène, vu par Pausanias sur l'Acropole. L'érection sur l'Acropole du groupe de la princesse d'Athènes qui avait tué son enfant pour se venger de son époux barbare et adultère, Térée, aurait touché les mères et épouses endeuillées des athéniens morts au combat lors de la guerre du Péloponnèse. Ainsi, le référent du groupe est strictement athénien et non pas thrace (patrie de Térée) ou mégarien (lieu d'origine de Pandion, père de Procné), comme on l'a souvent écrit par le passé. O. Palagia (p. 177-192) offre une fine analyse de deux frises sculptées, celle du temple d'Ilios et celle du temple d'Athéna Niké sur le bastion de l'Acropole. Il propose d'identifier sur le premier temple deux épisodes des poèmes épiques, l'*Ilioupersis* (chute de Troie) et la *Nékyia* (visite d'Ulysse aux Enfers) ; sur le temple de Niké, l'A. propose une nouvelle interprétation des reliefs du côté est de la frise : on a représenté la naissance d'Athéna. — Les études suivantes ne portent pas directement sur l'art de l'âge de Périclès, mais sur son prétendu héritage dans l'art et les lettres de la période romaine : C. C. Vermeule (p. 195-200) décèle l'écho de la statue de Zeus sur la représentation de Zeus syrien de Séleucie (sur le Tigre), une statue qui date de la période romaine ; E. D'Ambra (p. 201-216) revient avec beaucoup de minutie et d'énergie à l'étude des portraits honorifiques des officiels athéniens du deuxième siècle après J.-C. connus sous le nom de κοσμηταί. Ces officiels étaient en charge des gymnases athéniens, supervisant les activités des éphèbes de la ville ; après la fin de leur terme, ils étaient honorés par un portrait surmontant une stèle hermaïque. Les portraits en question accusent un retour délibéré aux traditions iconographiques helléniques et sont influencés par les portraits impériaux d'Hadrien. L'intéressante étude de W. M. Bloomer (p. 217-232) sur la *Vie de Périclès* de Plutarque examine la manière dont le savant de la deuxième Sophistique construit l'image du grand politicien du passé, pour en créer un modèle de vie pour les jeunes. Dans une note assez brève (p. 233-236), C. Gilbert passe en revue les autoportraits des peintres de la Renaissance et note le lien avec Phidias, qui a donné son visage à un athénien représenté sur le bouclier d'Athéna Parthénos. Finalement, la belle étude de P. J. Holliday (p. 237-252) nous rappelle le rôle joué par les

photographies des temples de l'Acropole au XIX^e siècle. — Le dernier article (p. 255-276), par E. A. Meyer et J. E. Lendon, fait l'état de la question dans l'étude de l'art grec classique après la publication de l'opus majeur de J. Politt, *Art and Experience in Classical Greece* (1972). Le jugement est plutôt sévère : tous ceux qui ont écrit après J. Politt sont des médiocres, ou peu s'en faut. Les cibles de cette attaque inattendue sont : (1) « l'école de Paris » et le structuralisme français (dont Herbert Hoffmann n'est évidemment pas un émule ou un imitateur [p. 273, n. 47], car son étude *Sexual and Asexual Pursuit* [1977] a été publiée avant les premiers articles de Lissarrague, Durand et Schnapp [1978, 1979 et s.] et s'inspirait directement du structuralisme de l'anthropologue E. Leach), qui n'a pas trouvé d'adhésion hors de la France (on omet Richard Neer aux États-Unis, plus une foule d'archéologues espagnols et surtout italiens, dont Angela Pontrandolfo, Bruno D'Agostino et Luca Cerchiai sont les plus connus ; que dire aussi de l'omission des archéologues suisses, comme Cl. Bérard et Ch. Bron ?), (2) l'école de Cambridge (surtout J. Whitley et M. Shanks, en laissant de côté M. Snodgrass et I. Morris), (3) les approches « politiques » de J. Boardman ou D. Castriota et (4) J. Henderson (déconstructionisme) et R. Osborne (éclectisme). L'article de E. A. Meyer et J. E. Lendon n'est pas une simple polémique, évidemment, mais sert plutôt à présenter l'hagiographie des écrits de J. Politt. Pourtant, en insistant sur le fait que J. Politt s'était surtout intéressé au style de l'art plutôt qu'à l'iconographie, on marque la contradiction majeure de cet ouvrage, qui ne contient aucune analyse stylistique, mais s'articule surtout autour des questions d'iconographie. De plus, il faut admettre que les préoccupations des nouvelles générations d'étudiants de l'art grec ont tout simplement changé par rapport au moment où J. Politt a entrepris son œuvre grandiose de réviser les histoires de l'art d'inspiration formaliste des années qui ont suivi immédiatement la Deuxième Guerre mondiale. Autrement dit, les auteurs s'intéressent surtout à nier toute tentative d'approche interdisciplinaire de l'art et de l'archéologie grecque classique. — Outre cet épilogue au goût discutable, il y a peu de choses à reprocher aux éditeurs du volume. On regrette que certaines photos soient de taille vraiment très réduite, de sorte qu'il devient difficile de suivre les remarques pertinentes des auteurs qui en font usage (p. ex., l'importante oenochoé du Bowdoin College présentée par Oakley ; heureusement, de superbes photos en couleur du vase ont été déjà publiées dans le catalogue d'exposition édité par J. OAKLEY et J. NEILS, *Coming of Age in Ancient Greece*, Boston, 2003, p. 297-298, n° 112 ; *ibid.*, pour les photos publiées avec l'article de H. A. Shapiro). L'index général est très utile. Si ce n'est le fait que la majorité des articles n'entretiennent qu'un lien très lâche avec le titre du livre (l'Athènes de Périclès), cette collection d'études sur l'art athénien du cinquième siècle, sur ses reflets dans l'art antique des siècles suivants et sur son héritage postérieur, constitue un moment très réussi de l'érudition anglo-saxonne dans le domaine de l'histoire de l'art grec. — D. PALEOTHODOROS.

Felice Gino LO PORTO, *Il deposito prelaconico di Borgo Nuovo a Taranto* (Accademia nazionale dei Lincei. Monumenti antichi. Serie miscellanea, IX), Roma, Giorgio Bretschneider, 2004, 24.5 x 34, 76 p. + 1 pl., br., ISBN 88-7689-186-2.

Le puits de l'Eredità sur le site de Borgo Nuovo à Tarente a été fouillé sous la direction de l'archéologue Luigi Viola en 1880. À cause du rythme frénétique des fouilles de Tarente à l'époque, le site n'a pas été fouillé de manière tout à fait satisfaisante (l'archéologue responsable étant lui-même occupé dans un autre chantier de fouille) ; aujourd'hui on possède peu d'informations précises sur les circonstances de la fouille. Il est question d'un grand puits rempli d'une quantité considérable de céramiques actuellement appelées « iapyges », c'est à dire de la période qui précède immédiatement l'arrivée des Laconiens à Tarente (fin du VIII^e siècle). Quant à la fonction du puits, des doutes persistent encore : F. G. Lo Porto, auteur de cette monographie publiée *post mortem*, pensait jadis, à l'encontre de l'*opinio communis*,

qu'il n'est nullement question d'une tombe, mais d'un lieu sacré appartenant à un culte de la culture des Fosses, autrement dit du premier Âge du Fer. La quantité des céramiques est énorme, pour un seul dépôt : il y bien plus de cinq cents vases, dont trois cent soixante en céramique dite *impasto*, plus deux cents en céramique figuline, sans décor ou à décor géométrique, du type *Matt-Painted* (suivant la terminologie établie depuis l'étude fondamentale de D. G. YNTEMA, *The matt-painted pottery of southern Italy*, Utrecht, 1983). Malgré le fait que les premières notices de ce groupe de céramique datent déjà des premières années après la découverte (les rapports de Viola furent publiés en 1883 dans les *Notizie dei Scavi* et le *Bullettino di Corrispondenza Archeologica*), le matériel n'a pas été publié intégralement jusqu'à présent. Ce livre rend de grands services aux spécialistes de l'archéologie de l'Italie du Sud, auxquels il est principalement destiné. L'A. a fait une présentation exemplaire : l'historique de la fouille et les diverses théories proposées pour la typologie et la fonction du matériel sont brièvement présentés dans la Préface et l'Introduction. Entre ces deux courtes notices, on trouve une bibliographie détaillée. Le catalogue du matériel et les dessins finement exécutés de la majorité de vases intacts occupe les deux tiers du livre (p. 19-70). Dans la première partie du catalogue sont répertoriés quatre-vingts-trois des trois cent soixante vases d'*impasto*, qui sont conservés intacts (ou presque), *olle* à corps tronconique, vases biconiques, tasses carénées et globulaires, coupes et autres formes diverses. La deuxième partie du catalogue traite de la céramique *matt-painted*. Sont répertoriés cent et seize vases en céramique figuline et à décor géométrique, des cratères à corps sphéroïde, des *olle* biconiques, de petites *olle* à deux anses, des cruches biconiques, des tasses et des coupes carénées et biconiques à une anse et des patères. Il y a aussi vingt-six fragments de céramique commune. — La brève conclusion (p. 71-74) sert de récapitulation aux données présentées dans les deux catalogues. Soixante pour cent des vases sont en céramique d'*impasto* tournée, appartenant au premier Âge du Fer italique et présentant de fortes analogies avec des exemplaires fouillés en Albanie, mais surtout en Calabre et en Étrurie. Les vases en céramique figuline constituent quarante pour cent du matériel. La majorité écrasante (135 pièces) des cent quatre-vingt-dix-sept vases appartiennent à la phase moyenne du Iapyge Géométrique, datée de la première moitié du VIII^e siècle. Peu de vases sont antérieurs, datables de la fin du IX^e siècle (Iapyge Géométrique Ancien), tandis qu'un nucleus de vingt-quatre vases appartient à la phase récente (Iapyge Géométrique Récent), contemporain du géométrique récent et du proto-corinthien linéaire du dernier quart du VIII^e siècle avant J.-C. Plus précisément, l'A. situe le dépôt, œuvre d'un florissant atelier tarentin pré-laonien, qui approvisionnait, selon toute évidence, la sépulture voisine, à une date entre 790 et 740 av. J.-C. Une planche unique en noir et blanc présente les principales formes vasculaires du groupe. La publication est à la hauteur de la prestigieuse série des *Monumenti Antichi*, dans laquelle Felice Gino Lo Porto a contribué à plusieurs volumes. Personnellement, j'ai beaucoup apprécié la liste détaillée des publications et la brève notice en hommage à ce savant éminent de l'archéologie de l'Italie préromaine, qui servent de préface au volume (p. 3-7).

D. PALEOTHODOROS.

Marina ALBERTOCCHI, *Athana Lindia. Le statuette sicéliote con pettorali di età arcaica e classica* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 28), Roma, Giorgio Bretschneider, 2004, 23.5 x 30, VIII + 198 p. + XXXV pl., br., ISBN 88-7689-187-0.

La monographie de Marina Albertocchi, issue d'une thèse de Doctorat défendue en 1996, est une étude fine et approfondie d'une classe de matériel votif abondamment représentée dans les sanctuaires sicéliotes, celle des statuettes du type « Athéna Lindia ». Il s'agit des statuettes de types divers, mais qui partagent certaines caractéristiques fondamentales communes : sont représentées des divinités féminines assises ou debout, du type du ξόανον, coiffées du πλόος, vêtues d'un chiton richement orné et portant trois pectoraux avec des éléments divers suspendus. Piero Orlandini est

l'auteur d'une préface de deux pages, où sont énumérés les principaux problèmes relatifs à ce type de statuettes : diffusion en Sicile, dans les sanctuaires de Déméter et de Coré en Sicile occidentale, identification du personnage divin représenté (les statuettes copient un statue de culte d'Athéna, mais représentent selon toute apparence la déesse maîtresse des sanctuaires auxquels elles sont dédiées, Déméter), chronologie et origine du type. — L'introduction (p. 1-6) esquisse l'historique de la question : les premiers exemplaires, issus des fouilles de Géla et d'Agrigente à la fin du XIX^e siècle, ont été acquis par les principaux musées européens ou par des particuliers, sans attirer l'attention particulière des savants. Ce n'est qu'en 1917 que l'archéologue danois Blinkenberg (qui a fouillé, rappelons-le, le temple d'Athéna à Lindos) a identifié la divinité représentée en tant qu'Athéna Lindia. Blinkenberg a postulé que les terres cuites copient la fameuse statue de culte rhodienne, connue grâce à la description de la *Chronique de Lindos*. Désormais, cette identification a prévalu, surtout après les fouilles d'Orlandini au sanctuaire d'Athéna à Géla ; ce dernier a émis l'hypothèse d'une reconstruction du sanctuaire de Géla par le tyran Cléobule vers le milieu du VI^e siècle ; la statue du culte aurait été une imitation de la statue rhodienne. Le caractère ionien de la forme a été généralement reconnu. Ce consensus a été contesté dans les années soixante-dix par d'illustres historiens de la religion comme Zuntz et Burkert, qui ont identifié la divinité représentée comme étant Déméter. Récemment, la polyvalence du type iconographique de la statuette aux parures s'est imposée dans les travaux spécialisés. Le deuxième chapitre (p. 7-9) est une présentation de la méthodologie suivie par l'A. On distingue un type iconographique (statuettes caractérisées par la présence des pectoraux) d'un groupe (statuette assise : A, statuette debout : B, statuette debout aux genoux fléchis : C, bustes : D) et on reconnaît les prototypes, les imitations, les variantes et les versions atypiques. Ensuite, vient l'essentiel du travail (p. 10-102), un catalogue de 1724 statuettes (plusieurs doubles ne sont pas décrits, surtout quand une publication récente est disponible, comme, par exemple, pour le sanctuaire de la Malophoros : M. DEWAILLY, *Les statuettes aux parures du sanctuaire de la Malophoros à Sélinonte. Contexte, typologie et interprétation d'une catégorie d'offrandes*, Naples, 1992). Le matériel est classé par groupes et types : il y a cinquante et un types dans le groupe A (1054 exemplaires), trente et un dans le groupe B (361 exemplaires), quinze dans le groupe C (305 exemplaires) et deux dans le groupe D (4 exemplaires seulement). L'A. offre un bref commentaire pour chaque type, avec des notes sur la classification, la description générale, la distribution des trouvailles, le style et la chronologie. L'interprétation des données est répartie en plusieurs brefs chapitres : description technique (p. 103-108), éléments iconographiques (p. 109-124, où l'accent est justement mis sur les bijoux portés par les statuettes) et une discussion détaillée des lieux de provenance (p. 125-145). La majorité des trouvailles provient d'Agrigente, de Sélinonte et de Géla. Il est intéressant de relever que, en dehors de la Sicile, les trouvailles sont insignifiantes en Italie du Sud et en Étrurie (avec deux exemplaires à Gravisca et un à Reggio Calabria, Rocca Gloriosa et Taranto) et relativement nombreuses en Sardaigne, Espagne et Afrique du Nord (trois exemplaires à Sulcis, huit à Tharros, trois à Ibiza, un à Kerkouane et trois en Cyrénaïque). La destination religieuse des statuettes est soulignée au septième chapitre (p. 147-155) : peu d'exemplaires proviennent de sites domestiques ou funéraires. Par contre, la classe est abondamment illustrée dans des sanctuaires urbains et extra-urbains. — L'interprétation proposée par l'A. au chapitre 8 (165-168) n'est pas novatrice : les statuettes ne dépendent pas d'une statue de culte précis, puisque la posture est indifférente. Les deux groupes les plus populaires (A et B) sont strictement contemporains et s'étalent sur une période relativement longue (de 540 à la fin du V^e siècle). Par contre, il est acquis que le personnage représenté est une divinité. Son identification ne pose plus problème : tout simplement, on renonce à y voir un personnage divin spécifique. L'A. opte plutôt pour une représentation de type générique, généralement vaguement inspirée des modèles ioniens de la Grèce de l'Est, sans exclure la possibilité qu'il y ait une vague origine à chercher dans les statues de culte de la région. L'analyse des types et l'antériorité du matériel agrigentain invite à localiser dans cette sous-colonie de Géla l'origine de la fabrication des statuettes aux

parures. Ni Géla ni Sélinonte ne peuvent prétendre à l'originalité de leur propres types, dont la date est à situer entre la fin du VI^e et la première moitié du V^e siècle. Après 460, on observe une chute spectaculaire du volume de production, sans doute liée aux difficultés internes affrontées par les Sicéliotes de la période. La conclusion (p. 169-174) reprend le sujet de l'expansion économique et politique d'Agrigente dans la deuxième moitié du VI^e siècle et de la floraison du culte démétriaque en Sicile tardo-archaïque, qui déterminent la diffusion notable des statuettes, sans apporter d'éléments nouveaux. Les statuettes, suivant la vision propre à Marina Albertocchi, seraient l'expression de la consolidation des formes proprement coloniales et sicéliotes des cultes démétriaques, achevée dans le courant du VI^e siècle. Les trouvailles de Géla sont moins la clé pour l'interprétation des statuettes comme reproductions de la statue de culte d'Athéna qu'une anomalie dans la répartition harmonieuse des membres de la classe dans les sanctuaires de Déméter et de Coré. — On comprend bien le souci de l'A. d'éviter les interprétations réductionnistes, face à cette classe de matériel difficile à interpréter. Ses conclusions ne sont pas très novatrices, mais s'inscrivent dans le contexte historique et artistique de la période. Il manque une réflexion profonde sur les problèmes relatifs aux cultes locaux. Mais on est récompensé par la qualité de la présentation, qui est exemplaire : le lecteur spécialisé trouvera une mine d'informations sur la coroplatie sicéliote de la période archaïque et classique, suivi d'une couverture photographique d'excellente qualité et représentative dans le choix des types, mais peu nombreuse (34 planches, plus une carte de répartition, qui ne présente pas cependant les données quantitatives). En somme, l'étude de Marina Albertocchi est une contribution significative à l'archéologie de la Sicile, mais aussi un apport précieux pour tous les savants qui s'intéressent plus spécifiquement aux pratiques religieuses dans l'Antiquité. — D. PALEOTHODOROS.

Giovanni GORINI, Attilio MASTROCINQUE (éd.), *Stipi votive delle Venezie. Altichiero, Monte Altare, Musile, Garda, Riva* (Archaeologica, 144), Roma, Giorgio Bretschneider, 2005, 17,3 x 24, XVII + 293 p., br., ISBN 88-7689-210-9.

Le dix-neuvième volume du corpus des stipes votifs de l'Italie, édité par G. Gorini et A. Mastrocinque et rédigé par huit auteurs, est consacré à l'étude de matériel provenant d'une vaste zone géographique du nord-est de l'Italie et datant de périodes diverses. Ceci constitue un avantage, puisque le lecteur a une image très complète de l'archéologie religieuse de la région vénitienne. Plus précisément, on a inclus du matériel issu de cinq régions (Altighiero, Monte Altare, Musile, Garda et Riva), allant de la fin du IV^e siècle jusqu'au début de l'empire, avec quelques rares exceptions (surtout des monnaies plus tardives). Cependant, cela amène à un certain manque d'unité entre les divers corpus d'objets étudiés. Déjà dans l'introduction, les auteurs révèlent le caractère disparate de leur documentation : la *stips* de Garda est composée d'un matériel votif en terre cuite qui témoigne des contacts du site avec des centres de l'Italie centrale, probablement suite à la colonisation de la région par des colons venus par le sud. Par contre, la *stips* d'Altichiero à Padoue ne montre pas de traces de pénétration de traditions romaines, apparemment parce que le matériel date du début de la période hellénistique, tandis que les personnes qui ont déposé les objets de la *stips* de Monte Altare, loin de centres importants de communication, n'ont pas subi l'influence des régions dominées par les Romains et les autres peuples italiques. Malgré ce caractère diffus de la documentation présentée, on rend un grand service aux étudiants du premier millénaire italique par le fait même de la publication. — Le volume suit de près la nomenclature et les modalités de présentation du matériel conçues par ceux qui ont initié le projet. Par conséquent, la présentation du matériel en catalogues détaillés forme le noyau de cette étude. Des introductions très utiles donnent l'essentiel de la documentation archéologique et de l'historique des recherches pour chaque région étudiée. Les vingt-neuf pages de bibliographie témoignent du souci des auteurs de présenter un panorama complet de la problématique concernant la

région et les matériels étudiés. La qualité des photographies est excellente, mais leur taille laisse à désirer : la valeur iconographique de ce matériel votif est peut-être limitée, mais la décision de mettre tantôt dix dessins et dix photos, tantôt dix-huit photos de statuette de bronze sur une seule planche (pl. 1 et 17 respectivement) est une démonstration excessive d'économie. Puisque ce volume est clairement destiné aux spécialistes, il fallait apporter plus du soin à tenir compte des détails stylistiques et des autres particularités des objets illustrés. – D. PALEOTHODOROS.

Elizabeth DENIAUX (éd.), *Le canal d'Otrante et la méditerranée antique et médiévale. Colloque organisé à l'Université de Paris X - Nanterre (20-21 novembre 2000)* (Insulae Diomedaeae, 2), Bari, Edipuglia, 2005, 21 x 30, 106 p., br. EUR 30, ISBN 88-7228-418-X.

Joignant l'Adriatique et la mer Ionienne, passage maritime entre Pouilles et Albanie, entre Occident et Orient, aboutissement et départ de routes terrestres, le canal d'Otrante fut convoité à toutes les époques. On se souvient de Diomède s'aventurant dans l'Adriatique, au retour de la guerre de Troie, ou d'Énée. E. Deniaux nous rappelle tout cela. J.-L. Lamboley montre que les légendes troyennes localisées sur les rives du canal peuvent légitimer le droit du sol (Apollonia et Siris). P. Cabanes rappelle les interventions grecques en Méditerranée occidentale à l'époque hellénistique dont celle, à Tarente, d'Alexandre le Molosse : son assassinat compromit l'avenir de l'hellénisme occidental et put motiver le projet d'Alexandre le Grand, son neveu, d'une expédition en Occident. N. Bernard montre que la réputation de pirates n'a rien de choquant pour les Étoliens, qui la méritèrent avant d'en subir les effets destructeurs en 168-167. A. Fenet fait l'inventaire des sanctuaires, souvent naturels, et cultes maritimes des passages difficiles ; des croyances durent encore. C. Pouzadoux dévoile les enjeux culturels de la représentation des mythes grecs en Italie méridionale (le peintre de Darius) au moment de l'expédition d'Alexandre le Molosse. Les dédicaces de Bouthrôtos (Buthrote) à Pan et à Pasa sont commentées par F. Quantin. S. Carella établit une comparaison suggestive d'édifices religieux du Haut Moyen Âge en Italie du S. et en Dalmatie. L'intervention de J.-P. Caillet clôt ce volume, bien illustré : l'influence byzantine sur l'art de la pointe S. de l'Italie et qui ne se limite pas à la Calabre. – B. STENUIT.

Louis LEJEUNE (†), David COLLING, Elodie RICHARD, Laetitia ZEIPPEN, *Le Musée Archéologique Luxembourgeois d'Arlon. À la découverte des plus belles collections* (Publication de l'Institut Archéologique du Luxembourg), Arlon, 2009, 29.7 x 21, 276 p. + 215 photographies, ISBN 978-2-80520-036-6.

È con grande piacere che abbiamo letto ed apprezzato un'opera che finalmente, in modo sistematico, riporta l'attenzione non solo sulla produzione scultorea – già ben nota e conosciuta fin dal *Recueil* dell'Espérandieu del 1913 – ma anche sullo straordinario patrimonio storico-archeologico del *Musée Archéologique Luxembourgeois* d'Arlon, nel Sud-Est del Belgio. Se, infatti, proprio il grande epigrafista ed archeologo francese cominciava la sua descrizione dell'antico centro gallo-romano così *aucune ville de la Gaule n'a fourni plus de pierres sculptées que celle d'Arlon, l'ancien Orolaunum vicus de la cité de Trévires*, il presente volume ha inequivocabilmente il merito attribuire altrettanto interesse alle diverse altre collezioni museali che fanno dell'Istituzione arlonese uno dei musei d'archeologia belgi tra i più interessanti per materiali conservati e per la loro varietà, coprendo un lasso cronologico che dalla Preistoria arriva fino al Medioevo. In effetti tale pubblicazione risulta in tutta la sua straordinarietà qualora si consideri come questa venga a colmare una carenza editoriale che risale al 1990, data dell'ultimo catalogo ufficiale: e nel mondo archeologico

sappiamo bene che vent'anni corrispondono talora a mutamenti radicali in termini di metodologie di studio, analisi ed interpretazioni delle tracce materiali del passato. Ora questo prestigioso Museo, che dal 1847 raccoglie collezioni archeologiche provenienti dalla provincia del Lussemburgo, è stato sapientemente dotato di un nuovo ed efficace strumento a guida del visitatore – e perché no, turista – ma che al contempo può anche funzionare da prima opera di consultazione per lo studioso. A tal proposito, siamo del parere che siano attività di questo genere, correlate ad una moderna visione politica, che si traduce in una vitalità organizzativa di eventi culturali per la popolazione e per un eventuale pubblico di passaggio per la regione, che l'archeologia ed i luoghi ad essa deputati possano diventare volano per un rilancio culturale e al contempo socio-economico. Il Museo e la città d'Arlon, pur con la loro eccellenza in molti ambiti, hanno ancora molta strada da compiere in tale direzione, ma un volume come quello oggetto di queste pagine può segnare un inizio positivo. — Il testo ha un piano editoriale semplice, come si addice ad una guida ragionata: in tal caso non parlerei di un mero catalogo, giacché le parti introduttive offrono un minimo contesto ermeneutico e cronologico alle opere presentate; certo l'approfondimento di molte questioni storico-archeologiche ed anche epigrafiche avrebbe richiesto ben altro spazio e afflato all'opera che pur svolge egregiamente la funzione di primo approccio alla materia. Come accennato, quindi, l'indice prevede una *Introduction générale*; *Le cadre naturel*; *Les périodes préhistoriques et protohistoriques*; *La période gallo-romaine*; *L'époque mérovingienne*. Se, come si evince chiaramente, il lasso cronologico preso in considerazione è estremamente ampio, la maggior parte delle pagine, per stessa ammissione degli Autori, è consacrata alle collezioni di età romana, le quali da sempre costituiscono il patrimonio quantitativamente più considerevole del Museo e il motivo della sua conoscenza transfrontaliera, soprattutto relativamente alla sezione scultorea, certo la più importante del Belgio per quanto attiene a materiale di provenienza «nazionale». Va da sé, dunque, che un terzo delle pagine siano consacrate alla presentazione dei rilievi scultorei e delle iscrizioni, databili dal I al III sec. d.C.; ogni manufatto, grande o piccolo che sia, è correlato da foto di ottima qualità cui si aggiungono spesso ricostruzioni, disegni etc., fino a portare l'apparato grafico a più di 300 immagini a colori. Inoltre, al di là di brevi introduzioni alle diverse sezioni e ai diversi temi trattati in seno a ciascuna sezione (per il periodo gallo-romano: mondo militare, religione e vita quotidiana), l'opera si caratterizza per un utile glossario, un indice alfabetico ed una prima ed aggiornata bibliografia orientativa. — Non è qui la sede per un'analisi sistematica, tanto meno per una descrizione dettagliata della vasta messe di dati storico-archeologici forniti dal catalogo; quello che a noi interessa è porre l'attenzione su qualche aspetto di tipo archeologico, iconografico ed epigrafico che ci pare più rilevante, soprattutto relativamente al periodo romano. — In primo luogo un commento di tipo ermeneutico trova fondamento nel non troppo chiaro valore attribuito alla categoria storica-antropologica dell'acculturazione, preferita – nel rapporto Roma/provincia – a quella di romanizzazione (p. 49). Alla parola romanizzazione, intesa come la diffusione imposta o spontanea di modelli romani dal settore troppo romanocentrico, alcuni studiosi hanno preferito, in effetti, sostituire il termine acculturazione, ovvero l'interazione tra almeno due culture che porterebbe al cambiamento dei modelli culturali in entrambi i gruppi in causa. Ne deriva, tuttavia, un problema relativo al concetto di interazione che, indicando un'azione reciproca, non collima con una prassi della storiografia e dell'archeologia moderne che quasi sempre studiano l'omogeneizzazione piuttosto che le differenze culturali. In tal senso la categoria acculturazione diviene un mero sinonimo di romanizzazione, come nell'opera in questione. È certo che, in entrambi i casi si tratta di parole *passé-partout*, non sufficienti a dar conto della complessità dei rapporti culturali tra Roma e le popolazioni con cui essa venne in contatto, a meno che al concetto di romanizzazione non si associ la valenza del termine tedesco *Romanisierung*, un processo di formazione che parte da posizioni diverse a seconda dei luoghi e dei tempi; che può svilupparsi differenzialmente al variare delle condizioni; i cui risultati possono essere i più articolati sia per forma sia per contenuto. — Sotto il profilo iconografico, il mausoleo di *Sex. Vervicius et Vervicia Modestina*, sicuramente uno degli complessi architettonici più interessanti

delle collezioni arlonesi, risulta anche tra i più intriganti, non fosse altro per la completezza del suo apparato decorativo. Al di là del problema di un'attribuzione d'età dei due personaggi per i quali i *parentes* (non necessariamente i genitori ma *pater - mater, auus - auia*) hanno realizzato il monumento, quanto stupisce è la scelta di soggetti funerari talora non così frequenti nel panorama iconografico romano provinciale e non solo. Infatti, accanto a scene rappresentanti il corteggio dionisiaco, l'abbandono di Arianna a Naxos, il duello tra Achille e Penthesilea, quello tra Achille ed Ettore o ancora la morte di quest'ultimo sotto le mura di Troia, compare anche un mito di ben meno ampia diffusione, il duello in singolar tenzone tra Darete e Entello, episodio dell'epos virgiliana (*Aen.*, V, 362-348). Tale soggetto ricorre, a nostra conoscenza, soltanto altre otto volte nel panorama provinciale e italiano, con una ben evidente predilezione per le Gallie: sei volte su nove. Il significato allegorico legato a questo mito, in vero, ci sfugge ancora appieno: forse l'ottenimento di una meritata ricompensa (il toro rappresentato tra i due contendenti) a seguito della fatica della vita. Difficile dire! Certo è che i due eroi sono simbolo di quella ἀρετή greca che, pur non scomparendo, viene progressivamente meno con l'età e malgrado ogni sforzo (Entello esce della prova sconfitto). Stupisce però, ulteriormente, il contesto di utilizzo di questa iconografia che, fatto forse salvo il bassorilievo di Metz, si pone generalmente in contesti domestici o termali e si presenta su supporti musivi. Sembra, quindi, che il soggetto iconografico, nella *Belgica*, venga ad assumere un'accezione fortemente funeraria assente altrove. Qui, sì, si può parlare di acculturazione, anche se resta non chiarito il livello di comprensione da parte del committente del messaggio veicolato dalla scena. — Un terzo spunto di riflessione è di tipo epigrafico e si riferisce alla problematicità del significato del simbolo dell'*ascia* nelle iscrizioni sepolcrali: un esemplare (p. 90 n. 40) compare anche nel catalogo, (IAL GR/S 077). Si tratta di una cippo/stele, datato tra la metà del II e quella del III sec. d.C., con un *range* cronologico, in verità forse un po' troppo ampio. In effetti, diversi testi epigrafici della collezione abbisognerebbero di una generale ripresa degli studi epigrafico-cronologici, che spesso propongono datazioni troppo larghe e quindi non utili alla contestualizzazione storica dei manufatti. Ciò detto, la problematicità del significato dell'*ascia* è dimostrata dal numero di studi sull'argomento, alcuni anche piuttosto recenti. La difficoltà interpretativa del simbolo dell'*ascia* sepolcrale, in effetti, deriva dal fatto che, come ogni rappresentazione simbolica, esso investe non solo il campo dell'iconologia, dell'epigrafia e dell'archeologia, ma anche quelli della religione e del diritto, della tradizione culturale in contesti locali e temporali differenti. Per tal motivo, una soluzione univoca è molto difficile da individuare, ma non appare convincente l'interpretazione dell'*ascia* a indicare un sepolcro non finito, il che comporterebbe di conseguenza la classificazione come tali di tutti i reperti presentanti tale simbolo, tralasciando, per altro, il dato quantitativo di una loro maggiore presenza in alcune aree, *in primis* quella di Lione e la Cisalpina. Quanto è afferabile allo stato attuale degli studi è che l'*ascia* richiami una sorta di *devotio* operata sotto l'*ascia* stessa, atta ad assicurare una protezione del sepolcro. — In definitiva, il nuovo volume sul Museo Archeologico d'Arlon è un testo che pone nuove domande, apre diverse questioni su vari temi. Certamente un buon inizio che necessita di ulteriori sviluppi ma che pare rilanciare in modo significativo ricerca e divulgazione in questa autorevole Istituzione belga. — M. CAVALIERI.

TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA REVUE DES LIVRES

Aphthonios	364	Hésiode	357	Pseudo-Hermogène	364
Appien	194	Horace	360	Sénèque	193, 360-362
Boèce	350	Isocrate	191	Servius	368
Callistrate	196	Livius Andronicus	358	Tertullien	363
Cicéron	359	Lucien	195	Valerius Flaccus	193
Claudien	368	Paulin de Nole	365	Virgile	359
Hermogène	364	Pline le Jeune	362	Xénophon	191
Albertocchi, Marina	395	Gorini, G.	397	Patillon, M.	364
Bajoni, Maria Grazia	368	Green, C. M. C.	347	Pirenne-Delforge,	
Barringer, Judith M.	391	Guillaumin, J.-Y.	383	Vinciane	338
Betegh, Gábor	182	Hachmann, E.	361	Prescendi, Francesca	183
Bossuyt, I.	337	Harvey,		Pucci, P.	357
Boyle, A. J.	362	Susan Ashbrook	185	Richard, Élodie	398
Braund, Susanna	360	Heckel, W.	200	Rucquoi, Adeline	333
Brulé, P.	339	Hunter, D. G.	185	Rutherford, I.	352
Casali, S.	368	Hunter, R.	352	Sacré, D.	337
Casevitz, M.	192	Hurwit, J. M.	391	Santagati, L.	378
Chapot, Fr.	363	Jaillard, Dominique	181	Scarpat, G.	362
Cole, Susan Guettel	340	Jeanmart, Gaëlle	334	Sena Chiesa, G.	207
Colling, D.	398	Jones, N. F.	199	Sivan, Hagith	386
Congiu, Marina	378	Krenkel, W.	370	Sole, Lavinia	205
Costa, C. D. N.	195	Le Bohec, Y.	382	Spaltenstein, Fr.	358
Cunliffe, B.	390	Lee, A. D.	384	Squillace, G.	199
Dejardin, Isabel	333	Lejeune, L.	398	Stern, Karen B.	196
Deniaux, Elizabeth	398	Liébart, Y.	380	Stok, F.	368
Desmette, Ph.	335	Lo Porto, F. G.	394	Theissen, G.	186
Di Paola, L.	386	Lyasse, E.	201	Tisserand, A.	350
Diglio, Carolina	179	Magnaldi, Giuseppina	359	Too, Y. L.	191
Dotoli, G.	179	Masson, G.	179	Tordeur, P.	188
Erdkamp, P.	201	Mastrocinque, Attilio	397	Torrens, Ph.	194
Fano Santi, Manuela	388	Menze, V. L.	349	Trittle, L. A.	200
Filosini, Stefania	365	Miccichè, C.	378	Verbeke, Demmy	337
Fögen, Thorsten	351	Miller, F.	369	Volk, Katharina	359
Fontanier, J. M.	192	Modeo, Simona	378	West, M. L.	188
Forsdyke, Sara	371	Morello, Ruth	358	Wiel-Marin, Federica	204
Fuoco, Ornella	368	Moreno, A.	375	Worthington, I.	376
Gabriëls, Nele	337	Morrison, A. D.	358	Zehnacker, H.	362
Gagetti, E.	207	Nadeau, Y.	360	Zeippen, Laetitia	398
Giardina, G.	193	Osborne, R.	390	Zissos, A.	193
Goff, Barbara	343	Panvini, Rosalba	205		